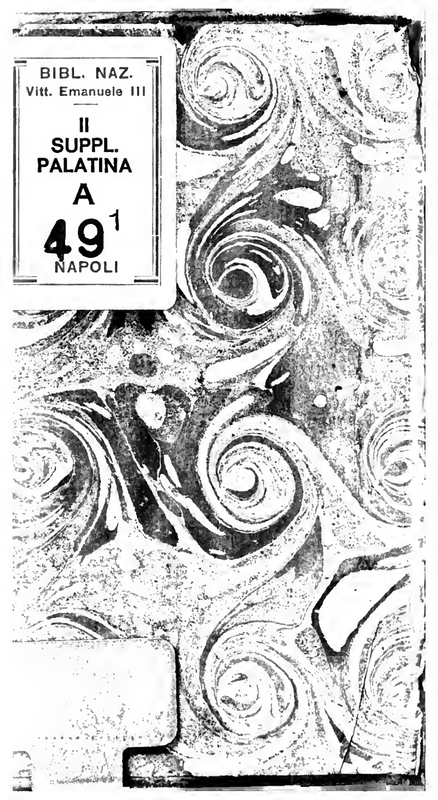






ROLAND
FURIEUX.

TOME I.

ROLAND FURIEUX,

POËME HÉROÏQUE DE L'ARIOSTE,

TRADUCTION NOUVELLE;

Par M*** (irabaud).

TOME PREMIER.

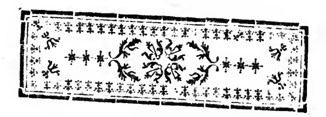


A PARIS,

Chez BARROIS, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



PREFACE.

Comme je crois qu'on ne fera point fâché de connoître un homme aussi célebre que l'Arioste, je vais d'abord raconter, en peu de mots, les évenemens de sa vie qui m'ont paru les plus dignes de la curiosité du Lecteur, puis je parlerai de son Poëme & de ma Traduction.

VIE DE L'ARIOSTE.

Plus d'un siécle avant la naissance de l'Arioste, ses ancêtres étoient sortis de Boulogne leur patrie, pour venir s'etablir à Ferrare, où la belle Lippa Ariosta, leur parente, & femme d'Obizon

III, Marquis d'Efte, leur avoit procuré des biens & des dignités. Il vint au monde l'an 1474, dans la ville de Reggio, dont le Comte Nicolo Ariofto, fon pere, étoit Gouverneur; & il eut pour mere, Daria Malaguzza, d'une noble famille de la même Ville. Quoique Nicolo eût paffé fa vie dans de grands Emplois, fa fortune étoit pourtant médiocre, eu égard fur-tout au nombre de fes enfans; car Louis Ariofte, qui eft celui dont nous parlons, étoit l'aîné de cinq garçons & cinq filles, qui furvécurent tous à leur pere.

Né avec un génie poétique, & une imagination féconde, l'Ariofte en fuivit les mouvemens presque dès fon enfance: il s'amufoit dans la maifon paternelle à compofer de petites Comédies, qu'il repréfentoit enfuite avec fes fre-

res & ses sœurs. Son pere eut fort souhaité qu'il se fût appliqué à des choses plus utiles : il combattit long-tems un goût qui lui paroissoit frivole ; enfin, voyant le peu de fruit de ses remontrances, il cessa de contraindre le jeune Poète, & lui laissa la liberté de suivre son penchant. Par quelques essais de Poésie Latine que l'Arioste fit dans sa jeunesse, & depuis encore, on juge qu'il auroit pû réussir en ce genre, s'il s'y étoit livré entierement. Sadolet & le Bembe, ses amis, grands Latinistes, l'y exhortoient : mais se sentant plus de talent, & apparemment plus d'attrait pour la Poésie Toscane, il n'écouta point leurs avis : j'aime bien mieux, leur dit-il, être le premier des Poètes Toscans, que de me voir dans un rang inférieur entre les Poètes Latins.

C'étoit le tems de la renaissance

des Lettres. Il y avoit alors en Italie quantité de beaux esprits ; & les Princes de ce pays, à l'exemple du fameux Laurent de Medicis, faisoient gloire d'aimer les Sciences & de protéger les Savans. L'Arioste s'attacha au Cardinal Hippolyte d'Este, fils d'Hercule I, & frere d'Alphonse I, Ducs de Ferrare. Ce Cardinal, à qui il dédia son Poëme, avoit lui-même beaucoup d'esprit & de connoissances, un grand courage & une ame noble : on peut dire que les louanges qu'il lui donne en plusieurs endroits de cet Ouvrage, ne s'écartent guere de la vérité. Hippolyte sentit aisément tout le mérite de l'Arioste, il le mit fort avant dans sa faveur, & eut pour lui une estime singuliere. Notre Poète néanmoins perdit dans la suite l'amitié de son Protecteur, perte à laquelle il fut très sensi-

ble : voici ce qui lui attira cette diſgrace. Le Cardinal de Ferrare lui ayant propoſé de l'accompagner en Hongrie, l'Arioſte, dont la ſanté étoit aſſez délicate, & qui s'occupoit alors ſérieuſement à perfectionner ſon Poëme, manqua de complaiſance pour ce Prince, & refuſa de le ſuivre: Hippolyte l'en aima beaucoup moins depuis, mais il ne ceſſa jamais de l'eſtimer.

Ceux qui ont cru, ſur la foi de Paul Jove, que l'Arioſte avoit déja fait un voyage en Hongrie avec le même Cardinal, ſe ſont trompés. Les Auteurs de ſa vie aſſurent qu'il n'eſt jamais ſorti d'Italie; & ce qui eſt encore plus fort, l'Arioſte l'inſinue lui-même dans un Ouvrage * poſtérieur à ſa diſgrace. » Coure le monde qui voudra,

* Satyre I.V.

» dit-il ; aille qui voudra en
» France, en Hongrie, en Eſpa-
» gne, en Angleterre : pour moi
» j'ai vu la Toſcane, la Lombar-
» die & la Romagne ; j'ai vu les
» Alpes & l'Apennin ; j'ai vu les
» deux mers qui embraſſent l'Ita-
» lie : cela me ſuffit ; le reſte de
» la Terre, je me contente de le
» parcourir dans mon Cabinet,
» avec Ptolomée. » Ce fait n'eſt pas aſſez important pour qu'on s'y arrête : en voici un autre, qui mérite un peu plus de diſcuſſion.

On prétend que l'Arioſte ayant préſenté ſon Poëme au Cardinal d'Eſte, celui-ci après l'avoir lû, lui dit : « Où diable, Seigneur
» Arioſte, avez-vous pris toutes
» ces balivernes ? *Ove diavolo,*
» *Signor Arioſto, avete pigliate*
» *tante coglionerie ?* » Perſonne n'ignore ce mot du Cardinal de Ferrare, pas même ceux qui ne

connoissent notre Auteur que de nom : tous les Ecrivains qui ont parlé de l'Arioste depuis un certain tems, en fidéles échos les uns des autres, n'ont pas manqué de le rapporter. Le fait en est-il pour cela mieux prouvé & plus constant ? c'est ce qu'il faut examiner.

Lorsque l'Arioste fit paroître pour la premiere fois son Poëme en 1515, il y avoit déja près de trente ans que le Poëme du Boiardo avoit paru, & il y en avoit peut-être cinquante que celui du Pulci étoit imprimé. Ces deux Ouvrages, jusques-là fort estimés des Italiens, contenoient encore plus d'extravagances & d'imaginations folles, que le Roland de l'Arioste, sans en avoir, ni l'élégance, ni la beauté, ni les graces. Hippolyte, qui étoit un homme fort lettré, avoit sans doute lû ces Poëmes dès sa jeunesse : il con-

noiſſoit tout le merveilleux dont ils ſont pleins : les imaginations du Pulci & du Boiardo devoient lui être familieres : il ne pouvoit même ignorer que les Ouvrages de cette nature ſont ſuſceptibles de fictions dénuées de toute vraiſemblance. Cependant on le fait parler, comme ſi les Géans, les Paladins, les Fées, les Enchanteurs, & autres pareilles imaginations euſſent été nouvelles pour lui, & qu'il n'eût jamais rien vû de ſemblable dans un Poëme.

Ce Cardinal étoit alors préciſément dans le même cas où nous ſommes à préſent par rapport aux Contes de Fées. S'il paroiſſoit aujourd'hui quelque Ouvrage, qui fût ſupérieur en ce genre, à tout ce que Madame d'Aunoy, Mademoiſelle de la Force, & d'autres, ont écrit, nous ne ſerions point bleſſés des fictions de l'Auteur,

ersonne ne s'aviseroit de lui de-
nander où il auroit pris tout ce
nerveilleux ; ou si on lui parloit
le cette maniere, ce seroit uni-
uement pour lui faire entendre,
u'on est surpris de l'heureuse fé-
ondité & des agrémens de son
nagination. Si le Cardinal de
errare a réellement dit ce qu'on
ii fait dire, ce n'a pû être qu'en
e dernier sens. Il avoit certaine-
ient trop de goût, pour ne pas
pprouver avec toute l'Italie, un
ceme qui fit donner à l'Arioste
nom de divin : il étoit trop sen-
ble aux louanges, pour n'être pas
atté de celles qu'on lui donnoit
ans cet Ouvrage ; & il étoit trop
uché de la grandeur de sa nais-
nce, pour ne pas savoir un extrê-
e gré au Poète, du tour ingé-
eux avec lequel il y relevoit la
laison d'Este.

Enfin, ni le Pigna, ni le Forna-

ri, ni le Garofalo, qui ont écrit séparément la vie d'Arioste, ni Paul Jove qui a fait son éloge, ne font point tenir un pareil discours au Cardinal de Ferrare : ce qu'ils n'auroient pourtant pas oublié, soit pour prendre à cette occasion la défense du Poète, soit pour défendre le Cardinal même, & justifier son goût, en donnant à ses paroles un sens favorable.

L'Arioste, qui par une réputation brillante & un mérite reconnu, effaçoit tous les Courtisans du Cardinal d'Este, avoit, sans doute, beaucoup d'envieux. Le Pigna dit expressément qu'Hippolyte, toujours prévenu pour lui d'une haute estime, étoit fort disposé à lui rendre sa premiere amitié; & qu'il la lui auroit en effet rendue, si ces envieux ne l'en eussent détourné. Est-il donc hors de vraisemblance, qu'une secrete ja-

ſouſie ait prêté au Cardinal, des paroles qu'il n'avoit point dites, ou qu'il avoit dites dans un autre ſens ? Ces exemples ſont-ils ſi rares, entre des hommes qui courent une même carriere ? Quoi qu'il en ſoit, juſqu'à ce que quelqu'un plus verſé que moi dans la Littérature Italienne, ait bien démontré la certitude de ce fait, je ne puis m'empêcher de le regarder comme une de ces anecdotes toujours ſuſpectes, que la jalouſie enfante, que la malignité adopte, & que la crédulité perpétue.

Malgré ſa diſgrace, l'Arioſte demeura fidelement attaché à Hippolyte juſqu'à la mort de ce Cardinal, qui arriva en 1520. Dès qu'il fut mort, Piſtofilo Secretaire du Duc de Ferrare, & ami particulier de notre Poète, lui conſeilla de s'attacher au Duc. Il le fit, & bientôt Alphonſe, qui n'avoit

pas moins d'eſtime pour lui que ſon frere, l'admit dans ſa plus intime familiarité. Les douze ou treize années qu'il paſſa depuis à la Cour de ce Prince, furent les plus heureuſes années de ſa vie. Hippolyte, homme actif & d'un caractere inquiet, lui faiſoit faire de fréquens voyages en divers endroits de l'Italie : Alphonſe, au contraire plus tranquille, ne ſortoit preſque jamais de Ferrare, & vouloit toujours avoir l'Arioſte avec lui. Le Duc aimoit les Lettres auſſi-bien que le Cardinal ; mais de plus il aimoit les fêtes, les ſpectacles, les plaiſirs ; & l'Arioſte n'y étoit pas inſenſible. Ce fut pendant ce tems-là, que pour amuſer Alphonſe, il traduiſit en italien quelques Comédies de Plaute & de Terence ; & qu'il compoſa dans le goût de ces deux Poètes, les cinq Comédies que nous avons de lui. Ces

Comédies, qui sont, la Cassaria, i Suppositi, la Lena, il Negromante, & la Scolastica, plurent extrêmement aux spectateurs : les Supposés surtout lui attirerent de grands applaudissemens. Elles furent souvent représentées sur le beau Théâtre de Ferrare : la plus brillante jeunesse de la Cour d'Alphonse en étoient les Acteurs, & les proches parens du Duc, ne dédaignoient pas d'y jouer des rôles.

L'Arioste qui menoit alors une vie selon son goût, eut non-seulement le loisir de mettre la derniere main à son Poëme, mais encore celui de composer d'autres ouvrages. Il fit des Sonnets, des Madrigaux, des Ballades, des Chansons, & de ce que les Italiens nomment Capitoli : il ajouta cinq Satyres à deux autres qu'il avoit faites auparavant ; & on convient

que ces diverses Poésies soutiennent parfaitement la réputation de leur Auteur. Tout le tems où il n'étoit point avec Alphonse, il le passoit dans une jolie maison qu'il avoit fait bâtir à Ferrare, près du Monastere des Religieux de Saint Benoît. Ce fut là qu'il acheva de mettre son Roland Furieux dans l'état où il est aujourd'hui. Ce Poëme, dont il y avoit déja eu cinq éditions, ne contenoit encore que quarante Chants : l'Arioste, sans toucher ni au commencement, ni à la fin de l'ouvrage, y inséra tant de choses, qu'il fut obligé de le diviser en quarante-six. Après l'avoir ainsi corrigé, augmenté, perfectionné, & y avoir travaillé en quelque sorte pendant trente ans ; il le fit paroître sous cette nouvelle forme un an seulement avant sa mort. A la tête de cette édition faite à Ferrare en 1532, on voit

avec les amples privileges de l'Empereur Charles-Quint, du Duc de Ferrare, du Duc de Milan & de la République de Venise, celui que le Pape Clément VII accorda à l'Auteur : ce sont autant de magnifiques éloges que tous ces Princes, sans en excepter le Pape, font du Poëme & du Poète *.

Les cinq Chants qu'on a ajou-

* Bayle, dans son Dictionnaire, Article de Léon X, prétend que ce Pape donna une Bulle en faveur de l'Arioste, où il menaçoit d'excommunier tous ceux qui blâmeroient son Poëme, & qui en empêcheroient le débit. Comme Bayle s'appuie sur la seule autorité de David Blondel, qui, dans son Examen de la Bulle d'Innocent X, avance ce fait sans aucune preuve; que les Auteurs de la Vie de l'Arioste n'en parlent point, & qu'Orlandini, qui a recueilli avec soin dans son Edition, tout ce qui étoit favorable à notre Poète, n'en dit rien non plus; on peut hardiment renvoyer cette Bulle de Léon X, avec le mot du Cardinal de Ferrare.

tés dans la ſuite aux quarante-ſix du Roland Furieux, & qui ont rapport au même ſujet ; ne ſont que des matériaux, préparés d'abord, puis négligés par l'Arioſte, de crainte que ſon Poëme ne fût trop long. Ces rebuts de l'Auteur, ſuppoſé même qu'ils ſoient de lui, tant on les juge peu dignes de paroître avec le reſte, ont été néanmoins diviſés par Chants, & imprimés : comme ſi de ce grand Poëte tout devoit être également précieux, juſqu'aux productions informes qu'il a rejettées lui-même.

L'Arioſte tomba malade à la fin de l'année 1532. Il languit ſix mois, & mourut au mois de Juin 1533, âgé de cinquante-neuf ans. On l'enterra d'abord ſimplement dans la vieille Egliſe des Bénédictins. Quelques années après ſa mort, ſes os furent tranſportés dans la nouvelle Egliſe, où on lui

érigea un fort beau tombeau de marbre, avec une inſcription en vers Latins, dont le ſens eſt. » Ci
» gît l'Arioſte, qui ayant compo-
» ſé des Comédies pleines de ſel,
» des Satyres où il reprend forte-
» ment les vices, & un Poëme
» très élégant, où il décrit des
» combats & la fureur d'un Hé-
» ros, a mérité par-là trois cou-
» ronnes, dont une ſeule ſuffi-
» roit pour rendre célebre tout
» autre Poète. »

A ce que je viens de dire j'ajouterai, ſi l'on veut, un mot ſur le caractere & ſur la figure de l'Arioſte. Le fameux Titien avoit fait de lui un portrait fort reſſemblant, d'après lequel a été apparemment faite la ſtatue en pied qu'on voit ſur ſon tombeau à Ferrare, auſſi-bien que les eſtampes qui ſont à la tête de pluſieurs Editions de ſes Ouvrages. L'Arioſte

étoit d'une taille plus haute que celle du commun des hommes. Il étoit bien fait, quoique l'habitude continuelle de lire & d'écrire, lui eût rendu le dos un peu rond. Il avoit le visage brun, le nez aquilin, les yeux vifs & pleins de feu. Ses mœurs étoient douces : sa conversation agréable & enjouée, sur-tout avec les femmes, qu'il aimoit fort ; témoin tout le bien & tout le mal qu'il dit d'elles dans son Poëme, car il ne cesse d'en parler. Bon parent, bon ami, il tint lieu de pere à la plûpart de ses freres & sœurs, qui étoient encore jeunes lorsque leur pere mourut ; & dans sa derniere maladie, il disoit que ce qui le consoloit de la mort, étoit l'espérance d'aller rejoindre ses amis, qui avoient cessé de vivre avant lui. La délicatesse de sa santé le rendoit extrêmement sobre ; même

dans les compagnies où il se plaisoit le plus, & à la table d'Alphonse, où il mangeoit fort souvent. Il eut, comme on peut croire, plusieurs maîtresses: mais dans la crainte de se repentir d'un engagement qu'il n'auroit pû rompre, il ne voulut jamais se marier. Cette même crainte l'empêcha aussi de s'engager dans l'Etat Ecclésiastique, où la faveur de ses maîtres lui auroit immanquablement procuré de bons Bénéfices, auxquels il préféra sa liberté.

POEME DE L'ARIOSTE.

Le goût qu'avoit l'Arioste pour les avantures romanesques, & pour les livres de Chevalerie, lui avoit fait lire dans sa jeunesse quantité d'ouvrages de cette nature, tant Espagnols que François. Il se sentoit d'ailleurs une

imagination féconde, & un génie propre à lui fournir d'agréables fictions. Ainsi, lorsqu'il eut formé le dessein de faire un Poëme, il n'hésita point sur le genre qu'il choisiroit, & il se détermina d'abord pour un Poëme de Chevalerie.

Comme l'Orlando Innamorato du Comte de Scandiano avoit alors beaucoup de réputation, que tous les Héros de ce Poëme étoient connus des Italiens, & que leurs avantures leur étoient familieres; l'Arioste crut qu'il réussiroit mieux s'il composoit un Ouvrage, qui fût en quelque maniere une suite de ce premier. Quelque facilité qu'il eût pour imaginer d'autres Héros, il aima mieux s'en tenir à ceux que ses lecteurs connoissoient déja, que de leur en présenter qui fussent nouveaux pour eux. Il ne faut pourtant pas croire que son

Poëme en ait moins le mérite de la nouveauté, ni lui le mérite de l'invention. En adoptant les Héros du Boiardo, l'Ariofte leur donne des caracteres plus marqués, plus beaux, mieux foutenus, & il n'en adopte, pour ainfi dire, que les noms. Les avantures des Héros de l'Ariofte fuppofent, il eft vrai, celles qui leur font déja arrivées; mais la connoiffance des unes n'eft nullement néceffaire pour l'intelligence des autres. L'Orlando Furiofo eft un Poëme qui fe foutient par lui-même, & indépendamment de tout ce qui a précédé. Il eft, par rapport à l'Orlando Innamarato, ce qu'eft l'Enéide, par rapport à l'Iliade, le Télémaque, par rapport à l'Odyffée, & le Ricciardetto, qui a paru depuis peu, par rapport à l'Orlando Furiofo.

On ne doit pas chercher dans le Roland Furieux, cette exacte

régularité que nous demandons aujourd'hui dans un Poëme Epique. Quelques efforts qu'aient faits autrefois les défenſeurs de l'Arioſte, pour prouver que ſon Poëme étoit régulier, ils n'en ont convaincu perſonne: c'eſt donc par d'autres endroits que ce Poëme s'eſt attiré en Italie, une admiration qui reſſemble à une eſpece de culte. La pureté & l'élégance du ſtyle, l'heureux choix des termes, un tour fin & naïf, que les Italiens ſeuls peuvent ſentir parfaitement, une gaieté & un badinage répandus par-tout, des ſentimens délicats & naturels, de fréquens endroits ſoutenus d'une Poëſie ſublime: voilà ce qui a rendu ce Poëme ſi recommandable: voilà ce qui empêche qu'on ne faſſe attention à ſon peu de régularité; de même qu'on a dit d'Achille, que par une ſurprenante valeur il fai-

ſoit diſparoître ſes défauts. Le Roland de l'Arioſte reſſemble à ces perſonnes, qui, avec des traits irréguliers, ne laiſſent pas de plaire infiniment, parcequ'elles ont, comme dit un de nos * meilleurs Poètes,

Cette grace plus belle encor que la beauté.

Je ne connois guere d'ouvrages auſſi difficiles à bien traduire, que ceux qui ſont écrits d'un ſtile naïf & élégant. Cette penſée m'a toujours fait regarder la Fontaine, comme celui de nos Auteurs dont on pourroit le plus difficilement faire ſentir les beautés dans une langue étrangere. Le ſérieux, le noble, le grand, le ſublime même, ſont plus aiſés à rendre que cette élégante naïveté, qui domine dans le Poëme de l'Arioſte. Notre Poète

* La Fontaine, Poëme d'Adonis.

ne s'en tient pourtant pas toujours à ce ton : il ſait varier ſon ſtyle : ſouvent il s'éleve, & il ſe ſert également bien de la trompette & du chalumeau. J'ai tâché de me conformer à ſon génie, & de prendre dans ma traduction les différens tons qu'il me donnoit ; à la réſerve néanmoins de quelques-uns en petit nombre, qui auroient pû faire à nos oreilles un effet peu agréable. Tout ce qui approche du bas, nous déplaît ; & il faut convenir que l'Arioſte, emporté quelquefois par ſa gaieté naturelle, emploie alors des expreſſions qui nous paroîtroient au-deſſous du familier. J'ai adouci de même quelques endroits trop libres, qui nous auroient ſûrement déplû encore davantage, puiſqu'on ne pouvoit les traduire littéralement ſans bleſſer la pudeur.

Ces libertés au reſte que l'A-

rioste a prises dans son Poëme, & qui nous paroissent aujourd'hui si étranges, sont moins un défaut du Poète, qu'un défaut de son siecle. Ce que nous condamnons à présent, étoit regardé il y a deux cens ans comme un simple badinage, & comme des plaisanteries qui ne faisoient aucune impression. Entre une multitude d'exemples que j'en pourrois citer, je dirai seulement que la Comédie des trois Tyrans d'Agostino Ricchi, fut représentée à Boulogne, au couronnement de Charles-Quint, devant l'Empereur & sa Cour, le Pape Clément VII & les Cardinaux. Ceux qui ont lû cette Comédie, jouée autrefois dans une Assemblée si auguste, conviendront sans peine de la différence énorme qui est entre les usages d'alors & les nôtres. A l'égard de ceux qui ne la connoissent pas,

il suffit de leur dire qu'elle est dans le genre des plus libres Comédies d'Aristophane, & je me garderai bien de leur apprendre ce que c'est que *la Pace di Marcone*, que l'Acteur qui ouvre la Scene, commence par souhaiter à toute la noble assistance.

Cette retenue dans le discours, qui fait une partie essentielle de la politesse, a commencé à s'introduire dans notre langue au tems de la renaissance des Lettres. Elle a toujours continué depuis, & elle continue encore à s'y établir de plus en plus. Il y a soixante ans que Moliere étoit regardé, non-seulement comme un excellent Auteur, mais aussi comme un Ecrivain sage & modeste : cependant nous avons banni de nos pieces de Théâtre, plusieurs expressions qui se trouvent fréquemment dans les siennes, & nous n'oserions plus

nous en ſervir. Notre attention en parlant devient ſi grande, qu'elle en eſt quelquefois gênante, & que ſi on s'en rapportoit à quelques perſonnes, elle pourroit à la fin dégénérer en puérilité. Sans vouloir faire un parallele odieux de notre ſiecle, avec celui de nos ancêtres, je pourrois néanmoins demander, ſi la modeſtie de notre langue influe beaucoup aujourd'hui ſur notre conduite, ſi nos mœurs en ſont plus pures, & ſi dans tous les tems, le cœur ne conſerve pas également ſes droits.

Une preuve encore plus forte de la variation de nos uſages, & en même tems de l'indifférence avec laquelle on regardoit il n'y a guere plus d'un ſiecle, ce que nous trouvons à préſent ſi blâmable : c'eſt que le Poëme de l'Arioſte a été traduit littéralement par François Roſſet, & que cet ouvrage où

le Traducteur n'a omis aucune des libertés qui nous révoltent le plus, a été dédié à la Reine Marie de Médicis, Princesse, dont certainement les mœurs n'ont jamais été suspectes. Cette Traduction de Rosset est entre les mains de tout le monde, il n'y a presque personne qui ne la lise, ou qui ne l'ait lue. La mienne aura du moins cet avantage, d'être plus honnête, mieux écrite pour le tems présent, & j'ose dire plus fidelle. Car indépendamment de la bassesse qui regne dans le style de ce Traducteur, & qui nous donne du Poëme le plus élégant qu'aient les Italiens, une idée pareille à celle qu'on a des Livres de la Bibliotheque bleue; Rosset a mal rendu le sens de plusieurs endroits, & il est presque inintelligble dans la plupart de ceux qui ont rapport aux guerriers d'Italie, & à l'histoire

particuliere de la Maiſon d'Eſte.

Je reſpecte les uſages, & plus encore les mœurs auxquelles je ſerois fâché de donner la moindre atteinte, mais quel que ſoit ce reſpect, je ſais qu'il doit avoir des bornes, & qu'il ne faut pas le pouſſer trop loin. Dans cette vue, j'ai conſervé, autant qu'il m'a été poſſible, toutes les idées de l'Arioſte, en me ſervant pour les rendre, des tours & des expreſſions qui ſont dans la bouche des honnêtes gens. Avec ces précautions raiſonnables, j'ai cru pouvoir traduire un Poëme, dont une traduction ſi littérale, a été dédiée à une de nos Reines, ſans que le Traducteur ait été blâmé de ſon audace : un Poëme ſi eſtimé en Italie, qu'il s'y en eſt déja fait près de cent éditions; & qu'à la tête de la plus belle de toutes, on voit le nom d'un

Religieux * très distingué dans son Ordre, qui a bien voulu y donner ses soins : un ouvrage enfin, où dans aucune de ces éditions, on ne s'est point encore avisé de rien supprimer, ni de rien changer, quoiqu'il soit écrit dans la langue naturelle du pays, c'est-à-dire, dans une langue que les jeunes filles & les Religieuses sont à portée d'entendre.

Il faut encore ajouter, pour ma justification, & pour celle de l'Arioste, que ce qu'il y a de plus libre dans son Poëme, y est toujours revêtu d'un badinage, & accom-

* Le Pere Raimond Missori, de l'Ordre des Freres Mineurs, a pris soin de la belle Edition in-folio, faite à Venise, en 1730, chez Stefano Orlandini, de quoi l'Imprimeur lui marque sa reconnoissance à la tête de l'Ouvrage. Quel est aujourd'hui le Régulier parmi nous, qui osât hautement se charger d'un pareil soin ?

agné d'une gaieté, très ptopres à
n affoiblir l'impression : tout le
ianger de ces sortes d'idées con-
istant, comme on sait, dans le
plus ou le moins de sérieux avec
lequel on les présente à l'esprit.
Après tout, je ne donne pas le Roland Furieux pour un ouvrage de morale : je le donne pour un très beau Poëme, dont il nous manquoit une traduction, & j'en regarde la lecture comme un de ces délassemens que l'infirmité humaine rend, en quelque sorte, nécessaires dans la société civile. Ceux à qui une conscience délicate interdit ces amusemens, & fait craindre jusqu'à l'ombre du danger ; ceux qu'un sentiment trop vif rend susceptibles des plus legeres impressions, feront aussi bien de ne le pas lire : je leur conseillerai toujours d'éviter avec soin tout ce qui pourroit, non-seule-

ment blesser, mais même allarmer leur vertu.

Avant la traduction de François Rosset, il y en avoit eu une autre faite par Gabriel Chappuis. Je n'ai point vû cette derniere; mais à en juger par ce que Rosset en dit dans la Préface de la sienne, elle devoit être fort méprisable. Il a paru depuis ce tems-là, moins des traductions, que de simples imitateurs de l'Arioste. Madame de Saintonge d'abord, puis M. le Sage, ont fait voir au Public que les avantures de Chevalerie, quoiqu'écrites dans la langue présente, pouvoient avoir de l'agrément: comme Madame Daunoy avoit montré avant eux, que les Contes de Fées n'avoient pas besoin pour plaire, d'être écrits en vieux Gaulois. Il n'en faudroit pas davantage pour faire revenir de leur opinion, tous ceux qui s'imaginent

ce merveilleux Antique a plus
grace, lorſqu'il eſt revêtu des
reſſions & du ſtile de nos grand-
res : je voudrois pouvoir me
ter que ma traduction aura aſ-
de ſuccès pour aider encore à
détromper.

Je n'aurois ſûrement pas rendu
mots de Fiambetta & de Du-
dana, par Flamberge & Duran-
, ſi l'uſage qui nous a trop ac-
tumé à ces noms, ne m'y avoit
quelque maniere contraint. Je
pourtant pû m'aſſujettir à ce-
où ſont encore beaucoup de
s, de dire Roland le Furieux,
lieu de Roland Furieux. Cet
ge introduit par nos vieilles
luctions, eſt également con-
re à l'analogie de notre langue,
la pratique des Italiens, qui
ent toujours l'Orlando Furioſo,
Roland Furieux, ou ſimple-
nt, Il Furioſo, le Furieux,
and il eſt queſtion d'oppoſer ce

Poëme au Roland Amoureux du Boiardo. C'eſt comme ſi on s'aviſoit de rendre l'*Hercules Furens* de Seneque, par Hercule le Furieux.

Mon premier deſſein étoit de mettre quelques notes aux endroits de ma traduction, qui ont rapport à l'hiſtoire de la Maiſon d'Eſte. J'ai fait depuis réflexion, que ces endroits étant ceux du Poëme qui intereſſeront le moins nos Lecteurs François, on me ſauroit apparemment peu de gré de mes notes, & qu'on ne les liroit peut-être pas. J'ai ſongé encore que cela donneroit à un ouvrage comme le mien, un air d'érudition, qui quadreroit aſſez mal avec l'Hippogriffe & avec l'Ogre. Ainſi j'ai renoncé à une gloire, que les Commentaires du Fornari m'auroient pû faire acquérir fort aiſément, & que j'abandonne ſans regret à ceux qui en ſont plus touchés que moi.

APPROBATION.

ı lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, le e intitulé: *Roland Furieux, Poëme Héroïque de iofte, nouvellement traduit en François;* je crois le Public en verra avec plaisir la réimpression. A s, ce 10 Avril 1752. GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

)UIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de arre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens ns nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes naires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de s, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, utres nos Justiciers, qu'il appartiendra; SALUT. e amé MARIE-JACQUES BARROIS, Libraire à s, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimer & donner au Public des Livres, qui ont pour : *Jérusalem délivrée, trad. du Tasse, par M. Mira-l; Roland Furieux, traduit de l'Arioste, par le e;* S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de ilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voufavorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons nis & permettons par ces Présentes, de faire primer lesdits Livres en un ou plusieurs volumes, utant de fois que bon lui semblera, & de les ven, faire vendre, & débiter, par tout notre Royau, pendant le tems de six années consécutives, à pter du jour de la date des Présentes; Faisons dées à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perres, de quelque qualité & condition qu'elles nt, d'en introduire d'impression étrangere dans in lieu de notre obéissance; comme aussi d'imter, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, ter, ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire au; Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, gmentations, corrections, changemens ou autres, la permission expresse, & par écrit, dudit Expo, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de fiscation des Exemplaires contrefaits, de trois e livres d'amende contre chacun des contreves, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu

de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, les Imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier, notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles, le vingt-deuxieme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent cinquante-deux, & de notre Régne le trente-septieme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré, sur le Registre de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 699. fol. 558. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 25 Janvier 1752.

COIGNARD, *Syndic.*

ROLAND



ROLAND FURIEUX.

POËME HEROÏQUE DE L'ARIOSTE, TRADUIT EN FRANÇOIS.

CHANT I.

E chante les Dames & les Chevaliers, s amours & les combats, la galanterie la valeur de ces Guerriers, qui vivoient ı tems où les Sarrasins passerent d'Afri- ıe en Europe, & firent tant de maux à France. Agramant, leur Roi, s'étoit

vanté hautement qu'il vengeroit ſur l'Empereur Charlemagne la mort de Trojan, ſon pere : ce Prince, pouſſé par ſon reſſentiment, & plein d'une ardeur qu'inſpire la bouillante jeuneſſe, fut celui qui engagea les Infideles dans cette guerre. Je raconterai auſſi de Roland des choſes qui n'ont point encore été dites, ni en vers ni en proſe. Je ferai voir de quelle maniere l'amour rendit inſenſé & furieux ce Paladin, qui avoit été juſqu'alors ſi ſage ; pourvû néanmoins que celle, qui m'a mis preſqu'au même état que lui, & qui ſe plaît à affoiblir chaque jour en moi le peu de raiſon qui me reſte, veuille bien m'en laiſſer aſſez pour finir mon entrepriſe.

Digne fils d'Hercule, Hippolyte, qui faites l'ornement & la gloire de notre ſiecle, agréez l'Ouvrage que je vous préſente. Ce n'eſt que par mes écrits & par mes vers, que je puis reconnoître une partie de vos bienfaits : je vous offre tout ce qu'il eſt en mon pouvoir de vous offrir ; ne mépriſez pas la médiocrité de mon préſent. Parmi les Héros que je m'apprête à célébrer,

'ous verrez que je n'ai pas oublié ce faneux Roger, qui fut la tige d'où sont sor:is vos illustres Aïeux. Je vous entretien-1rai de sa valeur & de ses faits héroïques, si pourtant vous daignez m'entendre, & que les grands objets dont votre esprit est occupé, vous permettent de faire quelque attention à mes Chants.

Il y avoit déja long-tems que Roland ıimoit la belle Angélique, lorsqu'après ıvoir, par mille exploits immortels, renlu son amour célebre dans la Perse, dans es Indes & la Tartarie, il revint avec elle :n Europe. Il arriva au pied des Pyrenées, lans une plaine où l'Empereur Charlenagne, à la tête des François & des Allenans, se disposoit à punir les Rois Agranant & Marsile de leur témérité. Le prenier avoit fait marcher contre lui tout ce qu'il y avoit de Sarrasins en Afrique capa›les de porter les armes : l'autre s'étoit 'ait suivre par tous les Maures d'Espagne, ›our venir ravager ses Etats. Ce fut en ce ieu même qu'arriva le Comte d'Angers ; x il ne tarda gueres à s'en repentir, car il

y perdit bientôt après l'objet de ſa tendreſſe. Que les projets des hommes ſont incertains ! Celle que Roland avoit conduite depuis l'extrémité de l'Orient, juſqu'aux lieux où le Soleil ſe couche, cette Beauté, pour qui il avoit livré une infinité de combats, lui fut enlevée dans ſon propre païs, au milieu de ſes amis, & ſans qu'il pût faire le moindre effort pour la conſerver.

Ce fut Charlemagne même qui la lui enleva, pour éteindre, par ce moïen, le feu que la diſcorde avoit allumé dans ſon Camp. Le ſage Empereur étoit inſtruit de la diviſion qui régnoit depuis quelque tems entre Roland & ſon couſin Renaud, au ſujet d'Angélique, qu'ils aimoient tous deux également ; & il craignoit avec raiſon, que la méſintelligence de ces Guerriers ne nuisît au ſecours qu'il attendoit de leur bras. Il ordonna donc que celle qui faiſoit le ſujet de leur querelle ſeroit confiée à la garde de Naimes, Duc de Baviere ; avec promeſſe cependant de la remettre à celui des deux Rivaux, qui, dans

bataille qu'on alloit donner, signaleroit plus sa valeur contre les Sarrasins. Mais ı promesse n'eut point d'effet ; car, dans ːtte journée, les Chrétiens furent mis en éroute ; le Duc de Baviere, avec pluːurs autres, tomba au pouvoir des enneis, & la tente où l'on gardoit Angéliıe fut abandonnée.

Cette Princesse, qui devoit être le prix du us vaillant, étoit montée à cheval penınt le combat, comme si elle eut prévû ıe la fortune seroit peu favorable aux hrétiens ; & dès qu'elle crut le pouvoir ire, elle s'éloigna de leur Camp. Elle ıtra dans une forêt, & vit dans un sentier roit, un Guerrier à pied qui venoit droit ːlle. Il avoit la cuirasse sur le dos, l'épée côté & l'écu à son bras ; & malgré le ıids de ses armes, il marchoit avec la ême légereté qu'un Païsan demi-nu qui fforce de remporter le prix de la course. mais à la rencontre d'un affreux serpent, timide Bergere ne détourna plus prompment ses pas, que le fit Angélique à la vûe ce Guerrier. C'étoit le brave fils d'Ai-

mon, Renaud de Montauban, à qui Bayard, son cheval, étoit échappé par une aventure singuliere. Du plus loin qu'il apperçut Angélique, il reconnut sans peine cette Beauté incomparable qui avoit soumis son cœur. Pour elle, saisie de crainte, pâle & tremblante, elle tourna bride à l'instant, fuïant au travers de la forêt, indifféremment par les endroits du bois les plus épais, comme les plus clairs ; & sans égard aux chemins les plus sûrs & les plus commodes, elle laissoit entierement à son cheval le soin de la conduire. Elle fit tant de tours dans ce bois sauvage, tantôt en montant, tantôt en descendant, qu'elle arriva enfin au bord d'une riviere, où elle rencontra Ferragus. Couvert de sang & de poussiere, le Prince Maure s'étoit rendu en ce lieu au sortir du combat. La soif & la lassitude l'y avoient conduit, dans le dessein de s'y rafraîchir quelque tems : mais il avoit été contraint de s'y arrêter malgré lui ; car aïant voulu puiser de l'eau avec trop de précipitation, son casque étoit tombé dans la riviere, & il n'avoit encore pû l'en retirer.

A la voix d'Angélique, qui s'approchoit en poussant de grands cris, Ferraus monta promptement sur la rive; & lorsqu'il put considérer de plus près celle qui venoit à lui, quoiqu'il ne l'eût pas vue depuis long-tems, & que l'effroi fût peint sur son visage, il la reconnut d'abord, & ne douta point que ce ne fût la Reine de Cathai. Comme il étoit galant, & que peut-être il n'étoit pas moins épris de ses charmes, que Roland & son Cousin, il lui offrit aussi-tôt le secours qu'elle pouvoit attendre de lui. Puis sans s'embarrasser s'il avoit un casque ou non, il mit l'épée à la main, & d'un air fier & menaçant il courut au-devant de Renaud, à qui néanmoins il inspira peu de crainte. Ces deux Guerriers se connoissoient déja; non-seulement ils s'étoient vûs, mais même ils avoient fait plus d'une fois l'un contre l'autre l'épreuve de leur valeur. Ils commencent donc à pied un furieux combat, & se porterent sur leurs armes des coups si pesans, qu'une enclume même n'auroit pû les soutenir. Mais pendant qu'ils se bat-

tent, le cheval d'Angélique a beſoin d'une nouvelle vigueur; car le preſſant vivement des talons, elle le pouſſe tant qu'elle peut & dans le bois & dans la plaine.

Ferragus & Renaud, tous deux également braves, & également experts au métier des armes, firent long-tems d'inutiles efforts pour avoir quelque avantage l'un ſur l'autre. Enfin l'amoureux fils d'Aimon, ne pouvant plus réſiſter à l'ardeur du feu qui l'embraſe, prend la parole le premier, & dit à ſon adverſaire : tu crois peut-être ne faire tort qu'à moi ſeul, en m'arrêtant ici, & tu ne ſonges pas que tu t'en fais à toi-même. Car enfin, ſi les rayons de ce nouvel aſtre ont pénétré juſqu'à ton cœur, quand même tu remporterois ſur moi la victoire, que te reviendra-t-il de cet avantage, puiſque la Beauté, pour qui nous combattons, ne ſonge pendant ce tems-là qu'à s'éloigner de nous, & que nous allons la perdre tous deux? Si tu l'aimes auſſi-bien que moi, le ſeul parti raiſonnable que nous ayions à prendre, eſt de courir après elle, & de tâcher de l'attein-

:e avant qu'elle ſoit plus éloignée. Quand ous l'aurons en notre puiſſance, nos épées écideront alors lequel de nous eſt plus ligne de la poſſéder.

La propoſition de Renaud ne déplut pas u Sarraſin. Ils ſuſpendirent auſſi-tôt leur querelle ; ils parurent même avoir tellement mis en oubli leur colere & leur haine, que Ferragus, ne voulant pas au ſortir de ce lieu laiſſer ſon ennemi à pied, l'engagea par ſes prieres à monter en croupe derriere lui ; puis ils coururent enſemble ſur les pas d'Angélique. O franchiſe héroïque de ces anciens Chevaliers ! Ceux-ci étoient rivaux ; leur Religion étoit différente ; ils étoient encore tout froiſſés des rudes coups qu'ils venoient de ſe porter ; & cependant, ſans ſoupçon, ſans défiance l'un de l'autre, ils vont enſemble par des ſentiers tortueux, & dans l'obſcurité des bois. Ce cheval qui les portoit, également piqué par les éperons des deux Cavaliers, arriva bien-tôt à un endroit où le chemin ſe partageoit en deux. Comme ils ignoroient laquelle de ces deux routes An-

gélique avoit priſe, parceque dans l'une & l'autre ils remarquoient des traces nouvelles, ils ſe ſéparerent en cet endroit, & abandonnant leur recherche au hazard, Renaud prit par un côté & Ferragus par l'autre. Celui-ci, aïant encore bien couru dans la forêt, ſe retrouva enfin au même lieu d'où il étoit parti, c'eſt-à-dire, au bord de cette riviere, au fond de laquelle ſon caſque étoit tombé.

Après qu'il eut perdu toute eſpérance de rencontrer celle qu'il cherchoit, il ne ſongea plus qu'à retrouver ſon caſque ; mais il ne lui ſera pas ſi aiſé qu'il ſe l'imagine, de le retirer du ſable, où il eſt profondément enfoncé. Le Sarraſin coupa cependant une branche d'arbre, dont il ôta les rameaux, & dont il fit une perche ; puis entrant dans la riviere le plus avant qu'il put, il n'y eut point d'endroit où il ne cherchât, ſoit en ſondant avec ſa perche, ſoit en battant l'eau de tous côtés. Outré d'impatience de voir ſes ſoins inutiles, Ferragus ne ſe rebutoit pourtant point ; lorſque du milieu de la riviere, il vit tout

d'un coup ſortir un Guerrier, qui ſe montra à lui, de la ceinture en haut. Il étoit armé de toutes pieces, excepté ſa tête qui étoit nue; ſon regard étoit fier; de la main droite il tenoit un caſque, & c'étoit ce même caſque que le Maure cherchoit avec tant de ſoin. Homme ſans foi, dit-il à Ferragus d'un ton de colere, pourquoi refuſes-tu de me laiſſer ce que tu aurois dû me rendre il y a long-tems? Reſſouviens-toi, perfide, du frere d'Angélique qui tomba autrefois ſous tes coups; c'eſt moi: je ſuis ce même Argail à qui tu as promis alors qu'après avoir jetté mes autres armes dans cette riviere, tu y jetterois auſſi mon caſque. Si la fortune fait aujourd'hui en ma faveur ce que tu as refuſé de faire, pourquoi t'en inquietes-tu? Tout ce qui doit t'affliger en cela, c'eſt d'avoir fauſſé ta parole. Cependant s'il te faut un armet de fine trempe, cherches-en quelqu'autre, & tâche de l'acquérir avec plus de gloire. Le Comte Roland en porte un pareil au mien; celui de Renaud eſt peut-être encore meilleur; l'un fut le caſque du vaillant Almont, l'autre

appartenoit à Mambrin. Que ton courage, s'il eſt poſſible, te rende maître de l'un des deux; car pour celui-ci, tu feras bien de n'y plus penſer.

A l'ápparition ſubite de ce phantôme, Ferragus pâlit, ſes cheveux ſe hériſſerent, la voix lui manqua. Quand il s'entendit enſuite reprocher ſon manque de foi par Argail, qui s'étoit nommé, & qu'il avoit en effet tué dans ce lieu, la confuſion & le dépit s'emparerent entierement de lui. Il ſentoit vivement la vérité des reproches que l'Ombre lui faiſoit; & n'ayant pas le tems de chercher de vaines excuſes, il n'en allégua aucune, & ne répondit rien. Mais, outré de honte & de colere, il jura par la vie de ſa mere Lanfuſe, que le ſeul caſque qui lui couvriroit déſormais la tête, ſeroit celui que Roland ôta jadis au fier Almont, lorſqu'il le combattit & le tua dans Apremont; & le Sarraſin garda mieux ce dernier ſerment, qu'il n'avoit fait le premier. Peu ſatisfait de ce qui venoit de lui arriver, il abandonna enſuite les bords de cette riviere. Ferragus fut

long-tems dévoré d'un noir chagrin qui ne le quittoit point ; & il ne ſongea depuis qu'à chercher le Comte d'Angers dans tous les lieux où il crut pouvoir le rencontrer.

Renaud, qui avoit pris l'autre chemin pour ſuivre Angélique, eut à peine fait quelque pas dans cette route, qu'il apperçut ſon cheval qui bondiſſoit devant lui. Arrête, mon cher Bayard, lui cria-t-il auſſi-tôt, arrête de grace, il m'eſt trop dur de vivre ſans toi. Malgré ce tendre propos, Bayard cependant ne s'arrête point ; au contraire, il s'éloigne encore plus, & ſon maître irrité le ſuit. Mais nous, ſuivons la belle Angélique, qui fuit au travers des bois & par des lieux déſerts & ſauvages. Une branche ou une feuille agitée, ſoit d'un chêne, d'un orme ou d'un hêtre, ſuffit pour lui faire craindre quelque fâcheuſe aventure. Une ombre qu'elle découvre de loin, ou ſur une hauteur, ou dans un vallon, lui ſemble être Renaud qui la pourſuit, & qui eſt près de l'atteindre. Tel eſt un jeune chevreuil ou le faon d'un daim, lorſque dans le même

bois où il a pris naiſſance, il voit au travers des branches un léopard cruel étrangler ſa mere & lui déchirer les flancs : l'épouvante le ſaiſit; il fuit de lieux en lieux ; ſa peur eſt ſi grande, que la moindre racine, qu'il rencontre ſous ſes pas, lui fait croire qu'il eſt déja la proie de l'animal impitoyable. Angélique courut tout le jour, toute la nuit ſuivante, & la moitié du jour d'après, ſans ſavoir où aboutiroit ſa fuite. Elle ſe trouva enfin auprès d'un agréable boſquet. Les feuilles des arbres en étoient mollement agitées par un doux zéphir ; une herbe toujours tendre & nouvelle y étoit arroſée par deux clairs ruiſſeaux, dont l'onde paiſible, en coulant ſur de petits cailloux, faiſoit un gracieux murmure.

Ce lieu parut un ſûr aſyle à la Reine de Cathai. Comme elle ſe croïoit alors fort éloignée de Renaud, & qu'elle étoit fatiguée de la chaleur, auſſi-bien que de la longue courſe qu'elle venoit de faire, elle entra dans ce boſquet, afin de s'y repoſer quelque tems. Elle y mit pied à terre, & deſcendit ſur des fleurs : puis ôtant la bri-

à son cheval, elle lui laissa paître en li-
rté l'herbe épaisse dont les bords de l'eau
ient couverts. Elle apperçut ensuite
ez près d'elle un beau buisson de roses
l'aubépine, à qui les ondes sembloient
vir de miroir. Les branches & les feuil-
en étoient si entremêlées les unes dans
autres, que non-seulement les rayons
Soleil, mais même la vûe n'y pouvoit
iétrer. De grands arbres qui l'environn-
ent, servoient encore à augmenter l'é-
sseur de l'ombre. On remarquoit au
ieu du buisson un espace vuide, où
rbe tendre offroit un lit délicieux, & in-
oit à s'y reposer. Angélique en effet s'y
cha & s'y endormit. Mais son sommeil
ut pas long: peu après elle entendit mar-
r aux environs du lieu où elle étoit, &
ui parut qu'on s'approchoit d'elle. At-
ive, aussi-tôt elle se leve, & voit un
evalier armé qui venoit d'arriver en ce
. Elle ne sait s'il est ami ou ennemi;
ignore si elle a sujet d'espérer ou de
indre; ce qui fait qu'osant à peine res-
er, de peur de se découvrir, elle at-

tend avec inquiétude la fin de cette aventure. Le Chevalier cependant mit pied à terre, & se coucha sur le bord du ruisseau, puis posant sa tête sur un bras, il s'abandonna tellement à sa rêverie, qu'on l'auroit pris pour un marbre insensible. Il fut plus d'une heure en cet état, après quoi il commença à se plaindre d'un ton languissant ; & sa plainte étoit si touchante, qu'elle auroit pû fendre les rochers & attendrir les tigres. Les larmes qu'il versoit en abondance, couloient sur son visage comme une riviere ; & ses ardens soupirs rendoient sa poitrine semblable à ces montagnes d'où sortent des torrens de flâmes.

O cruelle pensée, disoit-il, qui m'embrase & me glace en même tems, & qui est cause du noir chagrin dont je me sens dévoré ! Quel parti enfin dois-je prendre ? Hélas ! je suis arrivé trop tard ; un autre m'a prévenu, & a cueilli avant moi le précieux fruit de l'amour. Celle que j'aime prodigue à un autre ses faveurs ; à peine ai-je obtenu d'elle quelque parole légere, ou quelque foible regard. Ah ! si

'ai plus rien à espérer de l'ingrate, rquoi seroit-elle encore la cause de peines ? Une jeune fille ressemble à la : nouvelle. Tandis que cette aimable r ; solitaire & tranquille dans un jar-, est encore attachée à l'épine qui l'a naître, & que les troupeaux ni les ber- n'en ont point approché ; la terre, ı, le zéphir, la rosée, tout conspire à ıbellir ; les jeunes hommes & leurs tresses la desirent pour en orner ou tête ou leur sein. Mais dès qu'on l'a llie, dès qu'elle est séparée de la tige la soutenoit ; le Ciel aussi-tôt cesse de favoriser, les hommes n'en font plus :as ; faveurs, desirs, agrémens, tout perdu pour elle. Il en est de même ıe fille, dès qu'elle a laissé cueillir à le ses Amans, cette fleur qui lui doit plus chere que ses yeux & que sa vie, perd aussi-tôt la tendresse de tous les :es. Qu'importe, après tout, que ses res Amans la dédaignent, pourvû elle soit tendrement aimée de celui ui elle se livre sans réserve. O fortune

cruelle & injuſte! Un autre eſt dans l'abondance, & moi j'éprouve la plus affreuſe diſette. Mais l'ingrate peut-elle ceſſer de m'être chere? Pourrois-je donc oublier celle que je préfere à moi-même? Ah! perdons plutôt le jour que de jamais conſentir à vivre ſans l'aimer.

Si l'on me demande quel eſt celui qui mêle ainſi ſes larmes aux ondes du ruiſſeau, je répondrai que c'eſt le vaillant Roi de Circaſſie, l'amoureux Sacripant; & j'ajouterai que l'amour eſt l'unique cauſe du tourment qu'il endure. Sacripant étoit un des adorateurs d'Angélique, & elle l'avoit reconnu d'abord. C'étoit pour l'amour d'elle, qu'il étoit venu depuis les lieux où ſe leve l'Aurore, juſqu'aux extrêmités du Couchant. Il avoit appris avec douleur, dans les Indes, que cette belle Reine en étoit partie, accompagnée du Comte d'Angers; & il l'avoit toujours ſuivie depuis. A ſon arrivée en France, il ſut que Charlemagne l'avoit fait enlever à Roland, pour la remettre enſuite à celui de ſes Amans dont la valeur ſe ſignaleroit le plus.

Il s'étoit rendu au Camp, & avoit été témoin de la déroute des Chrétiens. Enfin après la bataille il avoit encore ſuivi les traces de ſa Maîtreſſe, & les avoit ſuivies inutilement. Voilà quelle étoit la cauſe de ſes ſoupirs ; c'eſt ce qui lui faiſoit pouſſer des regrets ſi douloureux & ſi touchans, qu'ils auroient pû ſuſpendre le cours du Soleil.

Mais tandis que le Roi de Circaſſie s'afflige & ſe plaint, que les pleurs qu'il verſe font de ſes yeux une tiede fontaine, & qu'il lui échappe encore d'autres regrets dont je ne parle point ; ſa bonne fortune voulut que ſes plaintes parvinrent aux oreilles d'Angélique. Ainſi quelquefois il arrive ce qu'on attendroit inutilement pendant pluſieurs ſiecles. Angélique avoit été fort attentive aux ſoupirs, aux paroles, & à la contenance d'un Amant dont la ſincérité ne pouvoit lui être ſuſpecte. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'elle l'avoit entendu ſe plaindre ; mais plus froide & plus dure qu'un marbre, elle n'en avoit jamais eu pitié. Cette fiere Beauté mépriſoit égale-

ment tous les hommes, & n'en croïoit aucun digne d'elle. Cependant faiſant réflexion qu'elle ſe trouvoit ſeule dans cette épaiſſe forêt, la penſée lui vint de confier à Sacripant le ſoin de la conduire; elle jugea qu'il y auroit trop d'opiniâtreté à ne pas demander du ſecours, quand on eſt ſur le point d'être ſubmergé: elle comprit enfin que ſi elle laiſſoit échapper cette occaſion, elle n'en retrouveroit jamais une pareille, aïant éprouvé ſouvent combien le Roi de Circaſſie lui étoit fidelement attaché. Ce n'eſt pas qu'elle eut intention de ſoulager ſon amoureux martyre, ni de lui faire oublier ſes maux paſſés, en lui accordant ce qui eſt le but où tendent tous les deſirs des Amans; mais elle réſolut d'emploïer la feinte, pour l'entretenir dans une vaine eſpérance, tant qu'elle auroit beſoin de lui; bien déterminée à reprendre enſuite à ſon égard toute ſon indifférence & ſon inſenſibilité.

Elle ſortit donc auſſi-tôt de l'épais buiſſon qui la cachoit, & s'offrit aux yeux de Sacripant avec toutes ſes graces & tous ſes

charmes. Telles étoient autrefois ou Diane ou Venus, lorsqu'elles se montroient au sortir d'un bois ou d'une grotte champêtre. Que la paix regne dans votre cœur, lui dit-elle, & que le Ciel bannisse de votre pensée l'opinion injuste & fausse que vous avez de moi. Une mere qui croit son fils mort à la guerre, parcequ'elle ne l'a pas vû revenir avec ses compagnons, & qui après l'avoir pleuré amerement, le voit tout d'un coup paroître devant elle, n'est ni plus surprise ni plus remplie de joie, que le fut Sacripant, lorsque la belle Angélique s'offrit à ses regards. Plein d'un doux transport d'amour, il courut à sa Maîtresse, ou plutôt à sa Divinité, qui de son côté l'embrassa affectueusement, faveur que dans les Indes, elle ne lui eut peut-être pas accordée. La Reine de Cathai sentit renaître l'espérance dans son cœur : elle ne douta plus qu'avec un tel guide il ne lui fût aisé de revoir bien-tôt son païs, & de rentrer dans ses riches Etats. Elle rendit compte à Sacripant de tout ce qui lui étoit arrivé, depuis le jour où elle

l'envoïa demander du secours au Roi des Nabathéens. Elle lui dit de quelle maniere Roland l'avoit souvent garantie, soit de la mort, soit des autres dangers où une femme peut être exposée. Elle l'assura enfin qu'elle avoit jusqu'à ce moment conservé son honneur sans tache, & aussi entier qu'il pouvoit l'être au moment de sa naissance. Cela étoit peut-être vrai ; mais il faut avouer que tout homme qui eut joui pleinement de sa raison, ne l'auroit pas trouvé vraisemblable. Cependant le Roi de Circassie, qui étoit disposé à croire des choses encore plus incroyables, ne douta nullement de ce qu'Angélique lui disoit. L'amour fait voir ce qui n'est point, & il empêche qu'on ne voie ce qu'on a devant les yeux. D'ailleurs on se persuade aisément ce qu'on souhaite ; ainsi cet Amant prévenu ajouta une foi entiere au discours de sa Maîtresse ; mais en même tems il se proposa bien de ne pas suivre l'exemple du Comte d'Angers.

Si Roland, dit-il en lui-même, a été assez simple pour ne pas profiter d'une occa-

ſion qu'il ne retrouvera plus ; tant pis pour lui : je n'ai garde d'imiter ſa ſimplicité. Je ne laiſſerai pas échapper un bien que la fortune m'offre ſi heureuſement ; ce ſeroit me préparer pour l'avenir d'inutiles regrets. Je vais cueillir cette belle fleur, dont la ſaiſon pourroit ſe paſſer en différant trop long-tems. Ne ſais-je pas après tout, qu'on ne peut rien faire qui déplaiſe moins à une femme ; & que ſes refus, ſes plaintes, ſes larmes même en pareil cas ne ſont jamais ſinceres ? Non, une feinte réſiſtance ne m'empêchera pas d'exécuter mon deſſein.

Sacripant s'y diſpoſoit en effet, lorſqu'un grand bruit, qu'il entendit dans le bois, lui fit interrompre malgré lui ſon amoureux projet. Il remit auſſi-tôt ſon caſque, car pour ſes autres armes il n'avoit pas coutume de les quitter ; il brida promptement ſon cheval, il monta deſſus & prit ſa lance. Un moment après il vit paroître un Chevalier qui avoit l'air haut & courageux ; ſes armes étoient blanches comme de la neige, & ſon caſque étoit

ombragé d'un panache de même couleur. Sacripant, piqué de ce que l'arrivée de cet inconnu avoit troublé le plaisir qu'il se promettoit, alla à sa rencontre avec colere & dédain ; & dès qu'il fut à portée de lui, persuadé qu'il l'abbattroit aisément, il le défia au combat. Mais celui-ci, qui s'estimoit pour le moins autant que son adversaire, suspendit ses orgueilleuses menaces, en mettant sur-le-champ la lance en arrêt, & en piquant contre lui. Sacripant fit la même chose, & ils coururent tous deux pour se rencontrer de front. Les lions ni les taureaux ne s'attaquent point avec plus de furie, que le firent ces deux Guerriers. Leurs boucliers furent également percés du coup qu'ils se porterent;& ils eurent besoin l'un & l'autre, pour se garantir la poitrine, que leurs cuirasses fussent d'une trempe excellente. Leur choc fut si terrible, que l'air en fut ému, depuis le fond des humides vallées jusqu'au sommet aride des montagnes. Leurs chevaux, qui s'étoient rencontrés à la maniere des béliers, se heurterent si rudement,

que

que celui de Sacripant, quoique très bon, en mourut ſur la place. L'autre tomba auſſi du coup, mais il ſe releva quand il ſentit l'éperon ; au lieu que le premier demeura étendu ſur la pouſſiere avec ſon maître, qui, en tombant, ſe trouva par malheur engagé ſous lui.

Le Chevalier inconnu, qui étoit reſté ferme dans les arçons, voïant ſon ennemi par terre, ne voulut pas pouſſer le combat plus loin ; ſatisfait de ſon avantage, il prit dans la forêt le chemin qui lui parut le plus droit ; & il étoit déja fort éloigné, lorſque Sacripant acheva de ſe débaraſſer. Comme un laboureur, que la foudre vient de renverſer en tuant ſes bœufs auprès de lui, ſe releve enſuite effrayé, éperdu, & voit ſans feuilles & ſans branches, le pin qu'il avoit coutume de découvrir de loin ; tel le Roi de Circaſſie ſe releve en préſence d'Angélique, qu'il a malheureuſement pour témoin de ſa diſgrace. Il ſoupire, il gémit, non de la douleur que ſa chûte a pû lui cauſer, mais de la honte dont il ſe croit couvert : jamais, ni avant ni après cette

aventure, on ne vit ſur ſon viſage les apparences d'une telle confuſion. Et ce qui augmentoit encore ſa peine, c'eſt qu'il avoit eu beſoin du ſecours de ſa Maîtreſſe pour pouvoir ſe dégager du poids de ſon cheval. Peut-être ne l'auroit-on jamais entendu parler depuis, ſi la belle Angélique, en le conſolant, ne lui eut rendu la parole. Ne vous affligez point, Seigneur, lui dit-elle ; on auroit tort de vous imputer le malheur que vous venez d'éprouver. Si vous êtes tombé, c'eſt uniquement la faute de votre cheval, à qui le repos & la nourriture convenoient mieux qu'une nouvelle joute. Votre ennemi ne doit pas ſe glorifier de ſa victoire ; j'oſe vous aſſurer que c'eſt à vous ſeul qu'eſt demeuré l'honneur du combat, puiſqu'il a le premier abandonné le champ de bataille.

Pendant qu'elle tâche de conſoler ainſi ſon Amant, ils voient l'un & l'autre venir à eux un Cavalier, monté & équipé à la maniere des Courriers, aïant un petit cor & une valiſe, & qui paroiſſoit également inquiet & fatigué. Quand il les

eut joints, il s'adreſſa à Sacripant, & lui demanda s'il n'avoit point vû paſſer dans la forêt, un Chevalier avec des armes blanches & des plumes de même couleur à ſon caſque. Je ne l'ai que trop vû, répond le Roi de Circaſſie; c'eſt lui qui vient de m'abattre tout préſentement, & il ne fait que de nous quitter. Mais, ajouta-t-il, de grace apprenez-moi comment il ſe nomme, afin que je ſache quel eſt celui qui m'a fait eſſuyer un pareil affront. Il eſt aiſé de vous ſatisfaire, lui dit le Courrier; c'eſt par le bras d'une fille que vous venez d'être abattu. La beauté de celle dont je vous parle ſurpaſſe encore ſa valeur, & ſon nom eſt des plus célebres. Cette fille, qui vient de vous enlever toute la gloire que vous avez pû acquérir juſqu'à ce jour, ſe nomme Bradamante. Après cette réponſe, il s'éloigna d'eux, laiſſant l'affligé Sacripant ſi couvert de honte, qu'il étoit abſolument hors d'état d'agir & de parler. Il fut aſſez long-tems à réfléchir ſur ſon malheur. Plus il ſongeoit qu'une femme avoit remporté ſur lui la victoire,

& plus sa confusion augmentoit. Enfin morne, pensif, & sans dire une seule parole, il monta sur le cheval d'Angélique, il la prit en croupe, & remit à un tems plus favorable, l'accomplissement du dessein qu'il avoit formé sur elle.

Ils n'eurent pas fait beaucoup de chemin, qu'ils entendirent un si grand bruit dans la forêt, que tout paroissoit trembler autour d'eux. Un peu après ils apperçurent un coursier superbe, très richement enharnaché, qui franchissoit les fossés & les haies, qui brisoit les arbres, & fracassoit généralement tout ce qui s'opposoit à son passage. Autant que l'obscurité de l'air & l'épaisseur du bois, dit Angélique, me permettent de distinguer ce que je vois, il me semble que c'est Bayard qui s'ouvre un chemin dans la forêt avec tout le bruit que nous entendons. Non, je ne me trompe point, je le reconnois, c'est lui certainement : il ne peut venir plus à propos pour le besoin où nous sommes; un seul cheval auroit pû difficilement suffire à nous deux. Sacripant mettant auss-

ſitôt pied à terre, ſe mit en devoir de prendre Bayard ; mais celui-ci tourna promptement la croupe, & ne répondit à ſon attente que par de vigoureuſes ruades. Le Roi de Circaſſie les évita néanmoins, & ce fut un grand bonheur pour lui, la force de ce cheval étant ſi prodigieuſe, qu'il auroit pû briſer à coups de pieds une montagne de bronze. Bayard s'approcha enſuite d'Angélique avec un air doux & ſoumis, & qui marquoit en lui de la réflexion. Semblable au chien, qui revoit ſon maître après une abſence de pluſieurs jours, & qui lui témoigne ſa joie en ſautant autour de lui ; Bayard n'avoit point oublié que dans Albraque, la Reine de Gathai lui avoit ſouvent donné à manger de ſa propre main ; & cela dans un tems où ſon amour pour Renaud n'étoit payé que d'ingratitude & de cruauté. De la main droite elle prit les rênes, tandis que de l'autre elle lui flattoit doucement le poitrail & le cou ; & cet incomparable courſier, dont l'intelligence étoit merveilleuſe, recevoit ſes careſſes avec toute la

douceur d'un agneau. Cependant le Roi de Circassie prend son tems; il s'élance légerement sur Bayard, il le presse des genoux & s'y tient ferme ; après quoi Angélique, de qui le cheval se trouve soulagé par ce moyen, quitte la croupe & se remet sur la selle.

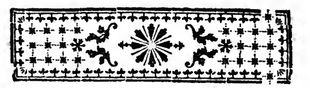
La Reine de Cathai, aïant tourné par hazard les yeux, apperçut un Guerrier à pied, qui étoit d'une taille avantageuse, & qui en venant à elle faisoit retentir l'air du bruit de ses armes. C'étoit le fils d'Aimon : elle n'eut pas de peine à le reconnoître, & il s'éleva aussi-tôt en elle un mouvement violent de haine & de colere. Renaud aimoit éperdûment la belle Angélique ; & elle au contraire avoit pour lui autant d'éloignement que la grue en a pour le faucon. Il avoit été un tems où ce Guerrier en étoit fort aimé, pendant que de son côté il la haïssoit mortellement ; mais leur sort avoit bien changé depuis. Deux fontaines, dont les eaux ont une vertu opposée, avoient produit ce changement bisarre. Elles sont voisines l'une de l'autre,

& elles ſe trouvent toutes deux dans les Ardennes. L'une excite d'amoureuſes flammes dans le cœur de celui qui en boit : l'autre fait ſuccéder aux feux de l'amour les glaces les plus froides. Renaud avoit bû de la premiere, & il brûloit pour Angélique : cette belle Reine avoit bû de la ſeconde, & ſon Amant lui étoit devenu extrêmement odieux.

Ce fut donc par un effet de cette fatale liqueur qui change l'amour en haine, que les beaux yeux d'Angélique s'obſcurcirent dès qu'elle apperçut le fils d'Aimon. Ah ! fuyons, dit-elle à Sacripant, d'une voix tremblante & d'un air conſterné : fuyons avant que ce Guerrier ſoit plus proche. Eh quoi ! répond le Circaſſien, avez-vous aſſez mauvaiſe opinion de moi, pour croire que je ne ſaurai pas vous défendre ? Les combats, que j'ai livrés pour vous devant Albraque, ſont-ils déja ſortis de votre mémoire ? Ne vous ſouvient-il plus que, ſeul & ſans armes, je vous ai fait un rempart de ma perſonne, contre Agrican & toute ſon armée ? Angélique, irréſolue ſur

ce qu'elle devoit faire, ne répliqua rien. Elle n'en auroit pas même eu le tems; car Renaud, qui avoit reconnu ſon cheval auſſi-bien que la Beauté qu'il aimoit, après avoir menacé de loin Sacripant, les joignit preſqu'auſſi-tôt. Nous verrons dans le Chant qui ſuit, ce qui ſe paſſa entre ces deux braves Guerriers.





CHANT II.

POURQUOI permets-tu, ô cruel & injuste Amour, que nos desirs soient si rarement d'accord? quel plaisir barbare trouves-tu dans cette mésintelligence que tu vois régner entre deux cœurs? Tu me détournes d'une eau claire & peu profonde, où je passerois sans péril, pour m'attirer dans un funeste abyme. Tu m'empêches d'aimer celle qui souhaite ardemment que je l'aime, pour me faire adorer une ingrate qui me dédaigne. Tu fais qu'Angélique paroît charmante aux yeux de Renaud, pendant qu'elle le trouve d'une laideur rebutante; & lorsqu'elle le trouvoit aimable & l'aimoit en effet de tout son cœur, il ne sentoit que dégoût & qu'aversion pour elle. Le fils d'Aimon éprouve à son tour le même sort qu'avoit éprouvé cette Princesse: il soupire à présent, il

languit pour la belle Angélique ; au lieu qu'elle sent pour lui une haine si forte, qu'elle mourroit mille fois, plutôt que de répondre à son amour.

Dès que Renaud fut à portée de se faire entendre du Roi de Circassie : descends larron, lui dit-il d'un ton fier, descends tout-à-l'heure de dessus mon cheval ; ce n'est pas ma coutume de me laisser ainsi ravir ce qui m'appartient, je le fais ordinairement payer cher à qui veut me l'ôter. Je prétends bien aussi t'enlever cette belle femme qui t'accompagne : il seroit ridicule de laisser un si bon cheval & une femme d'une beauté si parfaite entre les mains d'un brigand comme toi. Tu ments avec la derniere impudence, lui répondit Sacripant sur le même ton : le nom de brigand que tu me donnes, si j'en crois du moins le bruit public, te convient beaucoup mieux qu'à moi. Il est vrai, comme tu le dis, que rien n'égale cette Dame en beauté ; mais quoi qu'il en soit, nous allons voir qui de nous deux est plus digne de posséder, & la Dame & le cheval que

tu prétends m'enlever. Comme on voit deux chiens, dont la jalousie ou quelqu'autre sujet de haine a excité la fureur, s'approcher l'un de l'autre, en grinçant les dents ; puis avec un poil hérissé & des yeux enflammés, en venir ensemble à de cruelles morsures : ainsi Renaud & Sacripant, tous deux l'épée à la main, des reproches & des outrages en viennent ensuite aux plus terribles coups. L'un des deux est à pied, l'autre est à cheval ; mais ne pensez pas que celui-ci ait pour cela le moindre avantage ; un enfant sans aucune expérience dans l'art de manier un cheval, en auroit peut-être encore plus que lui. Par attachement pour son maître, Bayard craint de nuire au fils d'Aimon, & se rend totalement indocile, & à l'éperon, & à la main de celui qui le monte. Il s'arrête tout court lorsque Sacripant le veut faire avancer, puis mettant la tête entre les jambes, il ne cesse de ruer ; il galoppe au contraire & s'emporte, quand le Roi de Circassie veut qu'il s'arrête : de sorte que ce Prince, qui ne juge pas la circonstance

propre à réduire un si fougueux animal, prend enfin le parti de s'élever sur le pommeau de la selle, & de sauter légerement à terre.

Lorsqu'il fut délivré de la furie de Bayard on vit aussi-tôt commencer entre lui & Renaud, un combat digne de la réputation qu'avoient ces deux illustres Guerriers. Leurs épées dont ils se frappent, tantôt à la tête tantôt à la poitrine, tombent avec plus de force & de vîtesse, que n'en avoit le marteau de Vulcain, lorsque dans son antre enfumé il forgeoit les foudres de Jupiter. Soit qu'ils avancent ou qu'ils se retirent, qu'ils se baissent ou se redressent, qu'ils se couvrent ou se découvrent, les coups qu'ils se portent l'un à l'autre, ou qu'ils feignent de se porter, font bien voir qu'ils sont, tous deux, maîtres dans l'art de l'escrime. Quelquefois ils se battent en tournant ; & l'un prend d'abord la place que l'autre vient de quitter. Ils savent également bien parer, ou donner lieu par des feintes à de vaines attaques. Enfin Renaud, levant son épée, de maniere

que la lame en étoit couchée ſur ſes épaules, la ramene enſuite de toute ſa force, & la fait tomber ſur ſon ennemi. Celui-ci voulut en vain y oppoſer ſon écu; quoiqu'il fut d'un os très fort, & recouvert d'un dur acier, flamberge néanmoins le coupe en deux, ſéparant l'os & l'acier comme une foible matiere. La forêt gémit de ce coup, & le bras de Sacripant en fut tout engourdi.

Angélique, témoin du combat, devint alors auſſi pâle & auſſi défaite, que l'eſt un malheureux coupable au moment qu'il va ſubir la mort. Il lui parut qu'elle n'avoit pas un inſtant à perdre, ſi elle vouloit ne pas tomber au pouvoir de celui qu'elle haïſſoit autant qu'elle en étoit aimée. Elle s'enfuit donc auſſi-tôt, pouſſant ſon cheval à toute bride, & regardant ſans ceſſe derriere elle, dans une crainte continuelle que Renaud ne la pourſuivît. Après avoir couru quelque tems, elle rencontra dans une vallée, un Hermite qui avoit une longue barbe blanche & un air vénérable. Affoibli par le grand âge & par les auſté-

rités, il marchoit lentement monté sur un âne, & il paroissoit être d'une conscience très délicate. Dès qu'il apperçut cette belle fille qui venoit à lui, quelque foible & exténué qu'il fut, il se sentit néanmoins tout émû de charité pour elle. Angélique le pria de lui enseigner le chemin d'un Port où elle put s'embarquer ; son dessein étant de sortir promptement de France, afin de n'entendre même plus prononcer le nom de Renaud. L'Hermite, qui étoit très versé dans l'Art magique, la rassura, en lui disant qu'il alloit la mettre à couvert de tout péril. Il tira en effet un petit livre de sa poche, dont il eut à peine lû la premiere page qu'on reconnut sa puissance ; car on vit à l'instant paroître un Esprit sous la forme d'un valet. Le Magicien lui donna ses ordres ; & l'Esprit, contraint par la force des charmes, partit sur le champ pour les exécuter.

Il se transporta aussi-tôt dans cet endroit du bois, où Renaud & Sacripant, animés l'un contre l'autre, ne pensoient gueres à se reposer à l'ombre. Il se mit hardiment

entre eux deux, & leur adressa ces paroles : Que l'un de vous me dise, de grace, quel avantage il prétend tirer du cruel combat où je vous vois tous deux acharnés ; puisque le Comte Roland, sans courir le moindre risque, conduit présentement à Paris, cette même Beauté qui fait le sujet de votre querelle. Je viens de les rencontrer ici près, l'un & l'autre, qui se mocquoient ensemble de votre simplicité. Comme ils ne peuvent être encore bien éloignés, il me semble que vous feriez beaucoup mieux de courir sur leurs traces, & de tâcher de les joindre ; car enfin s'il arrive que Roland tienne à Paris la belle Angélique en son pouvoir, il y a toute apparence que vous ne la reverrez jamais. A cette nouvelle les deux Guerriers demeurerent interdits : le sujet qu'ils donnoient à leur rival de se mocquer ainsi d'eux, leur reprochoit à l'un & à l'autre un manque de jugement qui les couvroit de confusion. Renaud en eut tant de dépit, & fut en même-tems saisi d'une si grande colere, que courant au lieu où Bayard l'attendoit, il jura que dès

qu'il auroit joint le Comte d'Angers, il lui árracheroit la vie. Puis ſans faire aucune attention à ſon adverſaire, qu'il laiſſoit à pied dans la Forêt, non-ſeulement il ne lui offrit point de le prendre en croupe, il ne daigna pas même lui dire un ſeul mot. Il monta bruſquement à cheval, & s'éloigna à toutes jambes.

Bayard, piqué par ſon maître, briſe & renverſe tout ce qu'il trouve en ſon chemin; les foſſés, les rivieres, les haies, les rochers, rien n'eſt capable de rallentir ſa courſe. Ce n'étoit point par caprice, qu'il s'étoit fait ſuivre ſi long-tems & ſi inutilement par le fils d'Aimon. Ce merveilleux cheval, qui étoit doué d'une intelligence humaine, n'ignoroit pas l'amour de Renaud pour la Reine de Cathai; & il n'avoit affecté cette indocilité apparente, que pour attirer plus ſûrement le Paladin ſur les pas de celle qu'il aimoit. Lorſqu'Angélique s'enfuit du Camp des Chrétiens, Bayard la vit & l'obſerva. Il étoit alors libre, Renaud aïant mis pied à terre quelques moments auparavant, afin

de combattre ſans avantage un adverſaire digne de lui. Il avoit toujours ſuivi de loin les traces de cette Princeſſe, ſans vouloir ſouffrir que ſon maître le montât, de crainte qu'il ne lui fît prendre une route différente de celle qu'il falloit tenir pour joindre Angélique. C'étoit par cette ruſe de Bayard, que le fils d'Aimon avoit déja rencontré deux fois ſa Maîtreſſe, & toutes les deux fois ſans aucun ſuccès; puiſque Ferragus d'abord, & enſuite Sacripant, avoient, comme nous l'avons vû, mis obſtacle à ſes deſirs. Trompé par les paroles du Fantôme, Bayard s'arrêta enfin, & ſe laiſſa monter par Renaud, dans le deſſein de lui rendre ſes ſervices accoutumés. Le fils d'Aimon, plein d'amour & de colere, le pouſſa au grand galop ſur le chemin de Paris : l'extrême deſir qu'il a d'y arriver, lui fait trouver trop de lenteur dans la vîteſſe de ſon cheval; il en auroit trouvé même dans l'impétuoſité du vent. Comme il ne doutoit point de tout ce que l'Eſprit trompeur lui avoit dit, l'impatience où il étoit de joindre Roland, lui permit

à peine de se reposer quelques instants la nuit. Il marcha soir & matin sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'il découvrit cette Ville où Charlemagne s'étoit rendu après sa défaite, avec les débris de son Armée.

L'Empereur s'attendoit que les Sarrasins ne tarderoient point à le venir assiéger dans Paris. C'est pourquoi il rassembloit en diligence de bons Soldats : il introduisoit des vivres dans la Place ; il en faisoit relever les murs, creuser les fossés, & n'oublioit rien de ce qui pouvoit contribuer à faire une vigoureuse défense. La pensée lui vint d'envoïer en Angleterre, pour en tirer un secours de troupes, avec lequel il pût former une nouvelle armée, son intention étant de se mettre ensuite en campagne, & de tenter encore une fois le sort d'une bataille. Dès que Renaud fut arrivé à Paris, Charlemagne jetta par préférence les yeux sur lui, pour l'envoïer dans cette Isle, qui portoit jadis le nom de Bretagne. Jamais le fils d'Aimon ne se chargea d'aucun emploi moins volontiers que de celui-là ; non que la commission lui déplut en elle-mê-

me, mais la circonſtance où on l'obligeoit à s'en charger, lui paroiſſoit d'autant plus fâcheuſe, qu'elle lui ôtoit tout moyen de rencontrer la Beauté qui avoit ravi ſon cœur. Et ce qu'il y eut encore de plus triſte pour lui, fut que ſans lui permettre de différer ſon départ, l'Empereur lui ordonna de partir ſur le champ. Il obéit néanmoins & prit le chemin de Calais, où il arriva en peu d'heures; & le jour même de ſon arrivée il s'embarqua.

Quoique la Mer, qui étoit alors très groſſe, ſemblât menacer d'une tempête prochaine, Renaud avoit une telle impatience d'être bientôt de retour, qu'il voulut s'embarquer, contre l'avis de tous les Pilotes. Le vent, indigné de l'audace d'un téméraire qui oſoit ainſi le braver, ſouleva les flots avec tant de violence, qu'ils montoient juſqu'aux hunes du Vaiſſeau. Les Matelots, expérimentés dans leur art, plierent promptement la grande voile, & tâcherent de regagner le Port d'où ils étoient imprudemment ſortis. Ils n'y rentreront pourtant point; le vent s'y oppo-

ſe, & veut leur faire porter la peine de leur témérité. Sa furie redouble; il ſouffle tantôt à droite, tantôt à gauche, & leur fait bien connoître que leur perte eſt aſſurée, s'ils entreprennent de diriger leur courſe d'un autre côté que de celui où il les pouſſe. Ils prirent donc le parti, malgré eux, de s'abandonner à la merci des vagues, qui les emporterent en pleine Mer. Mais comme il doit entrer pluſieurs eſpeces de fil dans la toile que j'ai deſſein d'ourdir, je vais laiſſer ici Renaud, avec ſon navire agité de l'orage, pour retourner à ſa ſœur Bradamante, c'eſt-à-dire, à cette valeureuſe fille qui avoit étendu Sacripant ſur la pouſſiere.

Bradamante étoit la digne ſœur de Renaud, fille comme lui du Duc Aimon & de Beatrix ſon épouſe. Sa haute valeur, ſon courage, dont elle avoit ſouvent donné d'éclatantes preuves, ne la faiſoient pas moins eſtimer que ſon frere, & de l'Empereur Charlemagne & de tous les François. Un jeune Chevalier, qui étoit venu d'Afrique avec Agramant, avoit conçu de

l'amour pour elle. Ce Chevalier étoit fils de Roger : il portoit le même nom que ſon pere : l'infortunée fille d'Agolant étoit ſa mere ; & Bradamante à qui un lion féroce, ou un tigre ſans pitié, n'avoit pas donné le jour, n'étoit point inſenſible à l'amour de ce jeune Guerrier. La fortune cependant ne leur avoit encore permis à tous deux, de ſe voir & de ſe parler qu'une ſeule fois. Depuis ce moment la ſœur de Renaud alloit cherchant ſon Amant par-tout ; & elle le cherchoit ſeule avec autant d'aſſurance, que ſi elle eut été accompagnée d'une Armée entiere.

Après que Bradamante eut jetté par terre le Roi de Circaſſie, elle ſortit de la forêt, elle traverſa une montagne, & arriva au bord d'un ruiſſeau. Il couloit dans une prairie ombragée d'un antique feuillage : ſon onde, par un doux murmure, invitoit le voïageur fatigué à ſe repoſer ſur ſes bords & à ſe déſaltérer. Un côteau riant, qui étoit ſitué ſur la gauche du ruiſſeau, garantiſſoit cet agréable lieu de la chaleur du Midi. Le premier objet qui s'offrit aux

yeux de la Guerriere en arrivant en cet endroit, fut un Chevalier aſſis à l'ombre ſur un gazon émaillé de fleurs. Auprès de lui ſon caſque & ſon bouclier pendoient aux branches d'un hêtre, au pied duquel ſon cheval étoit attaché. Il avoit les yeux baiſſés & humides de larmes, & il paroiſſoit fort las & fort triſte. La curioſité naturelle, qui nous porte à vouloir apprendre ce qui regarde les autres, excita Bradamante à demander au Chevalier quel étoit le ſujet de ſa triſteſſe. La maniere polie dont elle lui parla, joint à un air noble qui faiſoit aiſément juger qu'elle n'étoit pas un Guerrier du commun, engagea cet inconnu à la ſatisfaire, & à lui ouvrir ſon cœur.

Seigneur, lui dit-il, je conduiſois une troupe de gens de guerre au Camp où l'Empereur attendoit le Roi Marſile, pour l'attaquer à la deſcente pénible d'une montagne, & j'avois avec moi une jeune femme qui m'eſt bien chere ; lorſque je vis en l'air un Guerrier monté ſur un grand cheval aîlé. Dès que cet homme, ou peut-

être ce Démon, eut apperçu la Beauté que j'aime, il fondit sur elle comme un faucon sur sa proie, il la prit dans ses bras, il l'enleva toute éperdue ; & cet enlevement fut si prompt, que j'entendis les cris de ma Maîtresse, avant que d'avoir seulement soupçonné le mauvais dessein de son Ravisseur. C'est ainsi que le Milan a coutume d'enlever un poulet auprès de sa mere, qui se reprochant ensuite sa négligence, fait entendre envain sa voix qui le rappelle. J'étois au pied d'une roche escarpée ; de hautes montagnes m'environnoient de tous côtés, & mon cheval étoit si las qu'il pouvoit à peine se soutenir : comment aurois-je pû suivre un homme qui se faisoit une route dans les airs ? Pénétré d'un sentiment plus douloureux que si on m'eut arraché le cœur, j'ordonnai à mes gens de poursuivre leur chemin ; je les laissai sans conducteur, & prenant l'Amour pour guide, je montai par les endroits les moins rudes, & tournai mes pas du côté où il me parut que le Ravisseur de mon repos avoit dirigé son vol.

Après avoir marché, sans discontinuer, pendant six jours, par des lieux déserts & affreux, où jamais personne avant moi n'avoit passé, j'arrivai dans un vallon sauvage, tout entouré de précipices & d'antres horribles. Du milieu de ce vallon s'élevoit une roche, au haut de laquelle étoit situé un Château très fort & d'une merveilleuse beauté. Il répandoit au loin une lumiere pareille à celle du feu ; aussi n'étoit-il ni de brique ni de marbre ; & à mesure que j'approchois, sa structure me paroissoit encore plus admirable. J'ai sû, depuis, que les Démons, contraints par la force des enchantemens, avoient construit ce Château, d'un acier forgé au feu de l'enfer & trempé dans l'onde du Styx ; & cet acier est si poli & si luisant, qu'on n'y apperçoit ni rouille, ni même la plus légere tache. Le Brigand, qui habite ce beau Château, court sans cesse tout le païs des environs, & se retire ensuite dans sa Forteresse. Il enleve tout ce que bon lui semble, sans qu'on puisse faire autre chose contre lui que le maudire, & pousser

ser d'inutiles cris. C'est dans ce lieu qu'il retient mon cœur & mon bien : c'est-là qu'est renfermé ce que je n'ose plus me promettre de revoir jamais. Semblable au Renard, qui, entendant crier ses petits dans l'aire d'un aigle, tourne tout autour sans imaginer de moyen pour les secourir, parceque la nature lui a refusé des aîles : je considérois de même, avec désespoir, ce roc escarpé, & ce château inaccessible à tout autre qu'aux Oiseaux, lorsque deux Guerriers, conduits par un Nain, arrivèrent au lieu où j'étois. Leur arrivée me donna d'abord quelque espérance de voir finir ma peine : mais hélas ! que cette espérance fut courte. L'un de ces Guerriers étoit Gradasse, Roi de Séricane ; l'autre étoit le jeune Roger, que son courage a mis dans une très haute estime à la Cour d'Agramant. Le Nain, qui les conduisoit, m'apprit qu'ils venoient en intention d'éprouver leur valeur contre le Maître de ce château, qui, se servant d'une monture bien étrange, avoit coutume de combattre sur un oiseau à quatre pieds.

Ah! Seigneurs, leur dis-je auſſitôt, que mon ſort déplorable vous touche : quand vous aurez vaincu ce Brigand, car je ne doute point que vous n'en ſoyez victorieux, rendez-moi, je vous prie, ma Maîtreſſe, que le perfide m'a enlevée. Je leur contai enſuite ma déplorable aventure, & j'accompagnai ce récit de tant de larmes, qu'ils ne purent douter de ma douleur. Ils me promirent leurs ſecours, puis ils deſcendirent avec aſſez de peine au pied de la roche. Pour moi je pris le parti d'obſerver de loin l'iſſue qu'auroit leur combat, en faiſant des vœux au Ciel pour qu'il leur accordât la victoire.

Il y avoit au pied de cette roche, une petite plaine, qui contenoit à-peu-près l'eſpace de deux jets de pierre. Lorſque les deux Guerriers y furent, ſoit que Roger ne ſe ſouciât point de combattre le premier, ſoit que le ſort en eût ainſi décidé, Gradaſſe prit ſon cor, & en fit retentir le ſon juſqu'au haut de la roche; & à l'inſtant même ſortit du château le Brigand, monté ſur ſon courſier aîlé. Il

s'éleva peu-à-peu dans les airs, ainsi que fait ordinairement la grue, qu'on voit d'abord courir en battant des aîles, & qui, après s'être élevée de terre à quelque hauteur, prend enfin l'essor, & déploie toute la force de son vol: on vit de même ce Cavalier s'élever d'abord insensiblement, & puis se perdre dans les nues. Il mit sa lance en arrêt, & fondit sur le Roi de Séricane, avec la rapidité d'un faucon. Gradasse se sentit frappé, avant même de s'être apperçu qu'on l'attaquoit. Le coup qu'il voulut porter à son ennemi, n'atteignit que l'air & le vent, au lieu que le Magicien rompit sa lance contre lui, & le frappa si rudement, que la jument qu'il montoit, quoique d'une incomparable vigueur, donna néanmoins de la croupe en terre. Le Chevalier aîlé remonta ensuite jusqu'aux Etoiles, d'où il redescendit aussitôt avec la même impétuosité, & vint assaillir Roger, qui ne s'y attendoit point, & qui étoit attentif à observer le combat de Gradasse. Ce coup imprévu fit reculer plusieurs pas le cheval du jeune

Guerrier ; & quand il voulut ſe mettre en défenſe, il vit ſon adverſaire qui remontoit au Ciel, & qui n'étoit déja plus à portée de lui. Ainſi ce dangereux ennemi aſſaille indifféremment Gradaſſe ou Roger, & les frappe tantôt par devant, tantôt par derriere, ſans qu'ils puiſſent l'atteindre d'un ſeul coup, tant ſes attaques ſont ſubites & imprévues : car tournant ſans ceſſe au-deſſus d'eux, leurs yeux éblouis ne peuvent ſuivre la rapidité de ſes mouvemens, & l'un ſe ſent frappé du même coup qu'il croyoit devoir tomber ſur ſon compagnon.

Le combat dura de cette maniere, entre les deux Guerriers qui étoient à terre & leur ennemi qui combattoit en l'air, juſqu'à ce que la nuit, déployant ſes voiles, fit diſparoître tous les agrémens des objets qui plaiſent le plus. Ce que je vous raconte eſt certain, j'y étois préſent, mes yeux l'ont vû ; & quoique rien ne ſoit plus vrai, j'oſe à peine vous en faire le récit, tant il doit vous paroître peu vraiſemblable. L'Ecu que le Magicien portoit

au bras gauche, étoit couvert d'une belle étoffe de ſoie: j'ignore pourquoi il l'avoit tenu ſi long-tems caché; car dès qu'il le découvre, il en ſort un éclat ſi vif, que la vue ne peut le ſoutenir. Plus brillant que l'Eſcarboucle, cet Ecu répand une lumiere à laquelle aucun éclat ne peut être comparé: tous ceux qui en ſont frappés tombent à l'inſtant par terre, comme s'ils avoient perdu la vie; & c'eſt alors que le Brigand les enleve, & les réduit en ſon pouvoir. Il s'aviſa donc à la fin de découvrir ſon Ecu, & dans le moment Gradaſſe & Roger tomberent ſans connoiſſance. Moi-même, quoiqu'aſſez éloigné du lieu où ils combattoient, je perdis auſſi l'uſage de mes ſens; & quand je revins à moi, qui ne fut que long-tems après, je ne vis plus, ni les deux Chevaliers, ni le Nain qui les avoit conduits: le Champ de Bataille étoit vuide; une épaiſſe obſcurité couvroit également & la plaine & la montagne. Je me doutai bien que l'Enchanteur avoit eu recours à l'éclat de ſon bouclier, pour ôter en même-tems la

liberté à ses deux adversaires, & à moi toute mon espérance. Ainsi je me suis vû contraint à m'éloigner de cette roche fatale, où je laisse pour jamais mon cœur enfermé : jugez s'il peut être une peine égale à celle que l'amour me cause.

Après que le Chevalier eut achevé le récit de son infortune, il retomba dans sa premiere tristesse. C'étoit le Comte Pinabel, fils d'Anselme d'Hauterive, de la Maison de Mayence. Loin que Pinabel voulut être le seul de cette Maison qui se distinguât par quelque mérite ; non-seulement il ressembloit à tous ceux de sa race, mais encore il l'emportoit sur eux par ses mauvaises qualités & par ses vices. Bradamante, qui l'écoutoit avec attention, changea plusieurs fois de visage avant qu'il eut cessé de parler. Elle fit d'abord éclater sa joie, quand elle lui entendit prononcer le nom de Roger : puis lorsqu'elle apprit la disgrace qui venoit d'arriver au jeune Guerrier qu'elle aimoit, elle ne put s'empêcher de faire paroître son trouble. Elle engagea Pinabel à lui

répéter plus d'une fois les circonstances de ce malheur; & lorsqu'elle s'en crut assez instruite, Chevalier, lui dit-elle, soyez tranquille: ce jour sera peut-être moins funeste pour vous, que vous ne pensez; mon arrivée dans ces lieux pourra vous être avantageuse. Conduisez-moi vers ce château qui renferme le précieux trésor qu'on vous a ravi: si la fortune ne nous est pas contraire, le succès nous dédommagera suffisamment de la peine que nous allons prendre. Puisque vous desirez, lui répondit Pinabel, que je traverse encore ces Monts escarpés, allons, je vais vous servir de guide: après avoir perdu ce que j'avois de plus cher au monde, dois-je craindre de faire des pas inutiles? Cependant s'il arrive qu'au travers de ces précipices, vous trouviez la perte de votre liberté, ne vous en prenez point à moi; je vous avertis d'avance du danger que vous allez courir.

En achevant ces mots, le Chevalier remonta à cheval, & il se disposoit à conduire cette courageuse Guerriere, qui,

pour délivrer son Amant, vouloit ainsi s'exposer à la mort ou à la captivité, lorsqu'ils entendirent derriere eux un Courier qui leur crioit de s'arrêter; c'étoit le même Courier par qui Sacripant avoit appris le nom de celle qui l'avoit renversé par terre. Il apportoit à Bradamante des nouvelles de Montpellier, de Narbonne, & de tous les châteaux situés aux environs d'Aiguesmortes, dont les Garnisons avoient pris les armes pour s'opposer aux Sarrasins. Charlemagne, qui avoit une extrême confiance en la fille du Duc Aimon, dont il connoissoit la valeur, lui avoit donné le Gouvernement de Marseille & de tous les lieux maritimes qui sont entre le Rhône & le Var. C'étoit de cette Ville que le Courier étoit parti, pour venir dire à Bradamante que les peuples soumis à ses ordres imploroient son secours, & que l'absence de leur brave Gouvernante les mettoit dans la tristesse & la désolation.

La Guerriere fut quelque tems incertaine sur le parti qu'elle devoit prendre. L'honneur & le devoir lui conseilloient de

ſe rendre à Marſeille : mais l'amour la preſſoit de pourſuivre ſon entrepriſe. Elle ſe détermina enfin à ce dernier parti : elle réſolut de tirer Roger de la priſon où un cruel Enchanteur le retenoit ; & ſi elle n'y pouvoit réuſſir, ce lui parut du moins une douce conſolation de reſter captive avec ſon Amant. Elle allégua quelques raiſons pour ſe diſpenſer de partir ſi-tôt : puis elle congédia le Courier, aſſez content, en apparence, du diſcours qu'elle lui avoit tenu ; & à l'inſtant elle ſe mit en chemin avec Pinabel. Celui-ci n'étoit pas ſans inquiétude, ſur ce qu'il venoit d'apprendre. Il y avoit depuis long-temps une haine déclarée entre la Maiſon de Mayence & celle de Clermont, & cette haine avoit coûté bien du ſang aux Chevaliers de ces deux Maiſons. Pinabel craignoit que ſi Bradamante venoit à le connoître pour ce qu'il étoit, elle ne lui fît un mauvais parti. Il forma donc le deſſein de ſe défaire d'elle, s'il en trouvoit l'occaſion, ou du moins de s'échapper par quelque route inconnue, & de la laiſſer ſeule dans ces déſerts.

La haine & la peur lui troublerent tellement l'eſprit, que ſans s'en appercevoir il s'écarta du chemin qu'il devoit tenir. Il ſe trouva dans un bois fort épais, au milieu duquel étoit une montagne, dont le ſommet paroiſſoit n'être qu'un rocher aride. Comme il vit que Bradamante le ſuivoit toujours, & ne le perdoit point de vue; pour ſe délivrer d'une compagnie qui commençoit à lui peſer beaucoup, il ſe tourna vers elle, & lui dit: Avant que l'obſcurité devienne plus grande, nous devrions chercher quelque endroit où nous puſſions commodément paſſer la nuit. Au-delà de cette montagne, dans le vallon oppoſé à celui où nous ſommes, il y a, ſi je ne me trompe, un château abondamment pourvu de tout: attendez-moi ici, je vais tâcher de monter en haut pour m'en aſſurer. A ces mots, il pique ſon cheval vers le ſommet de la montagne, obſervant de tous côtés s'il ne découvriroit point quelque ſentier par où il pût s'enfuir ſans être apperçu de la Guerriere. Au haut de cette montagne il vit une ca-

verne qui étoit taillée perpendiculairement dans le roc, & qui avoit plus de trente brasses de profondeur. Il remarqua encore, au fond de cet antre, une large ouverture, qui donnoit entrée dans un lieu spacieux, d'où il sortoit une lumiere pareille à celle que répandroit un flambeau allumé.

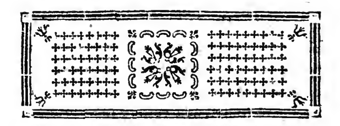
Pendant que Pinabel songe en lui-même à ce qu'il doit faire, Bradamante, qui craignoit de s'égarer, l'avoit toujours suivi de loin, & s'approchoit de plus en plus du lieu où il étoit. Alors le traître, voïant que le projet qu'il avoit formé de s'en défaire ou de l'abandonner n'avoit encore pû lui réussir, imagina pour la perdre un moïen bien extraordinaire & bien noir. Il alla au-devant d'elle, il la conduisit à l'endroit où le roc étoit creusé, & lui dit qu'il avoit vû au fond de cet antre une jeune & belle femme, qui, à en juger par son air & par la richesse de ses habits, devoit être d'une condition distinguée. Il ajouta qu'il avoit en même-tems remarqué en elle une douleur & un trou-

ble, qui faiſoient aiſément juger qu'on la retenoit contre ſon gré dans ce triſte ſéjour; & que dans l'envie de s'en éclaircir, il ſongeoit déja par quelle voie il ſeroit poſſible d'y deſcendre, lorſqu'un brutal étoit venu contraindre cette Dame à rentrer avec lui dans l'intérieur de la caverne. Bradamante, auſſi mal-aviſée que courageuſe, ajouta foi au diſcours de Pinabel, & auſſitôt elle réſolut de ſecourir la Dame imaginaire dont il lui parloit.

Pour y parvenir, elle coupa avec ſon épée une longue branche d'orme. Elle fourra enſuite cette branche dans l'ouverture de l'antre, & elle pria Pinabel de la tenir ferme par le gros bout: puis ſe gliſſant elle-même le long de la branche, elle s'y pendit par les mains. Le perfide Chevalier lui demanda alors, avec un ſouris moqueur, ſi elle ſavoit bien ſauter; & dans le moment il lâcha le bout qu'il tenoit, en ajoutant: que ton odieuſe race n'eſt-elle ici toute entiere avec toi, afin que j'en puiſſe éteindre le nom. Son deſ-

ſein pervers n'eut pourtant pas le ſuccès qu'il en eſpéroit, car la branche, qui étoit longue & forte, donnant la premiere au fond, ſe rompit à la vérité, mais ſoutint néanmoins aſſez Bradamante pour lui ſauver la vie, & la Guerriere en fut quitte pour être quelque tems étourdie de ſa chûte, comme je le raconterai dans le Chant qui ſuit.





CHANT III.

Qui me fournira des expreſſions & un ton convenables au ſujet que je veux traiter ? Qui rendra mes Vers aſſez ſublimes, pour qu'ils répondent à l'élévation de mes idées ? J'ai beſoin que mon imagination s'échauffe à-préſent d'un feu tout nouveau : c'eſt à mon Prince que ce Chant eſt particulierement conſacré, puiſque j'y dois célébrer ſes illuſtres Ayeux. Soleil, toi qui dans ta courſe éclaires ce vaſte Univers : entre tous ceux que le Ciel a choiſis pour donner des loix à la terre, jamais tu n'en a vu qui ſe ſoient autant couverts de gloire, & dans la guerre & dans la paix. Tu n'as point encore vu de race qui ait conſervé plus long-tems ſon éclat ; & ſi j'en crois l'eſprit prophétique qui m'inſpire, cet éclat ne diminuera

t, tant que le monde tournera sur ses
es. Pour célébrer une race si glorieuse,
ne faut une autre lyre que la mienne:
ste Apollon, prête-moi celle dont tu te
vis autrefois pour chanter la victoire
e le Monarque des Cieux remporta sur
Titans: fournis-moi des instrumens
opres à me faire dignement graver sur
ı marbre précieux, les nobles figures
ıe j'y veux représenter. Je vais du moins
.cher de dégrossir mon Ouvrage; &
eut-être qu'en emploïant toute mon in-
ustrie & tous mes soins, je parviendrai
quelque jour à le rendre parfait. Mais re-
tournons à celui que, ni sa cuirasse, ni
son bouclier, ne garantiront point d'une
trop juste vengeance; je parle de Pinabel, qui s'étoit vainement flatté de faire
périr Bradamante.

Le traître, ne doutant point que cette vaillante fille ne fût morte au fond du précipice, quitta promptement ce lieu qu'il venoit de souiller par un crime: il monta à cheval, avec un visage pâle & défait; & comme il avoit l'ame noire, il

emmena avec lui le cheval de la Guerriere. Laiſſons-le ſe préparer à lui-même les maux qu'il veut faire aux autres ; & revenons à Bradamante, à qui une lâche trahiſon penſa faire trouver en ce lieu, & la mort & la ſépulture.

Après qu'elle ſe fut relevée, toute étourdie de ſa chûte, elle marcha vers cette ouverture, qui donnoit entrée dans une grotte bien plus large que la premiere. Cette grotte étoit quarrée & ſpacieuſe, & avoit l'air d'un Temple reſpectable. La voute en étoit ſoutenue par des colonnes d'albâtre, d'une belle Architecture. Au milieu étoit placé un magnifique Autel, devant lequel brûloit une lampe, & cette lampe répandoit une vive lumiere, qui éclairoit les deux grottes. La Guerriere, touchée de reſpect pour ce ſaint lieu, ſe mit humblement à genoux, & commençoit à offrir d'un cœur ſincere ſes vœux au Seigneur, lorſqu'une petite porte s'ouvrit auprès d'elle, d'où elle vit ſortir une femme qui étoit nuds pieds, ſans ceinture, & qui avoit les cheveux épars. Cette femme

l'appellant par ſon nom, lui dit: généreuſe Bradamante, Merlin m'a appris, il y a long-tems, que vous viendriez, par une voie extraordinaire, viſiter un jour ſon tombeau; & je vous y attendois afin de vous faire connoître quels ſont ſur vous les decrets du Ciel. Voici cette grotte célebre que le ſage Enchanteur fit jadis conſtruire: c'eſt ici qu'il fut trompé par l'artificieuſe Dame du Lac, comme vous l'avez peut-être oui raconter. Ses os repoſent ſous cette tombe: il s'y coucha vivant pour complaire à celle qui étoit maîtreſſe de ſes volontés, & il ne s'eſt jamais relevé depuis. Quoiqu'il ne vive plus, ſon eſprit n'a pourtant point abandonné ſon corps: il y ſera toujours uni, juſqu'à ce que le ſon de la trompette tire au dernier jour l'Enchanteur de ce monument, ou pour être admis dans le Ciel, ou pour en être banni, ſelon qu'il ſera trouvé innocent ou coupable. Il conſerve encore l'uſage de la parole: il répond à toutes les queſtions qu'on lui fait, tant ſur le paſſé que ſur l'avenir; & vous allez entendre ſa

voix sortir distinctement de dessous la tombe. Quoique le desir de consulter Merlin sur une affaire importante, m'ait fait venir ici de fort loin, & que j'y sois il y a déja long-tems, c'est le seul desir de vous voir qui m'y retient depuis un mois; l'Enchanteur, qui ne me trompe jamais, m'aïant assuré que vous y viendriez précisément aujourd'hui.

La fille d'Aimon écoutoit ce discours avec une attention accompagnée d'étonnement. Ce qu'elle entendoit lui paroissoit si merveilleux, qu'elle ne savoit si c'étoit un songe ou une réalité. Enfin baissant les yeux avec modestie, & comme il convenoit à une fille pleine de pudeur; hélas! dit-elle, quel est donc mon mérite, pour que les Prophetes daignent annoncer ainsi mon arrivée? Joïeuse cependant d'une aventure si extraordinaire, elle se laissa conduire par cette femme à l'endroit où étoient renfermés les os & l'ame de Merlin. Le tombeau étoit d'une pierre dure, & très polie, qui avoit la couleur aussi-bien que l'éclat du feu; de sorte que ce

lieu obscur en étoit tout éclairé, soit que certains marbres aient la propriété de rendre ainsi de la lumiere, soit, comme il est plus vraisemblable, que ce fut un effet des charmes & des caracteres constellés qui étoient gravés sur la tombe. A la faveur de cette lumiere, on pouvoit remarquer sans peine un grand nombre d'ornemens, tant de Peinture que de Sculpture, dont ce lieu vénérable étoit enrichi.

Si-tôt que Bradamante fut entrée dans ce caveau, Merlin lui adressa la parole, d'une voix distincte, & lui dit: Que la fortune seconde tous tes desirs, ô noble & vertueuse fille, de qui doit naître une postérité nombreuse, qui sera l'honneur, non-seulement de l'Italie, mais du Monde entier! Le sang Troyen, si illustre par son ancienneté, réunissant en toi ses deux branches, fera la gloire & les délices de tous les hommes qui habitent entre l'Indus & le Tage, le Nil & le Danube, & de tous ceux qui sont entre l'Ourse & le pôle antarctique. Tes descendans, parvenus aux

plus hautes dignités, seront Marquis, Ducs, Empereurs. De toi, sortiront des Guerriers pleins de courage; des Capitaines, qui, joignant la prudence à la valeur, rendront l'Italie invincible, telle qu'elle étoit autrefois; des Princes, dont le Gouvernement équitable y rappellera le siécle d'or, qu'elle avoit déja vu sous les heureux regnes d'Auguste & de Numa. Poursuis donc avec constance l'entreprise que tu as formée : délivre de prison celui que le Ciel t'a destiné pour Epoux : sois persuadée en même-tems que rien ne pourra traverser l'exécution d'un si généreux dessein, & que tes premiers efforts te rendront victorieuse du Brigand qui tient Roger en sa puissance. Alors Merlin cessa de parler, afin de donner, à celle qui devoit montrer à Bradamante chacun de ses descendans, le loisir de faire ce qu'elle avoit projetté.

Melisse, c'est ainsi que se nommoit cette femme, avoit rassemblé un grand nombre d'Esprits, tous différens les uns des autres, de visage & de figure : je ne

dirai point d'où ils étoient ſortis, car je l'ignore. Elle fit rentrer Bradamante dans la grotte, où elle avoit eu ſoin auparavant de tracer un cercle, plus ſpacieux qu'il ne falloit pour la contenir à ſon aiſe; & afin que les Eſprits ne puſſent lui nuire, elle avoit mis au-deſſus un grand couvercle de forme pentagone. Elle fit enſuite placer la Guerriere dans ce cercle, en lui ordonnant de s'y tenir, & de regarder en ſilence tout ce qui s'alloit paſſer: puis elle ouvrit un livre, & ſe mit à faire ſes conjurations. Il parut auſſitôt une foule d'Ombres, qui, s'approchant du cercle, s'efforçoient d'y pénétrer: mais leurs efforts furent vains; l'entrée leur en étoit auſſi difficile, que s'il eut été environné d'un mur & d'un foſſé. Ces Ombres, après avoir tourné par trois fois autour du cercle, ainſi qu'il leur étoit enjoint de le faire, entrerent après cela dans le lieu où repoſoient les os du Prophete.

Si j'entreprenois, dit Meliſſe à Bradamante, de vous dire les noms, & de vous conter les actions de tous ceux que mes

enchantemens vous font voir avant leur naiſſance, je ne ſais quand je pourrois finir ; une nuit ne ſuffiroit pas pour venir à bout de cette entrepriſe. Je vais donc vous parler ſeulement de quelques-uns, ſelon que je le jugerai plus convenable, & que le tems me le permettra. Voyez d'abord celui qui s'offre à vous le premier, & qui, par ſa figure noble & ſon air aimable, a tant de reſſemblance avec vous ; c'eſt votre fils & celui de Roger. Il ſera en Italie le Chef de votre illuſtre Maiſon. Pour venger ſon pere, que ceux de la Maiſon de Poitiers auront inhumainement fait périr, il rougira la terre du ſang de ces perfides. Sa valeur renverſera le Trône de Didier, Roi des Lombards, & ſon mérite le fera reconnoître pour Souverain d'Eſte & de Calaone. Celui qui le ſuit eſt Hubert, votre petit-fils, l'honneur des armes Italiennes : plus d'une fois il ſera le boulevard de l'Egliſe, que des Barbares voudront opprimer. Vous voyez ici Albert, Capitaine invincible, par qui un grand nombre de Temples ſeront ornés des dé-

pouilles glorieuſes qu'il aura remportées ſur ſes ennemis. Avec lui eſt Hugues, ſon fils, qui fera la conquête de Milan, & arborera les Couleuvres. Cet autre eſt Azzon, qui, après la mort de ſon pere, montera ſur le Trône des Inſubriens. Voilà le ſage Albertas, dont la prudence chaſſera d'Italie Berenger & ſon fils, & que l'Empereur Othon jugera digne d'avoir pour épouſe la Princeſſe Alde, ſa fille. Voici un autre Hugues, héritier de la valeur de ſon pere : ce ſera lui qui humiliera l'orgueil des habitans de Rome, & qui délivrera Othon III & le Souverain Pontife, que ces Rebelles tenoient étroitement aſſiégés. Regardez Foulques, qui paroît abandonner à ſon frere tous ſes Etats d'Italie, pour aller chez les Germains prendre poſſeſſion d'un grand Duché : héritier par ſa mere de tous les biens d'une des branches de la Maiſon de Saxe, lui & ſes enfans perpétueront en Allemagne cette branche prête à s'éteindre.

Celui qui vient à nous eſt Azzon II du nom, qu'un caractere doux & bienfaiſant

éloignera des horreurs de la Guerre. Il eſt entre ſes deux fils, Bertold & Albertas. Le premier vaincra l'Empereur Henri II; par lui les champs de Parme ſeront inondés du ſang des Allemands. L'autre ſera le digne époux de la ſage, de la vertueuſe Comteſſe Matilde: ſon mérite le fera parvenir à une ſi haute alliance: quel glorieux avantage pour lui, d'épouſer la niéce de Henri I, qui doit lui apporter en dot une grande partie de l'Italie! Voilà Renaud, leur cher fils, & un de vos plus illuſtres neveux: il aura la gloire d'arracher à Fréderic Barberouſſe le Patrimoine de Saint Pierre, que cet impie avoit uſurpé. Il eſt ſuivi d'Azzon III, qui ſera Seigneur de Vérone, & de tous les lieux qui en dépendent; & qui recevra de l'Empereur Henri IV, & du Pape Honoré, le titre de Marquis d'Ancone. Je ne finirois point, continua Meliſſe, ſi je vous faiſois remarquer tous ceux de vos deſcendans à qui le Saint Etendard ſera confié, & ſi j'entreprenois de vous faire le détail des ſervices qu'ils rendront à l'Egliſe Romaine. Vous

voyez

voyez un Obizon, un autre Foulques, d'autres Azzons, d'autres Hugues, avec les deux Henris, pere & fils, dont l'un ſoumettra l'Ombrie, & ſera Duc de Spolette.

Celui-ci, ajouta-t-elle en montrant Azzon V; étanchera le ſang des Italiens; il fermera leurs plaies, & changera leurs pleurs en joie, par la défaite & la priſe d'Ezelin. Il exterminera ce Tyran barbare, cet oppreſſeur de ſes ſujets, ce deſtructeur de toute l'Auſonie, qui, par ſes horribles cruautés, fera croire qu'il eſt fils d'un Démon: Sylla, Marius, Antoine, Caligula, Néron, en comparaiſon de ce monſtre, auront été des hommes pleins d'humanité. Ce ſera le même Azzon, dont je vous parle, qui renverſera de fond en comble l'odieuſe puiſſance de Fréderic II. Avec un ſceptre plus doux & plus équitable, il gouvernera le beau pays, arroſé par ce Fleuve célebre, où ſur ſa lyre plaintive Apollon pleura jadis la perte d'un fils téméraire: où les ſœurs de Phaéton virent, ſelon la Fable, leurs larmes

changées en ambre, & où Cycnus se revêtit du plumage éclatant de l'Oiseau qui porte son nom. La Souveraineté de ce pays sera le salaire de mille importans services qu'Azzon doit rendre au Saint Siége.

Il ne faut pas que j'oublie son frere Aldobrandin, qui secourra si généreusement le Pontife contre l'Empereur Othon IV. Les Gibelins, maîtres de l'Ombrie, du Picentin, & de tous les environs de Rome, seront campés auprès de cette ville. Pour se mettre en état de les chasser, Aldobrandin emprunte une somme considérable aux Florentins, & leur remet entre les mains son propre frere, comme le plus précieux gage qu'il pût leur donner. Il marche ensuite contre les Allemands, avec les troupes qu'il a levées; il les attaque, & les défait; il punit les Comtes de Celano comme ils l'ont mérité, & laisse le Saint Pere dans la possession paisible de son trône. C'est à la fleur de son âge qu'il doit finir ses jours, & il les finira en servant fidellement l'Eglise. Il laissera son frere Azzon, Seigneur d'Ancone, de Pi-

ſaure, & de toutes les villes compriſes entre l'Iſaure & le Tronto, l'Apennin & la mer. Il lui laiſſera auſſi ſa magnanimité, ſa fidélité, ſa vertu, ce qui eſt un héritage bien préférable à l'or & aux pierres précieuſes, puiſque la fortune donne & ôte à ſon gré les richeſſes, au lieu que la vertu ne dépend point d'elle. Renaud, fils d'Azzon, égalera ſon pere en valeur & en mérite : mais la mort, jalouſe de l'éclat qu'acquéroit votre illuſtre race, tranchera de bonne heure le fil de ſes jours ; & les regrets, qu'excitera ſon triſte ſort, s'entendront de Naples à Florence, où le pere ſera pour lors en ôtage. Obizon, ſon petit-fils, lui ſuccédera dans une grande jeuneſſe : à ſes Etats il joindra l'agréable Reggio & la fiere Modene, & ſa réputation ſera telle que les Peuples le demanderont unanimement pour Seigneur. Azzon VI, qui ſe préſente, eſt un de ſes enfans : les Chrétiens croiſés lui confieront leur principal étendard : il poſſédera le Duché d'Urbin, & épouſera la fille de Charles II, Roi de Sicile.

Remarquez ici l'élite des plus généreux Princes, qui font ensemble un aimable groupe : c'est Obizon, Aldobrandin, Nicolas, surnommé le Boiteux, & Albert, célebre par sa clémence & la bonté de son cœur. Dans la crainte de vous arrêter trop long-tems, je ne vous dirai point de quelle maniere ils mettront Faënza sous leur puissance, ni avec quel courage ils se maintiendront dans la possession d'Adria, qui a eu la gloire de faire porter son nom aux flots indomptés de la mer Adriatique. C'est ainsi que chez les Grecs, les roses ont donné le leur au Païs qui en produit un grand nombre : c'est ainsi qu'a tiré le sien, cette ville située entre les périlleuses bouches du Pô, & dont les habitans souhaitent de continuelles tempêtes, afin que leurs marécages se remplissent du Poisson que les flots débordés y entraînent. Je ne vous parlerai point non plus d'Argenta, de Lugo, ni de quantité d'autres villes ou bourgades très peuplées, dont ils accroîtront leur domaine. Vous voïez Nicolas, que le peuple reconnoîtra pour

Seigneur, quoiqu'il ſoit encore dans ſa plus tendre enfance, & qui ſaura rendre inutiles les projets ambitieux & tous les efforts de Tidée. Les travaux militaires feront l'amuſement & les plaiſirs de ſa jeuneſſe; & par l'application qu'il aura donnée de bonne heure au métier des armes, il deviendra la fleur de tous les Guerriers. Les entrepriſes que des ſujets rebelles voudront former contre lui, tourneront à leur propre dommage: toutes les ruſes auxquelles on peut recourir, lui ſeront tellement connues, qu'il ſera bien dangereux d'entreprendre de le tromper: le cruel Tyran de Parme & de Reggio s'en appercevra trop tard, il lui en coûtera ſes Etats & la vie.

La puiſſance de vos deſcendans ira toujours croiſſant depuis ce tems-là, ſans qu'aucun d'eux s'écarte des voies de la plus exacte juſtice. Auſſi le ſouverain Maître du monde, ſatisfait de leur gouvernement, ne preſcrira point de bornes à la durée de votre maiſon: ſon éclat & ſa proſpérité augmenteront chaque jour, &

elle ne finira qu'avec l'univers. Voilà Lionel, & après lui le fameux Borſo, l'honneur de ſon ſiécle, qui, le premier de vos neveux, aura le titre de Duc de Ferrare. Son régne ſera pacifique, & n'en ſera que plus glorieux : il enfermera le Dieu de la guerre dans une obſcure priſon, & il enchaînera la fureur: toute l'attention de ce Prince illuſtre, ſera de rendre ſes ſujets parfaitement heureux. Celui qui le ſuit eſt Hercule, dont le pied à demi brûlé eſt cauſe qu'il ne ſe ſoutient qu'à peine. Il ſemble reprocher à ſes voiſins, qu'une guerre cruelle qu'ils lui firent, en le pourſuivant juſqu'aux portes de ſa capitale, ait été la récompenſe de l'intrépidité avec laquelle il avoit ſu, à Budrio, rendre le courage à leurs troupes épouvantées. Il ne me ſeroit pas aiſé de vous dire ſi ce Prince acquerra plus de gloire pendant la guerre que pendant la paix. Les peuples de la Pouille, de la Calabre, & de la Lucanie, conſerveront long-tems la mémoire de ſes exploits. Le combat ſingulier, où il demeurera vainqueur, lui attirera, de

la part du Roi Alphonse, de magnifiques louanges. Un grand nombre de victoires, qu'il doit remporter, le feront mettre au rang des plus renommés Capitaines. Son mérite enfin le fera parvenir à une Souveraineté qu'il auroit dû posséder trente ans plûtôt.

Jamais Peuples n'auront reçû de si grands bienfaits de leurs Princes, que les Ferrarois en recevront d'Hercule. Ce ne sera point pour avoir rendu leurs terres fécondes, en desséchant des Marais, ni pour avoir assuré leur bonheur en fortifiant Ferrare, en l'ornant d'un grand nombre de temples, de palais, de places publiques, de théatres, & en y faisant plusieurs établissemens aussi agréables qu'utiles. Ce ne sera pas non plus pour les avoir défendus contre le lion aîlé de Saint Marc, qui les attaquoit vivement, ni pour avoir fait régner la paix chez eux, & les avoir préservés de crainte, dans un tems où les François porterent le flambeau de la guerre par toute l'Italie. Tous ces bienfaits ne sont rien, en com-

paraiſon du préſent qu'il doit leur faire dans les deux-Princes ſes enfans, Alphonſe le juſte, & le généreux Hippolyte. L'amour mutuel de ces deux freres, effacera ce que l'antiquité raconte des Tindarides, qui avoient voulu vivre & mourir alternativement; car les enfans d'Hercule s'expoſeront ſans ceſſe, l'un pour l'autre, à perdre une vie dont ils n'eſpéreront point le retour. Cette union parfaite ſera pour leurs peuples un rempart plus ſolide, que ne le ſeroit une double enceinte d'acier, dont Vulcain lui-même auroit entouré leurs murailles.

De profondes connoiſſances, unies dans Alphonſe à une extrême bonté, feront croire de ſon tems que la Déeſſe Aſtrée aura quitté le ſéjour délicieux du Ciel, pour venir habiter la Terre, malgré les ardeurs des étés & les glaces des hivers, où les hommes ſont expoſés. Il aura beſoin d'une grande prudence, & d'une valeur égale à celle de ſon pere; lorſqu'avec peu de monde il ſe verra attaqué, d'un côté par l'armée Vénitienne, & de l'au-

tre par les troupes de sa mere, ou plutôt de sa marâtre; puisqu'elle aura pour lui les sentimens dénaturés que Médée & Progné eurent autrefois pour leurs enfans. Toutes les fois qu'à la tête de ses fideles sujets le brave Alphonse marchera contre ses ennemis, soit la nuit, soit le jour, soit par terre, soit par mer, autant de fois il reviendra vainqueur. Les Peuples de la Romagne, ses voisins, & peu auparavant ses alliés, se repentiront de s'être déclarés contre lui: il rougira de leur sang les terres qu'arrosent le Pô, le Santerne & le Zaniole. Les Espagnols, soldats mercenaires du Pape, éprouveront aussi sa valeur: il reprendra sur eux la Bastia qu'ils lui avoient enlevée; & pour les punir de l'injustice avec laquelle ils avoient mis à mort le Gouverneur de cette Place, il fera passer toute leur garnison au fil de l'épée, ensorte que depuis le Commandant jusqu'au dernier des Soldats, il ne restera personne pour porter à Rome la nouvelle de cette disgrace. Sa prudence & son courage seront la princi-

pale cause de cette grande victoire que les François remporteront à Ravenne, sur Jule & sur Ferdinand : les chevaux nageront dans le sang dont la campagne sera inondée : à peine se trouvera-t-il assez de vivans pour ensevelir ce nombre prodigieux d'Espagnols, d'Allemands, de Grecs, d'Italiens, de François, qui seront restés sur la place.

Celui que vous voyez revêtu d'habits pontificaux, & couvert d'un chapeau couleur de pourpre, est le grand, le magnifique, le magnanime Cardinal Hippolyte, de qui les vertus seront dignes d'être à jamais célébrées dans toutes les langues, & en prose & en vers. Fasse le Ciel équitable qu'il paroisse de son tems un Virgile, ainsi que le siécle d'Auguste en vit un! Il sera l'ornement de son illustre famille, comme le Soleil, dont l'éclat efface celui des autres astres, fait l'ornement de l'univers. Je le vois sortir de Ferrare, avec peu de gens de pied, & moins encore de cavaliers : il a l'air triste & inquiet en sortant ; mais bientôt après

je le revois plein d'allegresse, rentrer dans la ville avec quinze galeres captives, & quantité d'autres bâtimens moins considérables.

Ceux que vous voyez après lui, sont les deux Sigismonds. Voilà ensuite les cinq fils chéris d'Alphonse, dont la réputation se répandra par tout le monde, sans que les montagnes ni les mers y puissent mettre obstacle. L'un d'eux est Hercule II, qui épousera la fille du Roi de France. Cet autre, afin que vous les connoissiez tous, se nomme Hippolyte comme son oncle, & il ne sera pas moins d'honneur que lui à toute sa Famille. François est le troisieme. Les deux autres portent le nom d'Alphonse. Mais, je le répete encore, si je voulois vous montrer tous ceux de vos descendans qui se rendront illustres, l'astre du jour se leveroit & se coucheroit plusieurs fois avant que j'eusse fini. Permettez-moi donc d'en demeurer-là : souffrez que je me taise à présent, & que je congédie les Ombres. Bradamante ayant consenti à ce que sou-

haitoit Melisse, celle-ci ferma son Livre; & aussitôt les Ombres, se précipitant dans le caveau de Merlin, disparurent toutes.

Dès qu'il fut libre à la Guerriere de parler, elle demanda qui étoient ces deux hommes qu'elle avoit remarqués entre Alphonse & Hippolyte, avec un air abattu & les yeux baissés, & qui, par leurs fréquens soupirs, faisoient juger que leur cœur n'étoit ouvert qu'à la tristesse. Il m'a semblé, ajouta-t-elle, que leurs freres avoient envie de les éviter, tant ils se tenoient éloignés d'eux. A cette question, Melisse changea de visage; des larmes s'échapperent de ses yeux: puis elle s'écria, ô infortunés, dans quel abîme de maux vous ont jettés des conseils pervers! Dignes Enfans du bon Prince Hercule, ne démentez point cette bonté qui vous est naturelle; songez que ces malheureux sont de votre sang: que la miséricorde fasse taire aujourd'hui la justice. Elle dit ensuite à Bradamante, d'un ton plus bas, il ne convient point que je m'étende là-dessus davantage: ne trouvez pas

étrange que je refuſe de vous attriſter; je veux que vous ſortiez contente d'avec moi. Demain, au point du jour, nous prendrons enſemble la route la plus courte, pour vous conduire au château d'acier, où Roger eſt retenu malgré lui. Je vous accompagnerai ſeulement juſqu'à ce que vous ſoyez hors de cette épaiſſe forêt, après quoi je vous enſeignerai ſi bien le chemin, qu'il ſera impoſſible de vous égarer.

Bradamante paſſa toute cette nuit dans la grotte de Merlin; & elle en employa une partie à s'entretenir avec l'Enchanteur, qui la confirma de plus en plus dans le deſſein où elle étoit de donner un prompt ſecours à ſon Amant. Elle partit enſuite de grand matin avec Meliſſe, marchant long-tems par un chemin obſcur & inconnu; & elles arriverent enfin à un endroit fort eſcarpé, qui étoit entre des montagnes inacceſſibles. Elles marcherent tout le jour ſans s'arrêter, ayant ſans ceſſe des torrens & des précipices à franchir; & pour ne ſe point ennuyer pendant une

marche si rude, elles s'entretinrent de choses amusantes & agréables. Leur conversation roula en plus grande partie sur l'adresse avec laquelle Bradamante devoit s'y prendre, & sur les ruses qu'elle devoit employer pour parvenir à délivrer Roger.

Quand vous seriez ou Mars ou Pallas, lui disoit la docte Mélisse, & que vous auriez encore plus de troupes que n'en ont ensemble Charlemagne & Agramant, vous ne pourriez pas tenir contre la puissance de l'Enchanteur que vous allez attaquer. Car indépendamment du fort château qu'il habite, & de l'excessive hauteur de la roche où ce château est situé : indépendamment encore de son cheval aîlé, qu'il fait voler & bondir dans les airs, il a outre cela un bouclier, dont la vue est si dangereuse, que dès qu'il le découvre, tous ceux qui sont frappés de son éclat, perdent aussitôt l'usage de leurs sens, & tombent comme s'ils étoient sans vie. Eh ne pensez pas que pour éviter ce danger, vous n'aurez qu'à fermer les yeux : ce se-

roit entreprendre de combattre un ennemi dont vous ne pourriez parer les coups, & à qui il vous ſeroit impoſſible d'en porter aucun. Mais je vous apprendrai un moyen ſûr & unique pour vous garantir de cet éclat, & même pour vous faire ſurmonter tous les autres charmes dont l'Enchanteur pourroit uſer. Le Roi Agramant a mis entre les mains d'un Sarraſin, nommé Brunel, un anneau, qui fut autrefois dérobé à une Reine, dans les Indes, & dont la vertu, quand on le porte au doigt, eſt de rendre tous les enchantemens inutiles. Ce Brunel, au moment que je vous parle, n'eſt pas éloigné d'ici. Comme c'eſt un homme auſſi fin, auſſi cauteleux, & un larron auſſi ſubtil que le raviſſeur de Roger eſt grand Magicien; Agramant, qui a un extrême deſir de délivrer Roger, dont il fait plus de cas que d'aucun autre Guerrier de ſon armée, a confié pour cela l'anneau à Brunel, & l'artificieux Sarraſin l'a aſſuré qu'il viendroit à bout de cette entrepriſe. Mais afin que votre Amant ne ſoit redevable qu'à vous ſeule d'un ſi grand

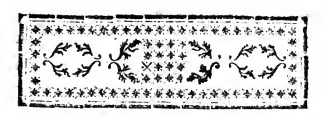
bienfait, je vais vous dire ce qu'il faut faire. Vous fuivrez pendant trois jours le rivage de la mer, que vous allez bientôt découvrir; & fur la fin du troifieme jour, Brunel arrivera dans la même Hôtellerie que vous. C'eft un petit homme, qui n'a pas quatre pieds de haut. Il a les cheveux noirs & crêpus, la peau bafannée, le vifage pâle, une barbe & des fourcils fort épais, de gros yeux, le regard louche, le nez écrafé; & pour achever de vous le bien dépeindre, il porte un habit court & étroit, à la maniere des Couriers. Lorfque vous vous entretiendrez enfemble des chofes étranges qu'opere le Magicien, gardez-vous bien de lui faire connoître qu'on vous ait parlé de l'anneau merveilleux qui lui a été confié : mais témoignez-lui, comme ce fera en effet votre intention, que vous avez deffein de combattre l'Enchanteur. Alors il s'offrira de lui-même à vous montrer le chemin, & à vous accompagner jufqu'à fon château. Vous marcherez derriere lui; & quand vous commencerez à découvrir diftinctement

la roche, vous lui ôterez auſſitôt la vie, ſans qu'une pitié déplacée vous empêche de ſuivre le conſeil que je vous donne. Faites ſur-tout bien enſorte qu'il ne puiſſe pénétrer votre intention: car ſur le moindre ſoupçon qu'il en auroit, il ne manqueroit pas de mettre l'anneau dans ſa bouche, & à l'inſtant même il diſparoîtroit à vos yeux.

En parlant ainſi, elles arriverent auprès de Bourdeaux, vers l'endroit où la Garonne ſe jette dans l'Océan. Ce fut-là qu'elles prirent congé l'une de l'autre, & elles ne ſe ſéparerent point ſans verſer quelques larmes. Bradamante, toute occupée du deſir de tirer ſon Amant de priſon, continua de marcher juſqu'à ce qu'elle ſe rendit à une Hôtellerie où Brunel venoit d'arriver. Elle avoit l'image du Sarraſin tellement empreinte dans l'eſprit, qu'elle le reconnut d'abord. Elle lui demanda d'où il venoit, & où il alloit; à quoi il répondit par un tiſſu de menſonges. La fille d'Aimon, bien préparée à ce qu'elle devoit faire, ne lui céda point en

dissimulation : elle lui cacha son nom, sa famille, son pays, sa religion ; son sexe ; & cependant elle ne perdoit presque pas Brunel de vue, & ne le laissoit pas même trop approcher d'elle, dans la crainte que ce fripon, dont elle connoissoit la subtilité, ne lui fît quelque larcin. Pendant qu'ils étoient ensemble, leurs oreilles furent tout-à-coup frappées d'un grand bruit. Je vous dirai ce qui le causoit, après que je me serai un peu reposé, comme il est à propos que je le fasse.





CHANT IV.

QUOIQUE la dissimulation soit en elle-même condamnable, & qu'on la regarde communément comme la marque d'un mauvais caractere; il y a pourtant des occasions où elle est d'un grand secours: souvent il arrive qu'elle nous sauve du blâme, qu'elle nous garantit de bien des dangers, & même de la mort. Environnés dans cette vie d'épaisses ténebres, exposés sans cesse aux traits de l'envie, il s'en faut bien que nous soyons toujours avec nos amis. Si, après beaucoup de soins & de recherches, nous sommes assez heureux pour rencontrer quelqu'un qui nous aime véritablement, & à qui nous puissions découvrir sans risque le fond de notre cœur; que devoit faire Bradamante, qui se trouvoit alors avec

Brunel, c'est-à-dire, avec l'homme du monde le plus dissimulé & le plus faux, tel, en un mot, que Melisse le lui avoit dépeint? Elle dissimula donc aussi; & elle eut raison, puisqu'elle étoit avec le pere de l'artifice & de la fourberie. Outre cela, elle observoit avec soin les mains subtiles de cet adroit larron, lorsque le bruit dont j'ai parlé frappa ses oreilles.

O juste Ciel! ô divine Mere! s'écria aussitôt la fille d'Aimon: qu'est-ce qui peut causer cette rumeur? Presque dans le moment elle fut instruite de ce qui en étoit cause. Elle vit l'Hôte & toute sa famille, les uns aux fenêtres, les autres hors de la maison, qui tous regardoient en haut, comme s'il y avoit eu une éclipse, ou qu'il eut paru quelque comete. Elle-même fut témoin d'un prodige qu'on aura de la peine à croire, car elle vit passer dans les airs un coursier aîlé, que montoit un Cavalier armé. Les aîles du cheval étoient grandes, & de différentes couleurs: le Cavalier étoit couvert d'un acier étincelant, & il s'en alloit vers le

couchant, où les montagnes le déroberent bientôt à la vue de ceux qui le regardoient. L'Hôte dit à la Guerriere, que c'étoit un Magicien, qui prenoit ſouvent la même route, s'éloignant du lieu de ſa demeure, tantôt plus, tantôt moins, volant quelquefois à fleur de terre, & quelquefois s'élevant juſqu'aux nues. Il enleve, ajouta l'Hôte, toutes les belles femmes des environs qu'il trouve en ſon chemin: de ſorte que de toutes celles qui ont de la beauté, ou qui croient en avoir, il n'y en a plus aucune qui oſe s'expoſer à voir le Soleil. Il a conſtruit, par art magique, un château dans les Pyrénées, & ce Château eſt d'un acier ſi poli & ſi brillant, qu'on ne peut rien imaginer de plus admirable. Déja pluſieurs Chevaliers ont entrepris d'y aller, mais aucun n'en eſt encore revenu; & j'appréhende fort, Seigneur, que cette entrepriſe ne leur ait coûté à tous, ou la vie ou la liberté.

Bradamante écoutoit ce récit avec une joie ſecrette, & une eſpérance bien fondée, qu'elle feroit enſorte, par le moyen

de l'anneau, que bientôt il ne seroit plus parlé, ni du Magicien, ni de sa demeure. Je ne puis, dit-elle à l'Hôte, résister au desir que j'ai d'aller combattre cet Enchanteur: donnez-moi quelqu'un de vos gens, qui me conduise au lieu où il habite. Vous ne manquerez pas de guide, lui dit aussitôt Brunel, je vous en servirai moi-même: je sais le chemin, & il y a d'autres choses aussi qui pourront vous rendre ma compagnie avantageuse. Il entendoit par-là son anneau; mais de crainte d'en trop dire, il ne s'expliqua pas davantage. Je serai fort aise, lui répondit-elle, que vous veniez avec moi; & elle le souhaittoit en effet, pour que l'anneau pût tomber en sa puissance: en un mot, elle dit tout ce qui pouvoit lui être utile, & ne dit rien de ce qu'il falloit taire. L'Hôte avoit un bon cheval, que Bradamante jugea propre pour le voyage & pour le combat: elle l'acheta, & le lendemain de grand matin elle partit avec Brunel. Ils prirent leur route par un vallon étroit, le Sarrasin marchant tantôt devant la Guer-

riere, tantôt derriere elle. Après avoir traversé plusieurs bois & plusieurs montagnes, ils parvinrent au plus haut des Pyrénées, d'où l'on peut découvrir, par un tems serein, la France & l'Espagne, l'Océan & la Méditerranée; comme du sommet de l'Apennin, qui conduit à Camaldoli, on découvre la mer Adriatique & celle de Toscane.

De cet endroit des Pyrénées, on descend par un chemin très rude dans une vallée profonde. Au milieu de la vallée s'éleve un roc, dont la cime est entourée d'un beau mur d'acier, & ce roc, voisin des nues, surpasse en hauteur tout ce qui l'environne: quiconque entreprendroit d'y monter sans avoir des aîles, perdroit certainement sa peine & ses pas. Voilà, dit Brunel, où le Magicien tient enfermés les Dames & les Chevaliers qu'il enleve. Le roc étoit comme taillé à plomb de quatre côtés: on ne remarquoit nulle part, ni sentier, ni degré pour y monter; & il étoit aisé de voir, qu'une pareille demeure ne pouvoit être que la retraite d'un animal

aîlé. La fille d'Aimon connut alors qu'il étoit tems d'ôter au Sarrafin fon anneau avec la vie. Elle jugea cependant qu'il feroit indigne d'elle, de tremper fes mains dans le fang d'un homme fi méprifable, & qui d'ailleurs étoit fans armes; d'autant plus qu'elle pouvoit aifément fe rendre maîtreffe de l'anneau, fans en venir à cette extrémité. Elle prit donc Brunel, qui ne fe défioit de rien, & le lia fortement à un gros arbre, après lui avoir auparavant ôté l'anneau du doigt. Le fourbe eut beau prier, pleurer, gémir, Bradamante le laiffa dans cet état, & defcendit enfuite la montagne au petit pas de fon cheval.

Quand elle fut dans la plaine, qui eft au-deffous du château, elle fonna de fon cor, & d'un ton menaçant elle défia le Magicien au combat. Celui-ci, ayant entendu le fon du cor, & la voix de celle qui le défioit, ne fe fit pas attendre longtems: il parut bientôt en l'air, monté fur fon courfier, & vint attaquer la Guerriere, qu'il prenoit pour un Guerrier très vaillant

vaillant. Bradamante, remarquant que son ennemi n'avoit ni lance, ni épée, ni masse, fut d'abord fort aise de ce qu'elle auroit peu à craindre ses coups. Pour toute arme, en effet, l'Enchanteur avoit au bras gauche un bouclier, couvert d'une étoffe de soie rouge, & à la main droite un livre, où il lisoit. Mais par le moyen de ce livre, il opéroit d'étranges choses: car il paroissoit quelquefois fondre sur son adversaire, la lance en arrêt, avec un air propre à intimider les plus hardis: d'autres fois il sembloit prêt à frapper de l'épée ou de la masse; & cependant il étoit alors fort éloigné, & toutes ces attaques étoient fantastiques. Pour son cheval il étoit réel. Une jument l'avoit engendré d'un griffon. Il tenoit de son pere les plumes, les aîles, la tête, & toute la partie antérieure du corps; le reste il le tenoit de sa mere: c'est ce qui lui avoit fait donner le nom d'Hippogriffe. On en voit très peu de cette espece, & il ne s'en trouve que dans les monts Riphées, bien au-delà des mers glaciales. L'Enchanteur avoit employé la

force des charmes pour attirer celui-ci: il avoit mis tous ses soins à le dresser; & dans l'espace d'un mois il étoit parvenu à l'accoutumer au frein, & à souffrir qu'il le montât: de maniere qu'il le faisoit galopper sur terre, voler dans les airs, & tourner, selon ses desirs, de tous les côtés. Voilà ce qu'il y avoit de naturel & de vrai, dans ce qu'on voyoit faire au Magicien: tout le reste n'étoit qu'illusion. Avec le secours de son art, il faisoit paroître blanc ce qui étoit noir: mais l'anneau de Bradamante empêchoit qu'il ne put lui en imposer.

Elle fit pourtant semblant d'être trompée comme les autres, ainsi que la sage Melisse lui avoit dit d'en user. Elle poussa son cheval, tantôt à droite, tantôt à gauche: elle porta plusieurs coups dans les airs, & se donna exprès beaucoup de mouvemens inutiles; après quoi elle mit pied à terre, afin d'exécuter plus sûrement ce qu'elle avoit projetté. L'Enchanteur eut alors recours à son dernier charme, auquel il ne croyoit pas qu'on put résister. Il

découvrit ſon écu, ne doutant point que l'éclat qui en ſortiroit ne renverſât ſon ennemi. Il n'auroit tenu qu'à lui de le découvrir toujours dès le commencement du combat, ſans tenir ſi long-tems en ſuſpens ceux contre qui il ſe battoit : mais leurs vains efforts l'amuſoient, & il ſe plaiſoit à leur voir manier avec adreſſe, ou l'épée ou la lance. Comme on voit un chat ruſé badiner quelquefois avec la ſouris qu'il a priſe : puis, quand ce badinage commence à l'ennuyer, finit le jeu par étrangler ſa proie. Tel avoit été le Magicien dans tous les combats précédens : mais à l'égard de celui-ci, l'anneau de la Guerriere y mit une grande différence. Elle étoit attentive à tous les mouvemens de ſon adverſaire, afin qu'il ne prît aucun avantage ſur elle ; & quand elle vit qu'il découvroit ſon écu, elle ferma les yeux, & ſe laiſſa tomber par terre. Ce n'eſt pas qu'elle fut éblouie du même éclat qui en avoit renverſé tant d'autres : elle n'en uſa ainſi que pour engager le Magicien à deſcendre de ſon cheval, & à s'approcher

d'elle, & cette ruse lui réussit; car à peine fut-elle tombée, que l'Enchanteur s'abattit avec précipitation, & mit pied à terre. Il pendit à l'arçon de la selle son écu, qu'il avoit eu soin auparavant de recouvrir. Il laissa aussi ce livre, dépositaire de tous ses secrets: puis il vint à Bradamante, qui l'attendoit de la même maniere qu'un loup tapi, près de la bergerie, attend un jeune chevreau. Dès qu'il fut à portée d'elle, se relevant tout d'un coup, elle se jetta sur lui, & le renversa aisément. Elle l'enchaîna ensuite, de la même chaîne dont il se servoit pour enchaîner les autres, que pour cet usage il portoit toujours avec lui, & dont il se promettoit bien de l'enchaîner elle-même. S'il fit peu de résistance, il est certainement excusable: la disproportion étoit trop grande, entre un foible Vieillard, & une Guerriere si vigoureuse.

La fille d'Aimon se disposoit à lui couper la tête: déja même elle levoit le bras pour le frapper, lorsque la vue de son ennemi la désarma tout d'un coup. Elle

vit un homme, vénérable par son grand âge, qui avoit l'air triste & abattu, & qui par ses rides, & la blancheur de sa barbe, paroissoit être à-peu-près septuagenaire. Ote-moi la vie, jeune homme, lui disoit ce Vieillard, d'un ton qui marquoit assez son dépit; de grace ôte-moi la vie. Mais Bradamante étoit aussi éloignée de vouloir la lui ôter, qu'il marquoit d'empressement pour la perdre: elle ne pouvoit plus consentir à se venger d'un si foible adversaire. La curiosité cependant la porta à lui demander qui il étoit, & à quelle intention il avoit construit ce château, par le moyen duquel il désoloit tout le pays. Je m'appelle Atlant, lui répondit le vieux Magicien: mon intention n'a pas été mauvaise en construisant ce château; & le desir d'avoir en ma puissance tous ceux que j'y enferme, n'est pas ce qui me les fait enlever. L'extrême tendresse que j'ai pour un jeune Chevalier, est la seule cause de tout ce que j'ai fait. Le Ciel m'a découvert que ce Chevalier devoit bientôt se faire Chrétien, & que

peu après il périroit en trahiſon ; j'ai voulu ſeulement le préſerver d'un ſi grand malheur. Il ſe nomme Roger : je l'ai élevé dès ſa plus tendre enfance : l'aſtre du jour n'a jamais vû de jeune homme plus aimable ni plus accompli. Le deſir de la gloire & ſon mauvais ſort l'ont conduit en France, à la ſuite du Roi Agramant ; & comme c'eſt en France que doit périr celui qui m'eſt plus cher que mon propre fils, j'ai bâti ce château, pour l'y mettre en ſûreté contre le péril qui menace ſes jours. J'y ai enfermé avec lui beaucoup de Dames & de Chevaliers, dont je m'étois flatté que tu augmenterois aujourd'hui le nombre, afin que Roger ſe trouvant en ſi bonne compagnie, ſa priſon lui parut moins rude. Excepté la liberté qu'ils n'ont point, j'ai ſoin de leur procurer toutes ſortes de plaiſirs : la muſique, les jeux, la parure, la bonne chere, tout ce que le cœur deſire, tout ce qui peut contenter les ſens, ſe trouvent en ce ſéjour. Hélas ! j'avois bien conduit mon ouvrage, je recueillois le fruit de mes

peines, & tu es venu tout renverser. Mais si la beauté de ton ame répond à celle de ton visage, tu ne t'opposeras point à un dessein aussi légitime que le mien. Prens ce bouclier que je te donne : prens ce cheval qui sait voler dans les airs, & me laisse la disposition de mon Château. Tu es le maître d'en tirer tes amis : tu peux même, si tu veux, délivrer tous ceux que j'y tiens renfermés : laisse-moi seulement mon cher Roger, c'est l'unique chose que je te demande ; ou si tu es assez barbare pour vouloir me l'arracher, du moins, avant que de l'emmener en France, ôte-moi le peu qui me reste d'une languissante & malheureuse vie.

C'est précisément Roger que je veux avoir, lui répondit Bradamante : tous les discours que tu tiens ne sont que vains propos. Tu m'offres en don le bouclier & le cheval qui ne t'appartiennent plus ; & quand même tu pourrois encore en disposer, ce Chevalier, que tu demandes en échange, rendroit le marché trop avantageux pour toi. En enfermant Roger, tu

crois le soustraire à la maligne influence des Astres : mais, ou tu ignores ce que le Ciel a résolu de lui ; ou, si tu le sais, tous les secrets de ton art ne pourront l'empêcher. Eh! comment pourrois-tu prévoir de loin les malheurs des autres, puisque tu n'as pas prévû celui qui étoit prêt à tomber sur toi-même ? Tu me conjures en vain de t'ôter la vie : apprens, qu'un homme de cœur, quand il veut mourir, n'a besoin du secours de personne, & qu'il est toujours maître de son sort. Mais avant que tu cesses de vivre, viens rendre à tous tes prisonniers la liberté que tu leur a ravie.

En achevant de parler, Bradamante marcha vers la roche, avec Atlant, qu'elle tenoit enchaîné de sa propre chaîne, & à qui, malgré la consternation peinte sur son visage, elle ne se fioit encore qu'à peine. Ils ne firent pas beaucoup de chemin, sans trouver une petite ouverture au pied du roc : c'étoit le bas d'un degré, taillé en tournant, qui les conduisit à la porte du Château. Le Magicien ôta du

ſeuil de la porte une pierre, gravée de caracteres & de figures extraordinaires. Il y avoit ſous cette pierre des vaſes de terre, qui fumoient continuellement, & qui renfermoient un feu caché. Atlant les mit en pieces, & auſſitôt la montagne parut déſerte & ſauvage: on ne vit plus aucun veſtige, ni des tours, ni des murs: Atlant lui-même s'échappa des mains de la Guerriere, comme la grive s'échappe ſouvent des filets où elle étoit priſe: l'Enchanteur diſparut, auſſi-bien que ſon château. Les Dames & les Chevaliers, qu'il tenoit enfermés dans cette ſuperbe demeure, ſe trouverent alors dans la campagne, en pleine liberté; & il y en avoit pluſieurs d'entr'eux, à qui cette liberté plut moins que l'agréable priſon d'où on les avoit tirés. Dans le nombre de ceux que Bradamante délivra, il y avoit entr'autres Gradaſſe & Sacripant, Praſilde & Irolde, deux amis parfaits, dont le premier étoit venu avec Renaud des extrémités de l'Orient. La fille d'Aimon trouva enfin parmi eux l'Amant qu'elle deſiroit de voir avec tant

d'ardeur ; & celui-ci, après avoir reconnu ſa Maîtreſſe, la reçut comme une perſonne qui lui étoit infiniment plus chere que ſes yeux, ſon cœur & ſa vie. Roger l'avoit toujours aimée, depuis le jour qu'à ſa priere elle voulut bien ôter ſon caſque, ce qui fut cauſe qu'elle reçut alors une bleſſure à la tête. Il ſeroit trop long de raconter comment, & par qui elle fut bleſſée, ni avec quel empreſſement ils s'étoient cherchés depuis ce jour-là, dans les lieux mêmes les plus déſerts, ſans avoir encore pû ſe rencontrer. A préſent qu'il la voit, & qu'il eſt perſuadé qu'elle ſeule eſt ſa libératrice, il ſe croit au comble du bonheur, rien ne peut exprimer la joie dont ſon cœur eſt comblé.

Ils deſcendirent enſemble dans cette plaine, où Bradamante avoit vaincu le Magicien ; & ils trouverent l'Hippogriffe, ayant encore à l'arçon de la ſelle l'écu merveilleux, enveloppé de ſa couverture. La Guerriere alla à lui : mais l'Hippogriffe ne la laiſſa approcher qu'à quelque diſtance ; enſuite il s'envola. Son vol à la

vérité ne fut pas long ; il s'arrêta à mi-côte, & là il attendit Bradamante, qui le suivoit toujours ; la laissant de cette maniere approcher plusieurs fois de lui, & s'envolant autant de fois, quand elle étoit près de le joindre. C'est ainsi qu'en use la corneille, qui, par des vols courts, mais souvent réitérés, fatigue le chien qui la suit. Roger, Sacripant, Gradasse, & les autres Chevaliers qui avoient été délivrés, allerent de même en différens endroits, où ils s'imaginoient que l'Hippogriffe pourroit s'arrêter : mais cet animal, après avoir fait courir tous les autres, tantôt en haut, tantôt en bas, se laissa enfin approcher du seul Roger. C'étoit un artifice d'Atlant. Ce vieux Magicien, au désespoir de laisser en France le Chevalier qu'il aimoit, n'avoit point renoncé à l'espoir de l'en tirer, & c'étoit pour y parvenir qu'il employoit cette ruse. Roger, ayant pris l'Hippogriffe par les rênes, tenta vainement de s'en faire suivre : le coursier indocile ne voulut point consentir à se laisser mener en main, ce qui obligea

l'intrépide jeune homme à descendre de dessus Frontin, c'est ainsi qu'on nommoit son cheval, & à s'élancer sans crainte sur l'animal aîlé.

Dès qu'il fut monté sur l'Hippogriffe, il excita encore, à coups d'éperon, l'ardeur naturelle de cet animal, qui, après avoir galoppé quelques instans, déploya ensuite ses aîles, & prit son vol jusqu'aux nues: un Faucon, que son maître déchaperonne, pour lui faire voir l'oiseau qu'il doit chasser, s'éleve dans les airs avec moins de rapidité. Bradamante, consternée du péril que couroit son Amant, fut long-tems hors d'elle-même. Elle ne savoit que penser de cette aventure: ce qu'elle voyoit lui rappelloit dans l'esprit la fable du jeune Prince Troyen, qu'un Aigle enleva du Palais de son pere; & elle craignoit un sort pareil pour Roger, qui n'étoit pas moins beau que ce jeune Prince. Elle le suivit des yeux, tant qu'elle put; & lorsqu'un trop grand éloignement le lui eut fait perdre de vue, elle le suivit encore de la pensée, & ne cessa point de

ſoupirer, de gémir, & de ſe plaindre. Enfin, ne pouvant plus voir ſon Amant, elle jetta les yeux ſur le cheval qu'il avoit laiſſé, & ſe réſolut bien de ne le pas abandonner. Elle emmena Frontin avec elle, en intention de le garder, juſqu'à ce qu'un jour elle put le rendre à ſon maître, qu'elle ne déſeſpéroit pas de revoir encore.

Cependant l'Hippogriffe s'éleve toujours de plus en plus, ſans que celui qui le monte puiſſe modérer ſa fougue. Roger voit au-deſſous de lui les plus hautes montagnes : il ne peut plus même diſtinguer les montagnes d'avec les vallées. Quand il fut ſi haut, que ceux qui l'auroient obſervé de la terre, l'euſſent à peine vû comme un point, le courſier aîlé tourna ſon vol du côté où le Soleil ſe plonge dans les flots de l'Océan : il alloit par les airs, de même qu'un vaiſſeau bien enduit coule ſur les ondes, lorſqu'il a le vent en poupe. Laiſſons-le voler, car ſon voyage ſera heureux, & retournons au Paladin Renaud.

Le fils d'Aimon fut battu par la tempête pendant deux jours ; le vent qui souffloit sans relâche, l'ayant jetté bien loin en mer, & l'ayant poussé, tantôt au Nord, tantôt au Couchant. Enfin il prit terre en Ecosse, dans un endroit voisin de la Forêt Calidonienne, où, sous l'ombrage épais des vieux chênes, le bruit des armes se fait souvent entendre. Les plus fameux Chevaliers, soit d'Angleterre, soit d'autres lieux, plus où moins éloignés, comme la France, la Norvege, l'Allemagne, parcourent ordinairement cette antique Forêt. Quiconque ne se sent pas beaucoup de valeur, ne doit point se hasarder d'y aller ; car en cherchant la gloire, il arrive assez souvent qu'on y trouve la mort. Tristan, Lancelot, Galas, Artus, Gauvin, & plusieurs autres Chevaliers, tant de l'ancienne que de la nouvelle Table Ronde, ont rendu ce lieu célebre par un grand nombre de prouesses, dont on voit encore les pompeux monumens. Renaud, s'étant fait mettre à terre avec son cheval & ses armes, ordonna au Pilote de l'aller

attendre à Barwik. Il entra ensuite seul dans cette immense Forêt, choisissant les chemins où il croyoit pouvoir rencontrer de plus étranges aventures. Le premier jour il arriva à une Abbaye, dont une grande partie des revenus étoit employée à recevoir honorablement les Chevaliers & les Dames que le hazard y conduisoit ; ainsi, l'Abbé & les Moines reçurent Renaud parfaitement bien.

Après qu'ils lui eurent fait bonne chere, il leur demanda par quel moyen un Chevalier pourroit trouver en leur pays quelque occasion de signaler son courage, & de faire voir s'il étoit digne de louange ou de blâme. Ils lui répondirent, qu'en marchant par cette épaisse Forêt, il ne manqueroit pas de trouver beaucoup d'aventures ; mais que le lieu étant fort désert, les preuves qu'il y donneroit de sa valeur resteroient ensevelies dans l'obscurité : qu'ils lui conseilloient donc de chercher quelqu'autre endroit, où il put avoir des témoins de son courage, où l'on rendit justice à son mérite, & où la gloire

qu'il acquerroit fût proportionnée aux périls qu'il auroit ſurmontés. Si vous avez envie de vous ſignaler, ajouterent-ils, il s'offre à vous l'occaſion la plus brillante dont on ait jamais oui parler. La fille de notre Roi a beſoin de ſecours, contre un Seigneur du pays, nommé Lurcain, qui a entrepris de lui faire perdre l'honneur & la vie. Il l'a accuſée devant ſon pere, & peut-être avec plus de reſſentiment que de vérité, d'avoir fait entrer pendant la nuit un homme chez elle; & il a ſoutenu qu'il l'avoit vue elle-même faiſant monter cet Amant par un balcon. Or les loix du Royaume la condamnent au feu, à moins que, dans l'eſpace d'un mois, il ne ſe trouve quelqu'un, qui, prenant ſa déſenſe, contraigne ſon accuſateur à ſe dédire; & le mois eſt déja fort avancé. La ſévérité des loix d'Ecoſſe, veut que toute femme, ſans exception, accuſée d'avoir eu commerce avec un homme, qui n'eſt point ſon mari, ſoit punie de mort; & le ſeul moyen qui puiſſe l'en garantir, eſt que quelque vaillant Guerrier ſoutienne

& prouve son innocence, les armes à la main. Le Roi, pénétré de douleur, par rapport à la belle Genevre, c'est le nom de sa fille, a fait publier partout, que celui qui pourra la justifier, pourvu qu'il soit de noble race, l'obtiendra en mariage, avec une dot proportionnée à une si illustre alliance. Mais si, comme on vous a dit, dans le cours du mois il ne se présente personne, ou que celui qui se présentera ne soit pas vainqueur, rien alors ne pourra la sauver. Une pareille entreprise vous convient mieux, sans comparaison, que d'errer par les Forêts: car outre la gloire immortelle, dont vous allez vous couvrir, vous obtiendrez pour femme la plus belle Princesse qui soit depuis les Indes jusqu'aux Colonnes d'Hercule, & avec elle un établissement honorable, qui assurera pour toujours le bonheur de votre vie; sans parler de la faveur du Roi, sur laquelle vous devez compter, si vous réussissez à rétablir l'honneur de sa famille, qui est si cruellement attaqué. Songez de plus, que la profession de Che-

valier vous engage à défendre l'innocence de celle que la voix publique a toujours fait regarder comme un modele de sagesse.

Renaud fut quelques momens sans leur répondre ; après quoi, prenant la parole : comment ! leur dit-il, une femme en ce pays est condamnée à la mort, parcequ'elle répond aux desirs de son Amant. Que maudit soit celui qui a établi une loi si étrange, aussi-bien que tous ceux qui ont eu la sottise de s'y soumettre. C'est une cruelle, qu'il faut punir, & nullement celle qui a eu quelque foiblesse pour un homme qu'elle aime, & dont elle sait qu'elle est aimée. Que Genevre ait été foible ou non, peu m'importe : je l'approuverois même d'avoir eu un peu de complaisance, pourvu néanmoins qu'elle se fut conduite avec précaution. Quoi qu'il en soit, je veux la défendre : donnez-moi promptement quelqu'un qui me mene au lieu où est son accusateur ; j'espere, moyennant le secours du Ciel, que je la tirerai du danger où elle est. Je n'assure-

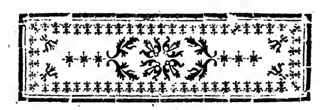
rai point qu'elle eſt innocente, car je n'en ſais rien : mais je ſoutiendrai qu'elle ne doit point être punie pour un pareil ſujet : qu'il n'y a qu'un homme injuſte, ou un fou, qui ait pû imaginer cette loi cruelle ; & que par conſéquent il faut l'abroger, comme étant inique, & lui en ſubſtituer une autre plus raiſonnable. Si la nature, ajouta-t-il, a mis également dans les deux ſexes un penchant, qui les porte à ce que le ſot vulgaire regarde comme un crime ; pourquoi punir une femme ? pourquoi la blâmer d'avoir un ou deux Amans, pendant qu'un homme ſe permet d'avoir autant de Maîtreſſes qu'il lui plaît, & que non-ſeulement il n'eſt point déshonoré pour cela, mais même qu'il en tire de la gloire ? En vérité, c'eſt traiter les femmes avec une injuſtice trop criante ; & je prétends bien faire voir, avec l'aide de Dieu, que ce ſeroit très mal fait, de ſouffrir plus long-tems un ſi grand abus.

Le diſcours de Renaud fut unanimement applaudi de toute la Communauté : ils convinrent tous que ceux qui avoient

consenti à l'établissement de cette loi barbare, avoient été des hommes injustes & peu sensés; & que le Roi, qui pouvoit réformer un tel abus, avoit grand tort de ne le pas faire. Si-tôt que le jour suivant commença à paroître, le fils d'Aimon se couvrit de ses armes, monta sur Bayard, & partit. Il étoit accompagné d'un Ecuyer, qu'il avoit pris dans l'Abbaye, pour le conduire jusqu'au lieu, où le sort de la belle Genevre devoit se décider par un combat. Il y avoit déja assez long-tems qu'ils marchoient dans l'horreur des bois, ayant pris un petit chemin de traverse pour arriver plutôt, lorsqu'ils entendirent des gémissemens & des plaintes qui faisoient retentir la forêt. Ils piquerent sur-le-champ l'un & l'autre, droit à une vallée d'où partoient ces cris, & ils virent, entre les mains de deux satellites, une femme, qui, de loin, leur parut fort belle. Ces deux hommes, l'épée à la main, sembloient vouloir lui ôter la vie; & elle, par ses prieres & ses larmes, tâchoit de les attendrir, & d'éloigner son

malheur. Renaud, l'ayant apperçue, courut à elle, en menaçant les Brigands, qui s'enfuirent au fond de la vallée dès qu'ils le virent venir. Il ne daigna pas les poursuivre: mais s'approchant de cette infortunée, il lui demanda quelle faute elle avoit commise, pour être traitée si cruellement. Cependant, comme il ne vouloit point s'arrêter, il ordonna à son Ecuyer de la prendre en croupe, & il continua son chemin. En voyant cette femme de plus près, il remarqua, malgré l'effroi que la crainte de la mort lui avoit causé, qu'elle étoit en effet très belle, & qu'elle avoit beaucoup d'agrément. Il lui demanda donc une seconde fois la cause de son infortune: à quoi, prenant la parole d'un air modeste, elle répondit ce que vous entendrez dans le Chant qui suit.





CHANT V.

TOUS les animaux de la terre, ou vivent en paix les uns avec les autres, ou s'ils se font la guerre, du moins on ne voit pas que les mâles la fassent aux femelles de leur espece. L'ourse tranquille erre dans les bois avec l'ours : la lionne se couche sans crainte auprès du lion : la louve est en sûreté avec le loup, & la génisse n'a pas peur du taureau. Quelle furie infernale, s'emparant de l'ame des hommes, est cause que la discorde regne presque toujours entre le mari & la femme ? qu'entr'eux les injures, les outrages sont fréquens ? que le lit nuptial est souvent arrosé de larmes, & quelquefois baigné de sang ? Quiconque ose frapper une femme aimable, ou même lui faire le moindre mauvais traitement, me paroît un brutal, qui offense également Dieu &

ıature : mais ſi, pour ſe défaire d'elle, recours au poiſon, au fer, ou à d'au- ; moyens, alors ce n'eſt plus un hom- , c'eſt un démon ſous une figure hu- ine.

Tels devoient être les deux Brigands Renaud mit en fuite, & qui avoient duit cette jeune femme dans une val- obſcure, afin qu'on n'entendît plus er d'elle. Nous l'avons laiſſée prête à ter ſa déplorable aventure au Paladin l'avoit ſi généreuſement ſecourue : :i dont comme elle lui parla. Vous z, Seigneur, entendre le récit d'une on plus barbare que toutes celles dont :bes, Argos, Micenes, ou d'autres x célebres par des traits de cruauté, :nt autrefois témoins. Si dans nos cli- s le Soleil eſt avare de la lumiere qu'il ınd ailleurs, je crois que c'eſt parce- l refuſe d'éclairer une nation auſſi fé- : que la nôtre. Qu'on ait dans tous les s fait beaucoup de mal à ſes ennemis, :xemples en ſont communs : mais for- le deſſein d'ôter la vie à ceux dont

on eſt le plus tendrement, le plus parfaitement aimé, c'eſt ce qui s'appelle le comble de l'ingratitude & de l'inhumanité. Pour que vous ſoyez inſtruit de la raiſon qui portoit ces deux hommes à vouloir trancher le fil de mes jours avec tant d'injuſtice, il eſt néceſſaire que je prenne les choſes d'un peu haut.

Vous ſaurez que dans ma premiere jeuneſſe, ayant été miſe au ſervice de la Princeſſe Genevre, fille de notre Roi, je crûs en âge & en faveur auprès d'elle; de maniere que mon ſort auroit été digne d'envie, ſi l'Amour, jaloux de mon bonheur, n'eut entrepris de me faire porter ſes chaînes. Entre tous les Seigneurs de la Cour, le Duc d'Albanie parut à mes yeux le mieux fait & le plus aimable; & comme lui-même faiſoit ſemblant de m'aimer beaucoup, je me livrai au penchant funeſte qui m'entraînoit vers lui. On entend les diſcours d'un Amant; on voit ſon air, ſes manieres; mais on ne lit point au fond de ſon cœur. Séduite par les apparences, entraînée par mon propre penchant, j'eus la

ı foibleſſe de recevoir dans mon lit cet
mant trompeur, ſans faire attention que
ı chambre où je couchois étoit, de tou-
:s les chambres du Palais, celle que la
elle Genevre s'étoit le plus particuliere-
ıent réſervée, où elle renfermoit ordi-
ıirement ce qu'elle avoit de plus pré-
eux, & où ſouvent même elle paſſoit la
ıit. Il y avoit à ma fenêtre un balcon,
ır lequel je faiſois monter le Duc, en
ıi jettant une échelle de corde, toutes
s fois que la Princeſſe me donnoit la
ɔmmodité de le faire, c'eſt-à-dire, tou-
s les fois qu'elle ne couchoit pas dans
:tte chambre; car tantôt par la raiſon
ı froid, tantôt pour éviter la chaleur,
le avoit coutume de changer aſſez fré-
ıemment de lit. Et comme ce balcon
ɔnnoit ſur un lieu inhabité, où il n'y
voit que de vieilles maſures, & où ja-
ıais perſonne ne paſſoit, mon amour ne
ıt point découvert.

Notre commerce ſecret dura long-tems
e cette maniere, ſans que ma paſſion en
iminuât: elle s'accrut au contraire au

point de m'ôter entierement l'usage de ma raison : elle m'empêcha de connoître à des marques très certaines, que le Duc étoit un perfide, qui savoit beaucoup mieux feindre qu'aimer. Il se déclara un jour l'Amant de la Princesse Genevre : je ne sais si son amour pour elle commença alors, ou s'il l'avoit aimée avant moi. Mais voyez quel empire il croyoit avoir sur mon esprit, & combien ma foiblesse lui donnoit de confiance ; il eut l'audace de me le déclarer à moi-même, & d'implorer mon propre secours dans cette nouvelle passion. A la vérité il m'assura que cet amour n'étoit qu'une feinte, qu'il n'aimoit véritablement que moi seule, & qu'il ne faisoit semblant d'aimer Genevre, que pour parvenir à l'épouser, ne doutant pas que, s'il pouvoit plaire à la Princesse, il ne lui fût aisé d'obtenir le consentement de son pere, puisqu'il étoit d'un rang & d'une naissance qui le rendoient, après le Roi, la premiere personne de l'Etat. Il me fit entendre, que s'il devenoit par mon moyen le gendre de son

Maître, ce qui étoit le plus haut degré de fortune où un sujet put s'élever, il reconnoîtroit, comme il le devoit, un pareil service, & se ressouviendroit toute sa vie d'un si grand bienfait: qu'il me préféreroit dans son cœur, & à sa femme & à toute autre, & ne cesseroit jamais d'être mon Amant. Comme je n'étois occupée que de tout ce qui pouvoit lui plaire, je ne voulus point m'opposer à ses desirs, & n'en eus pas même la pensée: je regardai comme un bonheur pour moi de pouvoir lui marquer en cela ma complaisance, & lui promis de faire ce qu'il souhaittoit.

A la premiere occasion qui se présenta, je ne manquai pas en effet de parler de lui à la Princesse: je le louai, je le vantai beaucoup: le Ciel m'est témoin que, pour faire réussir son projet, j'employai avec zele tous mes soins & toute mon adresse: je n'oubliai rien enfin de ce qui pouvoit inspirer à Genevre des sentimens tendres pour un homme que j'aimois moi-même perdûment. Mes soins cependant furent inutiles: il me fut impossible de rien ga-

gner ſur ſon eſprit. Un étranger bien fait, aimable, galant, avoit déja touché ſon cœur, & s'en étoit entierement rendu le maître. Etant encore très jeune, il étoit venu d'Italie à la Cour d'Ecoſſe, avec un frere aîné qu'il avoit; & il s'étoit acquis, depuis, tant de réputation dans les armes, qu'il paſſoit pour un des plus vaillans Chevaliers de toute la Grande-Bretagne. Le Roi, qui l'aimoit beaucoup, l'avoit comblé de biens & d'honneurs, & l'avoit égalé, par ſes bienfaits, aux plus grands Seigneurs du Royaume. Si Ariodant, c'eſt le nom de ce Chevalier, étoit chéri du Roi, il l'étoit encore davantage de ſa fille: elle l'aimoit, non-ſeulement à cauſe de ſon grand courage, mais auſſi parce-qu'elle ſavoit bien que ſon cœur brûloit pour elle de plus de flammes que n'en jettent le Véſuve & l'Ethna, ou que Troye jadis n'en fut embraſée. Ainſi l'amour trop vif & trop ſincere, que la Princeſſe avoit déja pour Ariodant, fut cauſe que je ne pus jamais lui en inſpirer pour un autre. Bien loin de me donner quelque eſpéran-

e, je m'apperçus au contraire que mes ollicitations & mes empressemens faioient sur elle un effet tout opposé à celui que j'en attendois, & qu'ils lui donnoient haque jour de l'éloignement, & même e l'aversion, pour celui que je souhaitois qu'elle aimât. Je conseillai plusieurs ois à Polinesse, c'est ainsi que s'appelle le Duc d'Albanie, de renoncer à une entrerise aussi chimérique que la sienne me le aroissoit: je lui dis qu'il étoit impossible 'effacer du cœur de Genevre l'impression rop vive que l'amour y avoit faite en faeur d'Ariodant, & que la mer entiere ne iffiroit pas pour éteindre les feux que et Amant avoit allumés dans son ame. e Duc sentit la vérité de ce que je lui isois, & il reconnut par lui-même comien il étoit peu agréable à Genevre. Il ouffa donc sa passion : mais comme il oit rempli d'orgueil, le dépit qu'il eut e voir qu'on lui en préféroit un autre, angea sur-le-champ son amour en haie & en fureur. Il se résolut à brouiller ces eux fideles Amans, de maniere qu'ils ne

puſſent jamais ſe raccommoder, & à jetter en même-tems ſur l'honneur de la Princeſſe, une tache qui fût ineffaçable; & cependant il ne fit part, ni à moi, ni à perſonne, du noir deſſein qu'il avoit formé.

Lorſqu'il eut pris ſa réſolution, il me vint trouver, & me dit: ma chere Dalinde, c'eſt mon nom, vous ſavez qu'un arbre, après avoir été coupé ſouvent, ne laiſſe pas de pouſſer encore des rejettons par le pied; il en eſt de même de la fantaiſie qui m'eſt venue par rapport à Genevre: quoiqu'on lui ait retranché plus d'une fois l'eſpérance, on ne l'a pas néanmoins déracinée, & elle ne ceſſe de pouſſer des deſirs. C'eſt moins l'attrait du plaiſir, qui me porte à vouloir ſatisfaire cette fantaiſie, que l'envie que j'ai de me voir délivré de ces deſirs qui m'importunent. Je ſais que je ne dois plus prétendre de parvenir réellement à la fin que je m'étois propoſée: mais l'imagination peut suppléer au défaut de la réalité; & ſi je puis m'imaginer que je jouis du bien où j'aſpi-

ɔis, cela ſuffira pour me rendre auſſi heu-
ɛux que ſi j'en jouiſſois en effet. Voici
onc de quelle maniere j'ai cru pouvoir
evenir heureux & tranquille. La premiere
ɔis que Genevre paſſera la nuit dans vo-
ːe chambre, donnez-moi, je vous prie,
ː rendez-vous que vous me donnez ordi-
airement quand elle n'y eſt pas. Dès
u'elle ſera couchée, revêtez-vous des ha-
its qu'elle aura quittés: coeffez-vous
omme elle ſe coeffe le plus ſouvent:
ìchez de lui reſſembler autant qu'il ſera
oſſible, & venez enſuite ſur le balcon,
vec l'échelle de corde que vous avez
outume de me jetter. Frappé alors de
'extrême reſſemblance que je verrai entre
Genevre & vous, mon imagination s'é-
hauffera; je croirai voir la Princeſſe, je
ous prendrai pour elle, & il n'en faudra
ɔas davantage pour me rendre ma tran-
quillité. C'eſt ainſi que le fourbe me par-
a: le peu de raiſon qui me reſtoit, joint
u manque de défiance, fut cauſe que je
ıe ſoupçonnai point l'artifice trop groſſier
que couvroit ſa priere. Je fis tout ce qu'il

ſouhaittoit de moi : revêtue des habits de Genevre, j'allai ſur le balcon, d'où je lui jettai l'échelle, afin qu'il put y monter ; & je ne connus ſa perfidie, que lorſqu'il n'en fut plus tems, & que déja le malheur étoit arrivé.

Polineſſe, qui avoit été lié d'amitié avec Ariodant, avant qu'ils fuſſent rivaux, alla chez lui ſur ces entrefaites, & lui parla ainſi. Je ſuis fort ſurpris, lui dit-il, que vous ayant toujours diſtingué dans le nombre de mes amis, vous reconnoiſſiez ſi mal les ſentimens que je vous ai marqués. Vous ne pouvez ignorer que j'aime depuis long-tems la Princeſſe ; qu'elle répond à mon amour, & que je ſuis près de l'obtenir du Roi. Pourquoi tâchez-vous de troubler notre intelligence, en lui offrant des vœux qu'elle dédaigne ? Si vous étiez à ma place, je me garderois certainement bien d'en uſer avec vous, comme vous en uſez avec moi. Ce que vous me dites, lui répond Ariodant, me ſurprend encore plus que vous. J'ai aimé la belle Genevre, avant que vous l'euſſiez ſeulement con-

ne; elle m'aime aussi, & rien n'est plus
arfait que notre amour mutuel : le but
e ses vœux les plus ardens, est de me
oir son époux; je sais que vous ne l'i-
norez pas, & que vous ignorez encore
ioins combien vous êtes éloigné de lui
laire. Notre amitié, que vous m'allé-
uez, vous engage à prendre pour vous-
ıême le conseil que vous me donnez :
:oyez que je ne manquerois pas de le
ıivre, si je n'étois sûr de vous être pré-
:ré. Je me flatte, aussi-bien que vous, de
ıe voir uni bientôt à celle que j'aime : si
ous êtes plus grand Seigneur que moi,
: Roi m'honore également de ses bontés,
: du moins j'ai, par-dessus vous, le cœur
e la Princesse, sa fille. Ah! reprit le Duc,
ue vous êtes dans l'erreur, & que l'a-
ıour vous aveugle! Vous croyez être le
lus aimé : je pense de moi la même cho-
: : rien n'est cependant plus aisé, que de
onnoître lequel de nous deux se trompe.
)écouvrez-moi ce qui s'est passé de plus
articulier entre Genevre & vous; je vous
:rai de mon côté la même confidence:

nous apprendrons, par ce moyen, qui des deux eſt le mieux traité de ſa Maîtreſſe, & il faudra que l'autre la céde au plus heureux. Si vous conſentez à ce que je vous propoſe, ajouta-t-il, nous nous engagerons, par ſerment, à ne jamais parler de ce que nous allons nous découvrir l'un à l'autre. Ariodant ayant accepté la propoſition, lui & ſon rival s'engagerent réciproquement au ſecret, par les ſermens les plus ſacrés. Enſuite il dit à Polineſſe, que Genevre l'avoit aſſuré, tant par ſes diſcours, que par ſes lettres, qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que lui, & que ſi le Roi s'oppoſoit à leur union, elle demeureroit fille toute ſa vie, plutôt que de conſentir à en épouſer un autre : qu'elle eſpéroit pourtant que ſon pere ne s'y oppoſeroit point, parceque les ſervices qu'il avoit déja rendus, & ceux qu'il rendroit encore au Roi & à l'Etat, lui attireroient de plus en plus la faveur de ſon Maître, & le rendroient digne d'aſpirer à ſon alliance. Voilà, reprit-il, les termes où j'en ſuis avec la Princeſſe, & je ſuis

bien sûr que tout autre en est encore moins favorablement traité. Je ne lui demande point d'autre preuve de son amour: à Dieu ne plaise que j'exige rien d'elle qui soit contraire à l'honneur & à la bienséance; d'ailleurs, je prétendrois envain l'obtenir, la belle Genevre étant de toutes les filles la plus sage & la plus vertueuse.

Après qu'Ariodant eut exposé avec sincérité, quelles étoient ses prétentions & ses espérances, son perfide rival, qui avoit dessein de le brouiller avec la Princesse, prit la parole, & lui dit: Il s'en faut bien que vous soyez parvenu au point où j'en suis avec ma Maîtresse: vous en conviendrez vous-même, quand vous saurez ce qui se passe entre nous. Genevre vous trompe: elle ne songe qu'à vous amuser par de vaines paroles, & à vous nourrir d'un frivole espoir: comptez qu'elle ne vous aime au fond, ni ne se soucie de vous, & qu'elle se moque perpétuellement avec moi de votre sotte crédulité. J'ai vraiment bien d'autres preu-

ves de ſa tendreſſe, que des diſcours qui ne ſignifient rien : je vais vous en faire confidence ſous la foi du ſecret ; quoique je fiſſe peut-être encore mieux de me taire. Sachez qu'il n'y a point de mois, où je ne paſſe cinq, ſix, & quelquefois juſqu'à dix nuits avec elle : elle s'abandonne ſans réſerve à mes deſirs, & me laiſſe abſolument le maître de ſa perſonne. Pouvez-vous comparer ce qui ſe paſſe alors entre nous, aux faveurs frivoles qu'on vous accorde ? Reconnoiſſez-donc l'avantage que j'ai ſur vous ; renoncez à la Princeſſe, & portez vos vœux ailleurs. Je ne crois rien de ce que vous me dites, répliqua Ariodant, & ſuis même très ſûr du contraire : vous êtes un impoſteur & un malhonnête homme, qui avez forgé cette fable ridicule, pour me faire renoncer à mes prétentions. Nous allons voir tout préſentement, ſi vous aurez la hardieſſe de ſoutenir un diſcours ſi injurieux à celle que j'aime. Il n'eſt pas néceſſaire, reprit Polineſſe, d'expoſer au hazard d'un combat, la vérité d'une choſe, dont je puis vous

aincre quand il vous plaira, & en
re même juges vos propres yeux. A
paroles, Ariodant fut interdit: il de-
ra froid & pâle; & s'il avoit pû ajou-
une foi entiere à ce qu'il entendoit, il
it absolument perdu l'usage de ses
. Il répondit à son rival, d'une voix
nblante, quand vous m'aurez rendu
oin de ce que vous avancez, je vous
nets de renoncer à une femme, aussi
ligue de ses faveurs à votre égard,
elle en est avare avec moi: mais la
se me paroîtra toujours incroyable,
qu'à ce que je l'aie vue moi-même. Je
manquerai pas de vous avertir, quand
n sera tems, lui dit Polinesse; & là-
sus ils se séparerent.

Il ne se passa pas plus de deux jours,
s que j'eusse occasion de donner au Duc
rendez-vous qu'il souhaitoit. Le traître
ssitôt, dans le dessein de faire réussir son
ir projet, alla chercher Ariodant: il le
nduisit vers ces masures abandonnées,
il lui montra un endroit, vis-à-vis du
lcon, où il lui dit qu'il n'avoit qu'à se

tenir caché. L'Amant de Genevre, qui ne pouvoit soupçonner sa Maîtresse, s'imagina alors que son rival ne vouloit l'attirer la nuit dans ce lieu écarté, qu'afin de se défaire de lui par quelque trahison. Il ne renonça point à la pensée de se trouver au rendez-vous : mais il résolut d'y aller si bien accompagné, qu'il n'eut rien à craindre. Il s'adressa, pour cet effet, à un frere qu'il avoit, nommé Lurcain, qui passoit pour l'homme de la cour le plus brave, & qui avoit autant de sagesse que de courage; & il se crut autant en sûreté avec lui seul, que s'il eut été accompagné de dix autres. Il le pria de prendre ses armes, & de venir avec lui : il le plaça à cinquante pas de l'endroit où il devoit être lui-même; & sans lui rien découvrir de ce qui se passoit, dont il n'auroit voulu parler à qui que ce fut au monde, il lui dit seulement: si je vous appelle, vous viendrez à moi dans l'instant; mais au cas que je ne vous appelle point, je vous conjure, mon cher frere, de ne pas sortir de la place où je vous mets. Lurcain l'assura qu'il feroit

exactement ce qu'il lui recommandoit. Ariodant alla ensuite au lieu qu'on lui avoit marqué ; & un moment après arriva le fourbe, qui, se faisant un secret plaisir de déshonnorer Genevre, ne manqua pas de me donner le signal dont nous étions convenus. Je m'étois revêtue d'un habit blanc, broché d'or, que la Princesse venoit de quitter : j'avois mis sur ma tête un magnifique réseau, or & incarnat, qu'elle seule avoit coutume de porter ; & sans me défier de la maligne intention de mon Amant, dès que j'entendis le signal qu'il me donnoit, je me présentai sur le balcon, qui avoit assez de saillie en dehors pour qu'on put me voir de tous les côtés.

Cependant Lurcain, dans la crainte que son frere ne fut exposé à quelque danger, ou peut-être par un pur effet de curiosité, s'étoit avancé tout doucement & à la faveur des ténebres, jusqu'à très peu de distance du lieu où étoit Ariodant. Je vins donc sans aucune défiance sur ce même balcon, où j'étois déja venu si souvent.

La lune, qui éclairoit alors, fit remarquer ſans peine la maniere dont j'étois vêtue; & j'ai d'ailleurs aſſez de reſſemblance, de taille & de viſage, avec la Princeſſe, pour qu'on put s'y méprendre : ainſi les deux freres y furent d'autant plus aiſément trompés, qu'il y avoit un eſpace conſidérable entre le balcon & l'endroit où ils étoient. Si-tôt que Polineſſe fut monté, par le moyen de la corde que je lui avois jettée d'en haut, je l'embraſſai tendrement, ainſi que je faiſois toujours; & lui, pour aider ſa trahiſon, me fit beaucoup plus de careſſes encore qu'à l'ordinaire. Imaginez ce qu'un pareil ſpectacle produiſit dans l'ame d'Ariodant : jugez quel dut être l'excès de ſa douleur. Elle fut ſi extrême, que ne pouvant y réſiſter, il prit à l'inſtant le parti de ſe donner la mort. Il tira ſon épée, en mit la poignée à terre, & alloit ſe jetter ſur la pointe, lorſque Lurcain, qui n'étoit qu'à quatre pas de lui, accourut promptement, & l'empêcha d'exécuter ce deſſein furieux. Il avoit tout vû, auſſi-bien que

ſon frere ; & ſi par hazard il ne s'en fut pas approché , ou qu'il eut été moins prompt à le ſecourir , c'en étoit fait du malheureux Ariodant. Quoi ! mon frere, lui dit-il , avez-vous donc perdu le jugement ? Vous voulez mourir pour une femme ! Ah ! laiſſez ce ſexe volage errer au gré des vents , comme une vapeur légere ; & réſervez votre ſang, pour le répandre , s'il le faut , dans une occaſion plus glorieuſe. Celle , pour qui vous voulez ceſſer de vivre , a mérité votre amour tant que vous l'avez crue ſage & fidelle : à préſent , que vous connoiſſez ſa perfidie , que vous avez vû de vos yeux combien elle eſt mépriſable , vous devez bien plutôt la haïr. C'eſt elle ſeule qui doit périr : accuſez - là devant le Roi : employez , pour prouver ſon crime , les mêmes armes que vous avez voulu tourner contre vous.

La préſence de Lurcain empêcha ſon frere d'attenter à ſa vie , mais n'affoiblit guere en lui le deſir qu'il avoit de finir ſes triſtes jours. Il fit ſemblant néanmoins

d'être guéri de sa passion, & il s'en alla, pénétré de la plus excessive douleur. Le lendemain matin, il partit sans rien dire à personne, pas même à son frere; & il se laissa conduire où son désespoir le guidoit. On fut plusieurs jours sans savoir ce qu'il étoit devenu : on parla diversement de son départ, & à la Cour & par toute l'Ecosse : le Duc d'Albanie & Lurcain étoient les seuls qui en sussent la véritable cause. Environ huit jours après, un homme vint trouver Genevre, pour lui apprendre une nouvelle bien fâcheuse. Il lui dit qu'Ariodant avoit été submergé dans la mer, sans que les vents eussent eu la moindre part à ce malheur, puisqu'étant monté, sur un rocher fort élevé, il s'étoit de lui-même précipité, la tête la premiere, dans les flots. Avant que d'en venir là, ajouta cet homme, il m'avoit rencontré par hazard dans le chemin, & m'avoit prié ~~de venir~~ avec lui, afin que je pusse vous instruire, Madame, de ce qu'il avoit résolu de faire.
» Tu assureras la Princesse, me dit-il, que
» cela est arrivé parceque j'ai eu des yeux, &

» que, par malheur pour moi, j'ai trop vû. Nous étions alors près d'un cap, qui s'avance dans la mer d'Irlande. Dès qu'il m'eut ainsi parlé, il courut à la pointe du cap, & se jetta à ma vue dans les ondes, qui l'eurent bientôt englouti; & je suis venu en diligence vous faire le récit d'une aventure si déplorable. A cette triste nouvelle, la belle Genevre demeura consternée: à peine lui resta-t-il un souffle de vie. Mais quelles furent ses pensées? que ne fit-elle point, lorsqu'elle se trouva seule? Elle déchira ses habits, se frappa la poitrine, s'arracha les cheveux; ayant sans cesse à la bouche ces dernieres paroles de son Amant, que la cause de sa mort étoit d'avoir trop vû.

Le bruit du malheur d'Ariodant, & de ce qui l'avoit causé, se répandit bientôt partout. Le Roi en versa des larmes: il n'y eut point à la Cour de Dame ni de Chevalier qui ne plaignit son sort. Lurcain, sur-tout, en fut si pénétré de douleur, que peu s'en fallut, qu'à l'exemple de son frere, il ne s'ôtât la vie de sa pro-

pre main. Perſuadé de plus en plus que Genevre ſeule avoit, par ſon peu de ſageſſe, cauſé la mort d'Ariodant, le reſſentiment & la colere ſe joignirent dans ſon ame à l'exceſſive douleur. Il réſolut de ſe venger de la Princeſſe; & pour y parvenir, il s'expoſa non-ſeulement à perdre les bonnes graces du Roi, mais encore à ſe rendre odieux, & à ſon Maître & à tout le Royaume. Il vint chez le Roi, au moment qu'il y avoit le plus de monde, & lui adreſſant la parole: Sire, lui dit-il, je vais vous apprendre ce qui a troublé la raiſon de mon frere, au point de vouloir ſe donner la mort. C'eſt votre fille, qui eſt l'unique cauſe de ce malheur: Ariodant lui a vû commettre une action ſi oppoſée à la bienſéance, qu'il n'a pû ſurvivre au déshonneur dont elle ſe couvroit. Mon frere aimoit la Princeſſe; & comme ſon amour étoit conforme aux regles du devoir, il attendoit, pour vous le découvrir, que ſon mérite & ſes ſervices l'euſſent rendu digne de votre alliance. Mais hélas! pendant que ſa vertu

l'empêchoit de rien exiger que de légitime, de celle qu'il aimoit ; il a vû recueillir à un autre ce qui auroit dû être le prix de sa discrétion & de sa fidélité. Lurcain conta ensuite au Roi tout le détail de ce qui s'étoit passé. Il lui dit que Genevre étoit venue sur le balcon de sa fenêtre, d'où elle avoit jetté en bas une échelle de corde, par le moyen de laquelle un homme étoit aussitôt monté : qu'il ignoroit le nom de cet Amant, parcequ'étant déguisé, il n'avoit pû le reconnoître ; mais que tout ce qu'il avançoit étoit vrai, qu'il en avoit été témoin lui-même, & qu'il étoit prêt à en soutenir la vérité par les armes.

Vous jugerez sans peine quelles dûrent être la surprise & la douleur du Roi, lorsqu'il vit sa fille accusée d'une action indigne, dont il ne l'auroit jamais crue capable ; & que la mort alloit être inévitable pour elle, à moins que quelque vaillant homme ne contraignit Lurcain à se dédire de ce qu'il avoit avancé. Car, Seigneur, vous n'ignorez peut-être pas que les loix

de ce pays ci, condamnent à la mort toute femme qui eſt convaincue de s'être abandonnée à un autre que ſon mari; & que, pour être purgée du crime dont on l'accuſe, il faut que, dans l'eſpace d'un mois, il ſe préſente quelqu'un, qui combatte & qui ſurmonte ſon accuſateur. Le Roi, qui croit ſa fille innocente, a fait publier par tout qu'il la donneroit en mariage, avec une riche dot, à celui qui ſauroit lui conſerver la vie & l'honneur, & cependant perſonne ne s'eſt encore préſenté. L'extrême valeur de Lurcain intimide tous nos Guerriers; aucun n'a l'aſſurance de le combattre. Par malheur encore pour la triſte Genevre, ſon frere Zerbin eſt abſent depuis pluſieurs mois: il eſt allé dans les pays étrangers chercher à ſignaler ſon courage: s'il étoit ici, ou du moins qu'il fut à portée de défendre ſa ſœur, elle trouveroit en lui un puiſſant ſecours. Cependant pour ne rien négliger de ce qui pourroit éclaircir la vérité, autrement que par le ſort des armes, le Roi a fait arrêter pluſieurs femmes qui étoient auprès de la Princeſ-

ſe, ne doutant point qu'elles ne fuſſent inſtruites du crime dont on accuſoit ſa fille. Cela m'a fait auſſitôt juger du péril qu'il y auroit pour le Duc & pour moi, ſi on m'arrêtoit auſſi. Je me ſuis donc enfuie la nuit même, & j'ai été trouver mon Amant. Il a compris aiſément de quelle conſéquence il étoit pour nous que je fuſſe en lieu de ſûreté. Il a loué mon action : il m'a aſſuré que, prenant cette précaution, je n'aurois rien à craindre : il m'a déterminée à me retirer dans une forteresse qui lui appartient, & qui n'eſt pas éloignée d'ici ; & c'étoit pour m'y conduire, qu'il m'avoit miſe entre les mains des deux hommes que vous avez vus.

Après toutes les preuves que Polineſſe avoit reçues de mon amour, vous ſavez, Seigneur, ſi je devois lui être chere. Apprenez la récompenſe qu'il me deſtinoit : voyez combien il étoit reconnoiſſant de ce que j'avois fait pour lui ; & jugez ſi c'eſt à force de tendreſſe qu'une femme peut eſpérer de ſe faire aimer. L'ingrat, le perfide, a ſoupçonné ma fidélité ; il a

craint qu'à la fin je ne découvriſſe ſa trahiſon: pour me ſouſtraire, diſoit-il, à la colere du Roi, il feignoit de m'envoyer dans ſon château, & c'étoit à la mort que le barbare me faiſoit conduire. Il avoit ordonné aux deux ſatellites qui m'accompagnoient, de m'ôter la vie quand ils ſeroient au milieu de la forêt, & ils auroient exécuté en effet cet ordre cruel, ſi mes cris ne vous euſſent fait venir à mon ſecours. Voilà le prix que l'ingrat réſervoit à ma tendreſſe : c'eſt ainſi que l'amour traite les cœurs qui lui ſont le plus ſoumis.

Renaud n'avoit pas diſcontinué de marcher, pendant que Dalinde lui faiſoit le récit de ſon infortune. Il fut charmé d'apprendre que la belle Genevre étoit innocente; & s'il étoit déja diſpoſé à la défendre, quand même elle eut été coupable, il le fut bien davantage encore, quand il connut la calomnie dont on avoit voulu la noircir. Il ſe preſſa d'arriver à la ville de Saint André, où le Roi réſidoit, & où devoit ſe faire le combat qui décideroit

deroit du ſort de ſa fille. Quand il fut proche de cette ville, il rencontra un Cavalier, qui lui apprit des nouvelles de ce qui s'y paſſoit alors. Cet homme lui dit qu'il étoit arrivé un Chevalier étranger pour défendre la Princeſſe : que ce Chevalier portoit des armes & des deviſes inconnues : qu'évitant avec ſoin de lever la viſiere de ſon caſque, perſonne n'avoit encore pû le voir à viſage découvert ; & que l'Ecuyer même, dont il étoit accompagné, aſſuroit, avec ſerment, qu'il ne le connoiſſoit point. Quelques momens après, Renaud arriva à la porte de la ville : Dalinde craignoit d'y entrer, mais le Paladin la raſſura. Comme la porte ſe trouva fermée, il en demanda la raiſon à ceux qui la gardoient. Ils lui répondirent : que tout le peuple étant ſorti pour voir un combat, qui devoit être déja commencé, on avoit jugé à propos de fermer les portes ; & ils ajouterent, que ce combat ſe paſſoit entre Lurcain & un Chevalier inconnu, dans une grande prairie, qui étoit à l'autre extrémité de la ville. Renaud

entra, & la porte fut à l'instant refermée. Il mit Dalinde dans une hôtellerie, où il lui recommanda de l'attendre sans crainte, & il l'assura que son retour seroit très prompt. Il traversa ensuite au galop cette ville déserte, & arriva bientôt au lieu du combat. Lurcain & son adversaire, également animés, l'un pour perdre Genevre, & l'autre pour la défendre, s'étoient déja porté plusieurs coups, & continuoient de se charger avec furie. Il y avoit dans l'enclos de la barriere six hommes à pied, couverts d'armes défensives, & avec eux le Duc d'Albanie, qui étoit armé aussi, & monté sur un puissant cheval. En qualité de grand Connétable, la garde du camp lui étoit confiée; & cet orgueilleux Duc sentoit une maligne joie du danger que couroit l'infortunée Princesse.

Renaud fendit aisément la presse: Bayard sut bien écarter cette foule de peuple, qui, pour éviter sa rencontre impétueuse, ne songea qu'à lui faire place. Le Paladin, dont la bonne mine & l'air haut faisoient

juger sans peine qu'il devoit être un Guerrier des plus fameux, s'approcha du lieu où étoit le Roi, & lui parla en ces termes. Sire, ne permettez pas que ce combat continue plus long-tems : vous seriez cause de la mort injuste de celui des deux adversaires qui succomberoit, puisqu'ils sont tous deux innocens. L'un soutient une chose fausse, mais qu'il croit vraie ; & la même erreur, qui a coûté la vie à son frere, lui a mis les armes à la main. L'autre ignore s'il a raison, ou non, de combattre : la noblesse de son ame, sa générosité seule fait qu'il s'expose à la mort, afin de sauver les jours de la belle Genevre. Je viens secourir l'innocence, & punir la perfidie : mais au nom de Dieu, Sire, ordonnez avant toutes choses que le combat soit interrompu ; vous écouterez ensuite à loisir ce que j'ai dessein de vous raconter. L'extérieur noble & avantageux du Paladin fit impression sur le Roi : il ordonna sur-le-champ qu'on séparât les deux Combattans ; après quoi Renaud, en présence des Seigneurs de la Cour & de

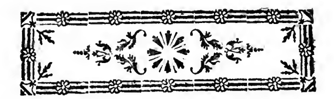
tout le peuple, lui raconta l'infâme trahiſon à laquelle le Duc avoit eu recours, pour perdre la Princeſſe, & il s'offrit de ſoutenir à ce perfide la vérité de ce qu'il avançoit. Polineſſe ayant été appellé, il ſe préſenta avec un air où étoit peint le trouble de ſon ame, & eut néanmoins la hardieſſe de nier ce qu'on lui imputoit. Nous allons voir tout-à-l'heure, lui dit Renaud, ſi c'eſt à tort que je vous accuſe. Comme ils étoient tous deux armés, & que la barriere étoit toute dreſſée, rien n'empêcha qu'ils n'en vinſſent aux mains ſur-le-champ.

Le Roi, & généralement tout le peuple, ſouhaitoient avec ardeur que le ſort des armes fût favorable à la Princeſſe: chacun faiſoit des vœux, pour que le Ciel daignât la juſtifier; & on étoit d'autant plus perſuadé de ſon innocence, que le Duc étoit reconnu pour un homme plein d'orgueil, avide, cruel, fourbe, ſans foi, & par conſéquent très capable d'avoir conduit ce déteſtable artifice. Polineſſe, la pâleur ſur le viſage, & la crainte dans

le cœur, attendoit le ſignal du combat. Au troiſieme ſon de la trompette, il mit ſa lance en arrêt, & vint à la rencontre du fils d'Aimon, qui, ne ſongeant qu'à terminer la querelle du premier coup, la termina en effet ſelon ſes deſirs, car il perça ſon adverſaire d'outre en outre, & le jetta à dix pas de ſon cheval, avec le tronçon de ſa lance au travers du corps. Renaud mit promptement pied à terre; il courut à lui avant qu'il pût ſe relever, & lui arracha ſon caſque: mais Polineſſe n'étoit plus en état de faire aucune réſiſtance. Il demanda quartier, d'une voix foible: puis il déclara, devant tout le monde, la trahiſon qu'il avoit faite, & dont il recevoit alors la juſte punition; & avant même qu'il eut achevé tout ce qu'il avoit deſſein de dire, il perdit la parole avec la vie.

Quand le pere de Genevre vit que ſa fille n'avoit plus à craindre, ni la mort, ni l'infamie, il fut plus tranſporté de joie, que ſi après avoir perdu ſa couronne, on la lui eut remiſe ce jour même

ſur la tête. Il fit à Renaud de très grands honneurs : & lorſque celui-ci, ôtant ſon caſque, ſe fut fait connoître pour ce qu'il étoit ; le Roi, qui avoit déja vû pluſieurs fois le fils d'Aimon, leva auſſitôt les mains au Ciel, & remercia Dieu de ce qu'il avoit daigné envoyer à ſon ſecours un Guerrier de cette importance. Il s'adreſſa enſuite au Chevalier inconnu, qui avoit combattu pour Genevre, & qui étoit attentif à tout ce qui ſe paſſoit : il le pria de lui dire ſon nom, ou du moins de ſe découvrir le viſage, afin qu'il put voir celui qui avoit pris ſi généreuſement la défenſe de ſa fille, & lui donner, comme il le méritoit, des marques de ſa reconnoiſſance. Ce Chevalier, après s'être fait prier long-tems, conſentit enfin à lever la viſiere de ſon caſque, & à ſe laiſſer voir. Si vous êtes curieux de ſavoir qui il étoit, la ſuite de cette hiſtoire vous l'apprendra.



CHANT VI.

Celui, qui s'imagine que ſon crime ſera toujours caché, eſt dans une erreur qui le rend bien à plaindre. Au défaut d'autres témoins, le Ciel qui a éclairé une action criminelle, le lieu où elle a été commiſe & où on la croit enſevelie, ſuffiſent pour rendre témoignage contr'elle. D'ailleurs un crime en attire ordinairement un autre : & après avoir différé pendant quelque tems à faire connoître le coupable, Dieu permet ſouvent que, par ſon imprudence, il ſe découvre lui-même. Polineſſe avoit cru qu'en ſe défaiſant de Dalinde, on ne ſauroit jamais ſa trahiſon, parceque cette fille ſeule en étoit inſtruite : il joint un ſecond crime au premier, & par ce moyen il avance la découverte d'une choſe, qui pouvoit être long-tems, peut-être même toujours, igno-

rée : en ſe hâtant d'éviter la mort, il s'y précipite ; & il perd tout enſemble, ſes biens, ſes amis, & qui pis eſt, ſon honneur.

J'ai dit plus haut que ce Chevalier inconnu, après s'être fait beaucoup prier, conſentit enfin à lever la viſiere de ſon caſque. Il fit voir à tous ceux qui étoient préſens, un homme qu'ils connoiſſoient beaucoup, qu'ils avoient fort aimé, & qu'ils avoient pleuré comme mort. C'étoit Ariodant, pour qui ſon frere & la belle Genevre avoient verſé tant de larmes : c'étoit ce même Ariodant, dont le Roi, la Cour & tout le peuple avoient tant regretté le mérite & la valeur. Il parut donc à tout le monde, que la nouvelle qui avoit couru de ſon déſeſpoir étoit ſans aucun fondement : elle en avoit néanmoins ; & l'auteur de cette nouvelle avoit réellement vû Ariodant ſe précipiter dans les flots. Mais il arriva alors, à cet Amant déſeſpéré, ce qui arrive fréquemment à ceux qui ſouhaitent la mort quand elle eſt encore éloignée, & qui en

ſentent toute l'amertume quand ils la voient de fort près. Ariodant ſe repentit d'avoir voulu mourir pour une ingrate : il ſe mit à nager ; & comme il étoit plein de courage & de vigueur, il gagna aiſément le bord. Lorſqu'il fut au rivage, le deſſein qu'il avoit eu de ceſſer de vivre, lui parut de plus en plus une foibleſſe & une folie. Il s'en alla tout trempé, juſqu'à un hermitage, où il réſolut de demeurer, juſqu'à ce qu'il eut appris de quelle maniere Genevre recevroit la nouvelle de ſa mort, & ſi elle en témoigneroit de la joie ou de la triſteſſe. Il ſut bientôt que ſa douleur avoit été ſi vive, qu'on avoit craint pour ſa vie, & que dans toute la Grande-Bretagne, on ne parloit d'autre choſe que de ſon extrême affliction ; ce qui étoit bien oppoſé à l'effet qu'auroient dû produire les trompeuſes apparences qui avoient cauſé ſon déſeſpoir. On lui dit enſuite que Lurcain s'étoit porté devant le Roi pour accuſateur de la Princeſſe ; & quoiqu'il n'en eut uſé ainſi que par l'amitié qu'il avoit pour lui, ce procédé néanmoins lui parut in-

juſte & barbare, & lui donna autant de haine contre ſon frere, qu'il avoit eu d'amour pour Genevre. Il ſut enfin que perſonne ne ſe préſentoit pour défendre cette malheureuſe Princeſſe, ſoit qu'on fut intimidé par l'extrême valeur de Lurcain, ſoit qu'on fut détourné de le faire, par la réputation de ſageſſe & de probité qu'avoit ce Chevalier, qu'on ne croyoit pas capable de vouloir riſquer ſa vie pour une fauſſeté; & qu'ainſi, l'on ne craignit de s'expoſer à défendre une cauſe injuſte.

Après qu'Ariodant eut fait bien des réfléxions ſur tout ce qu'il avoit appris, il ſe détermina à prendre la défenſe de Genevre, contre ſon propre frere. Non, diſoit-il en lui-même, je ne puis me réſoudre à la voir périr pour l'amour de moi : ſi ſa mort précédoit la mienne, je mourrois déſeſpéré. Elle eſt la lumiere de mes yeux; elle eſt ma Souveraine, ma Divinité: qu'elle ait tort ou raiſon, je dois tout riſquer pour la ſauver. J'ai lieu de croire qu'elle eſt coupable; mais n'importe: tout ce qui m'afflige, c'eſt que ſi je ſuccombe

dans le combat, ma mort ne lui ſauvera point la vie. Il me reſte du moins cette légere conſolation : elle ſentira la différence qui eſt entre moi & l'Amant qu'elle m'a préféré : elle verra que Polineſſe ne s'eſt pas mis en devoir de la ſecourir, pendant que celui qu'elle a ſi cruellement offenſé, n'aura pas craint de mourir pour conſerver ſes jours. Outre cela, je punirai mon frere d'avoir trop écouté ſon reſſentiment : il croit être armé pour ma vengeance, & il reconnoîtra, avec douleur, qu'au lieu de me venger, lui-même m'aura fait tomber ſous ſes coups.

Ariodant, ayant pris cette réſolution, ſe munit de nouvelles armes, & monta un nouveau cheval : ſon bouclier étoit d'un acier bruni, émaillé de feuille morte, & ſa cotte d'arme étoit toute noire. Il prit un Ecuyer, qu'il rencontra par hazard, qu'il ne connoiſſoit point, & à qui il étoit également inconnu : il l'emmena avec lui, & alla auſſitôt ſe préſenter pour combattre ſon frere. Nous avons raconté tout ce qui ſe paſſa depuis, & de quelle

maniere Ariodant s'étoit fait connoître. Le Roi n'eut pas moins de joie de le revoir, qu'il en avoit eu de voir sa fille justifiée. Il jugea qu'il étoit impossible de rencontrer jamais un Amant plus parfait que lui; puisque, malgré l'outrage qu'il avoit reçu de sa Maîtresse, il avoit néanmoins combattu pour elle contre son propre frere : &, comme il aimoit beaucoup Ariodant, que tout le monde généralement s'intéressoit à lui, & que Renaud sur-tout parloit vivement en sa faveur, il le déclara l'époux de la belle Genevre, à qui il donna en dot le Duché d'Albanie, que Polinesse avoit possédé, & qui ne pouvoit vaquer dans une circonstance plus heureuse. Renaud demanda aussi, & obtint, la grace de Dalinde, qui n'étoit point complice de la perfidie de son Amant : mais cette fille, dégoutée du monde, avoit déja tourné toutes ses pensées vers le Ciel : elle abandonna l'Ecosse, & passa en Dannemarck, où elle entra dans un Monastere, afin d'y consacrer le reste de ses jours au Seigneur. Mais il est tems que

nous retournions à Roger, que l'Hippogriffe emporte par les airs.

Quoique ce jeune Chevalier eut bien du courage, & qu'on ne remarquât en lui aucune marque extérieure de foiblesse, il y a pourtant bien de l'apparence, qu'intérieurement il n'étoit gueres tranquille. Déja il avoit passé les bornes qu'Hercule prescrivit jadis aux navigateurs, & il avoit laissé l'Europe bien loin derriere lui. L'étrange animal, sur lequel il étoit monté, lui faisoit parcourir les airs avec une vîtesse inconcevable : le vol de l'oiseau de Jupiter est lent en comparaison du sien : une fléche est moins prompte : la foudre même tombe du Ciel avec moins de rapidité. Après que l'Hippogriffe eut ainsi volé un très grand espace, sans se détourner, ni à droite, ni à gauche : satisfait d'un si long vol, il s'arrêta enfin au-dessus d'une Isle, semblable à celle où parut la nymphe Arethuse, lorsque, pour se dérober aux poursuites de son Amant, elle se fit une route inconnue par-dessous les flots de la mer. Dans l'espace immense

que Roger venoit de parcourir, il n'avoit point vû de plus beau ni de plus agréable pays que celui-là ; & quand même il eut parcouru l'univers entier, il n'auroit pû en rencontrer un pareil. On ne voyoit par-tout que plaines bien cultivées, que délicieux coteaux, que rivages frais, belles prairies, claires fontaines ; que bosquets, plantés de palmiers, de cédres, de lauriers, de myrtes, & de citroniers. Tous ces arbres, d'une beauté parfaite, chacun dans leur espece, étoient couverts de fleurs & de fruits en tout tems : par l'épaisseur de leur ombrage, ils mettoient à couvert de la plus vive ardeur du Soleil ; & sur leurs branches entrelacées, les rossignols tranquilles faisoient entendre le plus doux ramage. Des daims & des chevreuils sans nombre bondissoient sur l'herbe tendre : les lapins, les liévres, les cerfs à la tête superbe, y broutoient en assurance : parmi les roses & les lys, dont un aimable zéphir entretenoit sans cesse la fraîcheur, tous ces animaux erroient au gré de leurs desirs, sans craindre, ni pour

leur vie, ni pour leur liberté. Ce fut dans cette Isle charmante, que le coursier aîlé, faisant en l'air plusieurs demi tours, s'abattit enfin avec le Cavalier qui le montoit.

Quand l'Hippogriffe fut assez près de terre, pour que Roger en put descendre sans péril, il s'élança hors de la selle, & sauta légerement sur l'herbe. Il ne lâcha pourtant point les rênes de son cheval, ne voulant pas qu'il lui fût libre de s'envoler; & il l'attacha pour cet effet à un myrte, qui étoit planté sur le rivage, entre un pin & un laurier. Au bord d'une fontaine, entourée de palmiers & de cédres, il quitta son bouclier, il ôta son casque & ses gantelets; & se tournant, tantôt du côté de la mer, tantôt du côté de la montagne, il se mit à respirer un air frais, dont la cime des arbres étoit légerement agitée. Avec l'eau de la fontaine il humecta ses lévres desséchées: il y trempa ses mains, & les frottant doucement, il tâcha de faire passer dans son sang la fraîcheur de cette onde pure. On ne doit pas

être ſurpris qu'il fut alors fort échauffé : ce n'étoit point pour quelques inſtans, qu'il s'étoit couvert de ſa cuiraſſe & de ſes autres armes; il venoit d'en porter tout le poids pendant l'eſpace de plus de mille lieües, ſans ſe repoſer un ſeul moment.

Cependant le cheval aîlé, qu'il avoit laiſſé ſur l'herbe, & à l'ombre, fut tout à coup effrayé, par quelque choſe d'extraordinaire qui ſe paſſa dans le bois, & qui fit trembler le myrte où il étoit attaché, de maniere que les feuilles de cet arbre tomberent en grand nombre. L'Hippogriffe effarouché voulut s'enfuir: il donna une violente ſecouſſe au myrte, qui en fit tomber de nouvelles feuilles; mais il ne put néanmoins ſe détacher. Comme un bois creux & ſans moelle reſonne & pétille quand on le met au feu, juſqu'à ce que la chaleur en ait fait ſortir l'air contenu dans ſes cavités, tel étoit le frémiſſement & le murmure que ce myrte fit entendre, juſqu'à ce qu'une voix triſte & lamentable, ſortant de ſon écorce, ar-

ticula diſtinctement ces paroles, qui s'adreſſoient au jeune Guerrier. Si vous avez, lui dit l'arbre, autant de douceur & de bonté, qu'en promet votre aimable phyſionomie, de grace éloignez de moi cet animal qui me tourmente : il me ſuffit de mes propres maux, ſans me voir encore expoſé à ſouffrir des maux étrangers. Roger, tournant auſſitôt les yeux vers le myrte, ſe leva promptement du lieu où il étoit, pour s'en approcher ; & quand il eut reconnu que la voix qu'il venoit d'entendre, étoit réellement ſortie de cet arbre, il fut dans une ſurpriſe qu'on ne peut exprimer Il commença d'abord par détacher l'Hippogriffe ; puis avec un air où étoit peint le regret de ce qu'il avoit fait, il répondit au myrte : Qui que tu ſois, ou mortel, ou divinité des forêts, je te prie d'excuſer mon action. Je n'euſſe jamais cru, que ſous une rude écorce put habiter une ame raiſonnable ; mon ignorance ſeule a été cauſe de l'outrage qu'on a fait à tes belles feuilles : mais que cette indiſcrétion ne t'empêche pas de m'apprendre qui tu

es, & comment un corps, aussi grossier que le tien, peut cacher une voix & une intelligence humaine. Puisse le Ciel, en récompense, détourner à jamais de toi la grêle & les orages. Cependant, ajouta-t-il, si ma faute peut s'expier, par quelque service que je sois capable de te rendre; je jure, par les beaux yeux de celle qui possede mon cœur, que les effets répondront au desir que j'ai & au serment que je fais de te servir.

Roger ayant ainsi parlé, le myrte commença à trembler depuis la racine jusqu'au haut des branches. Il en sortit ensuite une sueur pareille à cette humidité qu'on voit sortir du bois verd, lorsqu'ayant résisté quelque tems à l'ardeur du feu, il cede enfin, & est prêt à s'embraser: puis l'arbre parla ainsi. Votre courtoisie m'engage à vous découvrir qui j'ai été, & qui m'a transformé dans le myrte que vous voyez planté sur ce délicieux rivage. On me nommoit Astolfe; ma valeur me distinguoit entre les Paladins de France. J'étois Cousin de Roland & de Renaud, dont la ré-

putation s'étend jusqu'aux extrêmités du monde ; & après la mort de mon pere Othon, je devois monter sur le Trône d'Angleterre. La nature, outre cela, m'avoit avantagé d'agrémens, qui me firent aimer de bien des Dames ; de sorte que si je suis malheureux, je puis dire que c'est moi seul qui ai causé mon malheur. Je revenois de ces Isles éloignées qui sont dans la mer des Indes, avec Renaud, Dudon, & plusieurs autres Chevaliers, qui avoient été enfermés, aussi-bien que moi, dans des lieux souterains & profonds, dont la valeur de Roland nous avoit ensuite délivrés ; & nous faisions route le long de ces côtes, qui sont exposées à la furie du vent de Nord. La fatigue de la mer, ou peut-être notre mauvais sort, nous invita un jour à sortir du Vaisseau. Nous descendîmes sur une belle plage, où il y avoit un château qui appartenoit à la puissante Alcine. Cette Fée en étoit sortie, & nous la vîmes seule sur le rivage, qui sans filet & sans hameçon, s'amusoit à prendre tous les poissons qu'il lui plaisoit. Les dauphins,

les tons venoient à elle, la gueule ouverte ; les veaux marins s'y préfentoient, encore engourdis du fommeil dont elle les avoit tirés ; les mulets, les barbues, les raies, les faumons y accouroient en troupe ; les orques, les baleines, s'empreffoient de montrer, hors de l'eau, leurs monftrueufes échines. Il y en avoit une, entr'autres, de ces dernieres, qui étoit, je crois, la pl grande qu'on ait jamais vue dans l'Océan ; fon dos avoit plus de vingt pieds de largeur ; elle étoit d'une taille fi énorme, que nous y fûmes trompés, & que la croyant immobile, nous la prîmes tous pour une petite Ifle, tant il y avoit de diftance entre fes deux épaules. Alcine étoit fœur de la Fée Morgane : j'ignore fi elles étoient jumelles, ou non, ni laquelle des deux étoit l'aînée ; ce qu'il y a de certain, c'eft que pour attirer tous ces poiffons, elle n'employoit que la feule vertu de fes paroles & de fes charmes.

Dès qu'elle m'eût regardé, il fut aifé de juger, par fes manieres, que je lui avois plû : elle forma auffi-tôt le deffein de me

séparer de mes compagnons, & elle y réussit. Elle vint à nous d'un air gracieux, & nous dit très poliment : Chevaliers, si vous voulez loger aujourd'hui chez moi, je vous montrerai ma pêche, où il y a des poissons de toutes les especes ; vous en verrez qui sont couvert d'écailles, d'autres qui n'en ont aucune, & quelques-uns qui sont tout velus ; & le nombre de ces différens poissons égale celui des étoiles. Si vous souhaitez aussi voir une Sirene, qui, par la douceur de son chant, sait appaiser les flots irrités, nous n'avons qu'à passer de l'autre côté du rivage : voici l'heure où elle a coutume de s'y rendre ; & en disant cela, Alcine nous montroit la grande baleine, que nous avions prise pour une Isle. Comme, par malheur pour moi, j'ai toujours été trop curieux & trop vif, je passai inconsidérement sur le dos de ce poisson, malgré les signes que Renaud & Dudon me faisoient pour m'en détourner : Alcine les laissant-là tous deux, y passa après moi ; & aussitôt la baleine, qui n'attendoit que cela, nous emporta

en pleine mer. Alors je connus ma faute; mais il n'en étoit plus tems, & j'étois trop éloigné du bord. Renaud ſe jetta à la nage dans le moment, pour venir à mon ſecours: cela penſa lui coûter la vie ; car il s'éleva au même inſtant un furieux vent de midi, qui couvrit le Ciel de nuages, & excita une horrible tempête. Je ne ſais ce que le fils d'Aimon eſt devenu depuis. Pour moi, je paſſai tout le jour & toute la nuit ſuivante, ſur le dos de ce monſtrueux poiſſon, avec Alcine, qui n'oublioit rien pour me conſoler de mon aventure. Enfin nous abordâmes cette Iſle délicieuſe, dont la plus grande partie eſt à préſent dans ſa dépendance. Elle l'a uſurpée ſur une autre de ſes ſœurs, nommée Logiſtille, à qui leur pere l'avoit laiſſée en entier, parcequ'elle étoit la ſeule de ſes filles qui fut légitime, & que Morgane & Alcine ne l'étoient pas : c'eſt ce que j'ai appris de gens qui en ſont parfaitement inſtruits. Comme Logiſtille a autant de ſageſſe & de vertu, que ſes deux ſœurs en ont peu ; elles ſe ſont toutes deux liguées contre

elle, & lui font ſouvent la guerre. Elles lui ont enlevé, à différentes repriſes, la meilleure partie de ſon domaine; & l'en auroient même dépouillée entierement, ſi ce n'eſt que ce qu'elle occupe préſentement, eſt ſéparé du reſte de l'Iſle, par un golfe de ce côté-ci, & par une haute montagne qui eſt de l'autre côté: de même qu'une montagne & une riviere ſéparent l'Angleterre de l'Ecoſſe. Alcine & Morgane, qui s'abandonnent aux vices les plus honteux, ne peuvent ſouffrir leur ſœur, dont la conduite eſt toute oppoſée à la leur; & elles ſont toujours occupées du deſir de la chaſſer du peu d'Etats qui lui reſtent.

Mais, pour en revenir à moi, & vous apprendre comment j'ai été métamorphoſé en myrte, je vous dirai qu'Alcine m'aimoit éperdûment; & que remarquant en elle une rare beauté, jointe aux manieres les plus capables de toucher mon cœur, je vins à l'aimer auſſi beaucoup. Je trouvois, dans ſa poſſeſſion ſeule, tous les biens différens que le Ciel partage entre les hommes, aux uns plus, aux autres

moins ; mais qu'il ne donne abondamment à aucun. Je perdis auprès d'elle le souvenir de la France, & de toute autre chose : elle devint le seul objet de mes pensées, & le but de tous mes desirs. J'en étois autant aimée que je l'aimois, & peut-être encore davantage. Elle ne se soucioit plus de ses autres Amans, & les avoit tous abandonnés pour moi. Elle ne me quittoit jamais ; s'en rapportoit à moi de tout ; ne s'entretenoit qu'avec moi seul ; aussi complaisante, aussi soumise à mon égard, qu'impérieuse à l'égard des autres. Mais, pourquoi rappeller à mon souvenir des biens qui ne reviendront plus, quand je me vois livré présentement à des maux extrêmes ? Pourquoi aigrir encore des plaies, auxquelles il ne m'est plus possible d'apporter du remede ? Lorsque je m'imaginois être au comble du bonheur ; lorsque je me figurois qu'Alcine devoit m'aimer le plus, elle changea tout d'un coup, & m'ôta son cœur, pour le donner à un autre. Je connus trop tard la légereté de son caractere, également capable,

ble, & de se prendre d'amour, & de cesser d'aimer en un instant.

Il n'y avoit pas plus de deux mois que je régnois sur son cœur, quand un nouvel Amant fut mis à ma place. Alors, elle m'ôta toute son affection, & me chassa avec dédain: j'ai sû, depuis, qu'elle en avoit, avant moi, chassé mille autres, avec aussi peu de raison pour les traiter de cette maniere. Et afin que ces Amans disgraciés soient hors d'état d'aller publier dans le monde sa vie débordée, elle les métamorphose tous, les uns en oliviers, les autres en palmiers, d'autres en cédres, & généralement en tous les différens arbres que vous voyez plantés dans cette Isle. Il y en a quelques-uns qu'elle transforme en fontaines, quelques autres en bêtes sauvages, selon qu'il agrée le plus à cette altiere & capricieuse Fée. Une voie bien extraordinaire vous a conduit ici, Seigneur, pour faire éprouver une pareille métamorphose à quelque malheureux, dont Alcine est présentement éprise: vous allez être cause qu'il sera transformé, ou en ro-

cher, ou en fontaine. Mais ſoyez ſûr qu'un ſort ſemblable vous attend, après qu'enivré de délices dans le ſein de la Fée, vous aurez été quelque tems le maître de ſon cœur; votre regne finira, comme celui des autres, par devenir arbre, bête ſauvage, fontaine ou rocher. Ce que je vous apprends du caractere d'Alcine, & de la façon dont elle en uſe avec ſes Amans, ne vous ſera, je crois, pas fort utile: j'ai été cependant bien aiſe de vous en inſtruire, afin que vous ſuſſiez d'avance à quoi vous devez vous attendre. Après tout, comme les hommes ſont auſſi différents par le tour de leur eſprit, que par leur viſage, peut-être en ſaurez-vous plus que les autres, peut-être éviterez-vous un malheur, dont ils n'ont pû ſe garantir.

Roger, qui ſavoit qu'Aſtolfe étoit couſin de ſa chere Bradamante, fut fort touché du triſte ſort qui lui avoit fait perdre la forme humaine, pour le revêtir de celle d'un arbre. S'il avoit pû le ſecourir, il n'y a rien qu'il n'eut fait pour l'amour

de ſa Maîtreſſe : mais ne pouvant lui donner aucun ſecours, il tâcha du moins de le conſoler, & il s'en acquitta autant qu'il lui fut poſſible. Après quoi il lui demanda s'il y avoit quelque moyen de ſe rendre dans les Etats de Logiſtille, ſans paſſer ſur les terres d'Alcine. L'Arbre lui répondit, qu'à quelque diſtance du lieu où ils étoient, il trouveroit à main droite un chemin, qui alloit gagner la montagne, & qui pourroit le conduire où il ſouhaittoit ; mais qu'il ne comptât pas d'aller bien loin, ſans rencontrer une troupe d'hommes féroces, qui s'oppoſeroient à ſon paſſage, Alcine ſe ſervant d'eux, comme d'un rempart, pour empêcher que perſonne ne ſortît des lieux de ſa dépendance. Róger, bien inſtruit de tout, remercia Aſtolfe, & prit congé de lui.

Il alla auſſi-tôt détacher ſon cheval ; & ſans vouloir monter deſſus, de crainte qu'il ne l'emportât une ſeconde fois, il s'en fit ſuivre, en le tenant par la bride. Il ſongeoit en lui-même de quelle maniere il pourroit ſe rendre ſûrement chez Logiſ-

tille ; & comme il étoit diſpoſé à tenter tout, plutôt que de tomber au pouvoir d'Alcine, la penſée lui vint de monter ſur l'hippogriffe, mais l'indocilité de cet animal l'en détourna. Il ſe réſolut donc à s'ouvrir un chemin par force, ſi on ſe mettoit en devoir de l'empêcher de paſſer. Sa réſolution néanmoins fut ſans effet, & toutes ſes penſées étoient vaines ; car à peine eut-il fait une demi-lieue le long du rivage, qu'il découvrit la Cité ſuperbe où Alcine demeuroit. Elle étoit environnée d'un mur, qui, par ſon éclat, ſon étendue & ſa prodigieuſe hauteur, ſe faiſoit remarquer de bien loin. Quelqu'un a prétendu que ce mur étoit d'un or artificiel ; peut-être a-t-il raiſon ; peut-être auſſi ſe trompe-t-il : quant à moi, je crois qu'il étoit d'un or très pur, puiſqu'il en avoit tout l'éclat. Quand Roger fut aſſez près de cette Ville incomparable, il laiſſa le chemin qui conduiſoit à la grande porte, & prit à droite, pour gagner la montagne. Il ne fut pas long-tems, ſans rencontrer ceux à qui Alcine avoit donné ordre de

garder les paſſages. Jamais on n'a vu une troupe auſſi difforme & auſſi hideuſe que celle-là. Les uns avoient un corps d'homme avec une tête de ſinge ou de chat ; les autres avoient des pieds de boucs ; d'autres avoient la figure de Centaures. Quelques-uns étoient nuds, & quelques autres couverts de peaux de bêtes extraordinaires. On en voyoit qui galoppoient ſur des chevaux ſans bride ; d'autres qui marchoient péſamment, montés ſur des ânes ou ſur des bœufs. L'un ſe mettoit en croupe derriere un Centaure ; l'autre avoit pour monture, ou un aigle, ou une autruche, ou une grue. L'un avoit un cor à la bouche ; l'autre y avoit une coupe. Celui-ci portoit un crochet ; cet autre une broche ; celui-là une échelle de corde ; cet autre une lime ſourde. Il y en avoit parmi eux qui étoient mâles ; d'autres qui étoient femelles ; & d'autres mâle & femelle tout enſemble. Dans cette troupe monſtrueuſe, les jeunes gens paroiſſoient ſans pudeur, & les vieillards ſans cervelle.

Celui qui les commandoit avoit un gros

ventre & un visage fort large. On le voyoit assis sur une tortue, qui se remuoit à peine : il étoit si ivre, qu'il falloit le soutenir à droite & à gauche, de crainte qu'il ne tombât : on lui essuyoit à tout moment la sueur qui découloit de son front ; & on l'éventoit sans cesse pour le rafraîchir. L'un de ces monstres, qui avoit un corps d'homme avec une tête & deux pieds de chien, se mit à aboyer contre Roger, pour l'obliger à prendre le chemin de la Ville, dont il s'écartoit. Je n'y entrerai jamais, lui dit le jeune Guerrier, tant que j'aurai la force de manier ceci ; & en disant ces paroles, il lui présentoit au nez la pointe de son épée. Le monstre alors voulut frapper Roger d'une lance qu'il tenoit ; mais le Chevalier lui enfonça son épée dans le ventre, & la lui fit sortir de plus d'un pied derriere le dos. Puis il se jetta au milieu de cette troupe ; & frappant les uns de la pointe, les autres du tranchant, il les chargea tous avec une extrême vigueur. A l'un, il fendoit la tête jusqu'aux dents ; à l'autre, il partageoit

le corps en deux ; & il fit une horrible boucherie de toute cette canaille, qui n'avoit ni casque ni cuirasse à opposer à ses coups. Leur nombre étoit néanmoins si grand, & ils serroient Roger de si près, qu'il lui auroit fallu plus de bras que n'en avoit Briarée, afin de pouvoir les écarter. S'il s'étoit avisé de découvrir l'écu merveilleux, qu'Atlant avoit laissé attaché à la selle de l'hippogriffe ; l'éclat qui en seroit sorti eut bien-tôt renversé toute cette vile troupe : il dédaigna, apparemment de s'en servir, aimant mieux vaincre par la force, que de recourir à l'artifice. Quoi qu'il en soit, il préféroit la mort, à la honte de céder à de pareils ennemis, lorsque deux jeunes femmes sortirent de cette superbe Ville dont j'ai parlé.

Il étoit aisé de juger par leur air, & par la maniere dont elles étoient vêtues, qu'elles n'étoient pas des femmes d'une condition médiocre, & qu'elles avoient été élevées dans la splendeur & dans les délices. Elles étoient montées sur deux licornes plus blanches que des hermines. L'une &

l'autre étoient belles, & mises d'une façon si singuliere & si galante, que les yeux des hommes n'ont jamais rien vû de semblable ; & que si la beauté même & les graces se faisoient voir, elles se montreroient sous une pareille forme. Elles vinrent au lieu, où Roger ne résistoit que par son courage à ces monstres qui l'environnoient, & qui se retirerent aussitot : puis elles lui tendirent la main. Le jeune Chevalier les remercia avec une honnête pudeur, du secours qu'elles venoient de lui donner ; & par complaisance pour elles, il consentit à les suivre dans la Ville d'où elles étoient sorties.

La porte de cette Ville étoit ornée d'une belle architecture, où l'on avoit incrusté les plus rares pierres de l'Orient ; & elle étoit soutenue par quatre colonnes de diamant ; soit que ces diamans fussent vrais ou faux, l'œil du moins y étoit trompé, & l'on ne pouvoit rien voir de plus admirable. A l'entrée de la porte, étoit une troupe de jeunes filles, vêtues de robes vertes, & couronnées de fleurs & de feuilles

entrelacées. Ces filles avoient de la beauté ; mais on les auroit trouvées plus belles encore, ſi elles avoient gardé les bienſéances qui conviennent à leur ſexe. Elles firent à Roger un accueil très honnête, & l'introduiſirent dans le vrai ſéjour des délices ; car c'eſt ainſi qu'on peut nommer un lieu, où je crois qu'Amour a pris naiſſance. Tout le tems s'y paſſe en jeux, en danſes & en fêtes continuelles. On n'y connoît, ni les réflexions, ni les penſées ſérieuſes. Le beſoin n'en approche jamais : la corne d'abondance y eſt toujours pleine : il y régne un éternel printems. Les jeunes hommes & les jeunes filles y chantent gaiement leurs ardeurs ; les uns au bord d'une fontaine ; les autres à l'ombre des arbres, ou ſur le penchant d'un côteau : ils jouent, ils badinent ſans ceſſe, & tous leurs amuſemens ont des charmes. On en voit quelquefois qui ſe retirent à l'écart, pour s'entretenir de leur ſecrette flamme avec un ami fidele. Au haut des pins, des lauriers & des hêtres, un eſſain de petits Amours voltigent & folâtrent continuelle-

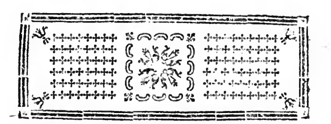
ment : l'un s'applaudit des victoires qu'il a remportées ; un autre songe à de nouveaux triomphes, & du lieu élevé où il est déja il observe les cœurs qu'il a dessein de frapper : quelques-uns s'occupent à tendre des filets ; d'autres trempent leurs traits dans un ruisseau, ou les aiguisent sur un rocher.

On présenta d'abord à Roger un beau & grand cheval de poil alezân, & l'hippogriffe fut mis entre les mains d'un jeune garçon, qui le conduisit au pas derriere le Chevalier. Ensuite les deux femmes, qui venoient de le délivrer de cette troupe de monstres, lui dirent que la valeur qu'il avoit fait paroître, les engageoit à implorer son secours avec confiance. Elles ajouterent, qu'à peu de distance de la Ville, on trouvoit un pont qui partageoit la plaine en deux, & que ce pont étoit gardé par une énorme Géante, nommée Eriphile, qui pilloit & outrageoit tous ceux qui entreprenoient de passer de l'autre côté ; que cette cruelle femme avoit de longues dents, dont la

morſure étoit venimeuſe, & que ſes ongles reſſembloient aux griffes d'un ours; que non contente d'infeſter le chemin par ſes violences, elle faiſoit ſouvent des courſes dans la campagne, détruiſant & ravageant tout ce qu'elle rencontroit. Elles lui dirent enfin, qu'une partie des monſtres qui l'avoient attaqué, étoient nés de cette Géante; que les autres lui étoient ſoumis; & que tous étoient auſſi pillards, auſſi brutaux & auſſi cruels que leur Maîtreſſe. Roger répondit à ces jeunes femmes, qu'il étoit tout prêt à entreprendre pour l'amour d'elles, non-ſeulement un combat, mais cent, s'il le falloit; & qu'elles pouvoient diſpoſer à leur gré de ſon bras. Il les aſſura que le deſir d'acquérir des richeſſes, n'étoit pas ce qui lui avoit fait prendre les armes; qu'il ne s'en ſervoit que pour procurer le bonheur des autres, & ſurtout rendre ſervice à des Dames auſſi aimables qu'elles. Ces femmes l'aſſurerent de leur reconnoiſſance; & bientôt après ils découvrirent la riviere & le pont, & ils ap-

perçurent la fiere Eriphile, couverte d'armes dorées, qui étoient enrichies de saphirs. Je réserve pour l'autre Chant, le combat que Roger lui livra.





CHANT VII.

CEUX, qui voyagent loin de leur Pays, voient ſouvent des choſes qu'ils n'auroient pas crues eux-mêmes avant de les avoir vûes, & qu'on ne croit pas non plus, lorſqu'ils s'aviſent de les raconter : le vulgaire imbécile, qui ne s'en rapporte jamais qu'à ſes propres yeux, les traite ordinairement d'impoſteurs. Cela ſera cauſe, ſans doute, qu'on n'ajoutera pas beaucoup de foi à tout ce que je vais dire : peu m'importe ; je ne prétends pas détromper les ſots, ni inſtruire les ignorans : je n'écris que pour les gens éclairés ; & je ſuis bien ſûr que ceux-ci ne regarderont pas ce que je dis comme des fables : c'eſt à eux ſeuls que je veux plaire ; voila mon unique but dans toutes les peines que je me donne. Nous en ſommes reſtés à l'endroit où Roger découvrit

Eriphile, qui gardoit la riviere & le pont.

Cette ſuperbe Géante avoit des armes d'or, toutes parſemées de rubis, d'émeraudes, de chryſolites & de ſaphirs. Elle étoit montée, non ſur un cheval, mais ſur un loup, plus grand qu'aucun de ceux que nourrit la Pouille, puiſqu'il ſurpaſſoit un bœuf en hauteur & en groſſeur : je ne ſais comment elle pouvoit le conduire à ſa fantaiſie, car il n'avoit point de bride; du reſte il étoit très richement enharnaché. C'eſt ſur cette monture qu'Eriphile paſſa la riviere. Sa cotte d'arme étoit de couleur de ſable, aſſez ſemblable, à la couleur près, aux habits que les Prélats ont coutume de porter à la Cour : enfin ſur ſon caſque & ſur ſon bouclier, on voyoit repréſentée la figure d'un gros crapaud. Dès que les deux Dames qui accompagnoient Roger l'eurent apperçue, elles la firent remarquer au Chevalier. La Géante avoit déja paſſé le pont, à deſſein de lui barrer le chemin, & de lui faire inſulte, comme elle faiſoit d'ordinaire à tous ceux qui ſe préſentoient. Elle

lui cria donc de loin qu'il eut à s'en retourner sur ses pas ; mais Roger, la lance à la main, lui répondit fierement, & la défia au combat. Eriphile, avec la même fierté, picque aussitôt son grand loup, met sa lance en arrêt, & court impétueusement à son adversaire, faisant trembler la terre sous les pieds de sa monture. Roger, néanmoins l'atteignit si rudement à la visiere de son casque, qu'il l'enleva des arçons, & la renversa fort loin de lui. Il alloit sur le champ lui couper la tête ; & il lui étoit aisé de le faire, car Eriphile, étendue sur l'herbe, paroissoit avoir perdu toute connoissance : mais les deux Dames lui crierent, qu'il devoit suffire à un Chevalier généreux d'avoir vaincu, sans pousser plus loin sa vengeance ; qu'il remit donc son épée dans le fourreau, & que passant le pont, ils poursuivissent ensemble leur chemin.

Ils traverserent d'abord un bois avec assez de difficulté, par une route étroite, pierreuse, & qui alloit en montant : mais quand ils furent sur la hauteur, ils entre-

rent dans une plaine ſpacieuſe, où étoit ſitué le plus magnifique & le plus agréable Palais, qui ſoit au reſte de la terre. La belle Alcine en ſortit au milieu d'une Cour très leſte, & vint au-devant de Roger, avec un air, qui marquoit en elle, une perſonne du premier rang. Ceux qui l'accompagnoient firent au jeune Chevalier, les plus grands honneurs, & le reçurent avec les mêmes reſpects qu'ils auroient pû rendre à une Divinité. La beauté du Palais de la Fée, conſiſtoit moins encore dans ſa magnificence, qu'en ce qu'il étoit habité par tout ce qu'il y avoit au monde de plus aimable & de plus gracieux; ceux qui le rempliſſoient, peu différens les uns des autres, étoient tous à la fleur de leur âge, & dans la plus grande force de leurs agrémens. Alcine cependant les effaçoit tous par l'éclat de ſes charmes, comme l'aſtre du jour efface les autres aſtres, par le vif éclat de ſa lumiere.

Elle étoit ſi belle & ſi bienfaite, que l'imagination féconde des Peintres ne peut aller plus loin. Ses cheveux, longs & na-

turellement frisés, étoient du plus beau blond du monde. Elle avoit un front ouvert, ni trop grand, ni trop petit. Sous deux sourcils noirs & déliés, étoient deux yeux de même couleur, ou plutôt deux soleils, pleins de douceur néanmoins, mais avares de leurs regards ; les Amours voltigeoient sans cesse autour d'eux, ils y empruntoient des traits puissans pour blesser les cœurs. Un doux mêlange de lis & de roses décoroit ses joues délicates. Son nez étoit d'une forme si parfaite, que la critique la plus severe n'y auroit rien repris. Une bouche vermeille paroissoit audessous : elle renfermoit un double rang de perles, que d'agréables lévres laissoient voir, ou cachoient à leur gré. C'est de cette bouche incomparable, que sortent des paroles si touchantes & si flatteuses, qu'elles amoliroient le cœur le moins tendre : c'est-là, que se forme ce rire enchanteur, qui ravit & met hors d'eux-mêmes tout ceux qui le voient. Son cou étoit d'une exacte rondeur. Sa gorge, ferme & suffisamment élevée, étoit de la couleur du

lait ; & le mouvement de son sein ressembloit à celui des ondes, qu'on voit aller & venir le long du rivage, lorsqu'elles luttent contre un vent léger. Ses bras étoient bien proportionnés : ses doigts un peu longs & menus par le bout ; & sur sa main, qui étoit petite & très blanche, on n'appercevoit ni veine ni tendon. Un voile impénétrable aux yeux d'Argus même, cachoit les autres parties de son corps : mais la beauté de tout ce qu'on voyoit, devoit être pour le reste un préjugé bien favorable. Enfin un petit pied, fort bien fait, servoit de base à tout ce charmant édifice.

Les graces ne peuvent se cacher, on les apperçoit partout où elles sont ; & Alcine en avoit de répandues dans toute sa personne. Soit qu'elle parlât, soit qu'elle marchât, soit qu'elle voulut rire ou chanter : tous ses mouvemens étoient autant de filets, qu'elle savoit tendre pour séduire les cœurs. Il n'est donc pas étonnant que Roger, qui remarquoit en elle tant de beauté, jointe à tant de complaisance

pour lui, n'ait pû se défendre de ses charmes. Tout ce qu'il voyoit, ne pouvoit s'accorder avec le récit qu'Astolfe lui avoit fait de son dangereux caractere : il ne concevoit point que la douceur & la bonté pussent cacher l'artifice & la perfidie. Il en vint, au contraire, à penser qu'Astolfe devoit être un ingrat, qui s'étoit apparemment attiré, par quelque mauvais procédé, la peine d'être changé en myrte, & que peut-être méritoit-il une punition plus grande encore : ainsi tout ce qu'il lui avoit entendu dire, lui parut une imposture, & il regarda son récit comme un effet du dépit & de la vengeance. Le souvenir de Bradamante fut alors effacé de son cœur : Alcine, qui vouloit que son Amant ne brûlât que pour elle, eut recours au pouvoir des enchantemens pour éteindre en lui toute autre flamme, & c'est ce qui doit faire excuser son inconstance & son infidélité. Lorsqu'ils furent à table, les lyres, les harpes, & d'autres instrumens harmonieux, firent retentir l'air des sons les plus doux ; & des voix touchantes, se

joignant à ces inſtrumens, ne manquerent pas de chanter les douceurs de l'amour, avec les expreſſions les plus propres à l'inſinuer dans le cœur. La volupté des Rois d'Aſſyrie, la magnificence tant vantée des feſtins de Cléopatre, n'approchoient pas du goût & de la ſomptuoſité avec leſquels Alcine traita ſon nouvel Amant: la table même où Ganimede verſe le nectar aux Dieux, eſt moins ſomptueuſe; & la chere qu'ils font, eſt moins délicate.

Après le repas, la Fée propoſa un jeu, où l'uſage eſt de s'aſſeoir en forme de cercle, & que chacun diſe tout bas quelque choſe à ſon voiſin. Ce fut, pour les deux Amans, une occaſion très propre à ſe faire une confidence mutuelle de leur ſecrette ardeur: ils n'y manquerent pas, & ils convinrent qu'ils paſſeroient la nuit enſemble. Le jeu finit bien plutôt qu'à l'ordinaire: de jeunes ſerviteurs d'Alcine, ayant enſuite apporté un grand nombre de lumieres, tout le monde conduiſit Roger dans la chambre qu'on lui avoit prépa-

rée, qui étoit fraîche, commode, & la plus richement ornée de tout le palais. Avant que de le quitter, on lui présenta encore quelques mets légers, & quelques délicieuses liqueurs; après quoi, chacun prit congé de lui, d'un air respectueux, & on le laissa seul. Il se mit dans des draps parfumés, si beaux & si fins, qu'ils sembloient être tissus de la main d'Arachné. Dans l'impatience où il étoit, de voir arriver l'objet de ses desirs, il prêtoit l'oreille au moindre bruit; & son espérance trompée, lui faisoit alors pousser de tristes soupirs. Quelquefois il sortoit de son lit, il ouvroit doucement la porte, il regardoit en dehors; & n'y trouvant personne, il se plaignoit de la lenteur du tems. Souvent il disoit en lui-même, voici le moment où la Fée part de sa chambre pour me venir trouver; & il comptoit tous les pas qu'elle devoit faire, depuis cette chambre, jusqu'à celle où il l'attendoit avec tant d'inquiétude. De semblables pensées l'agitoient, & lui faisoient souvent craindre, que quelque obstacle cruel

ne fût venu détruire ses espérances, & traverser le bonheur dont il étoit si près de jouir. Enfin Alcine, voyant qu'un profond silence régnoit par-tout, jugea qu'il étoit tems de venir trouver son Amant. Elle sortit donc de sa chambre, ayant eu soin auparavant de répandre sur elle les plus précieux parfums; & par une route secrette, elle se rendit, sans bruit, à la chambre où Roger flottoit entre l'espérance & la crainte. Dès que le successeur d'Astolfe vit paroître cet astre brillant, il fut plongé dans un abyme de délices: son émotion & son transport ne peuvent s'exprimer. Sans attendre qu'Alcine fut déshabillée, il sauta promptement du lit, & courut l'embrasser. Elle n'étoit cependant vêtue que d'une robe légere, qu'elle avoit mise négligemment sur ses épaules, & qui tomba d'elle-même: ainsi elle demeura entre les bras de Roger, avec sa seule chemise, dont la toile, extrêmement fine & déliée, ne la cachoit pas mieux, qu'un crystal, bien clair, ne cacheroit de belles fleurs. Jamais le lierre

n'embrassa plus étroitement l'arbre auquel il est uni, que ces deux Amans s'embrasserent l'un l'autre : rien n'est comparable à la douceur & au charme des caresses qu'ils se firent : eux seuls sont en état de donner une juste idée de leurs plaisirs, puisqu'eux seuls les ont ressentis.

Tout ce qui se passoit, entre Roger & Alcine, étoit ignoré dans le palais, ou du moins personne n'en parloit : & en cela, ceux qui approchoient la Fée étoient bien dignes de louanges ; car il est toujours louable de savoir se taire. En Courtisans habiles, ils rendoient au Chevalier les plus grands respects : Alcine souhaitoit qu'ils en usassent ainsi ; ils se conformoient à ses desirs. Il n'y a sorte de plaisir & d'amusement, que ce couple amoureux ne goûtât. Aux longs repas succédoient la danse, la lutte, les joûtes, le bain, la comédie. Quelquefois, assis à l'ombre, au bord d'une fontaine, ils lisoient ensemble les anciennes histoires des Amans les plus renommés. Quelquefois, dans le fond d'un vallon, ou sur un agréable co-

teau, ils pourſuivoient un liévre timide. D'autre fois, ils faiſoient lever des faiſans avec un chien, ou ils les faiſoient partir, en battant les haies & les buiſſons. Tantôt ils s'amuſoient à prendre des grives, ou au filet, ou à la glu. Tantôt ils faiſoient entrer les poiſſons dans leurs rêts, ou, par le moyen d'un appas trompeur, ils les enlevoient de leurs paiſibles retraites. C'eſt ainſi que Roger paſſoit ſon tems, dans la joie & dans les plaiſirs, pendant que Charlemagne & Agramant n'étoient occupés que des ſoins de la guerre. Il ne faut pas que ce jeune Chevalier m'empêche de parler d'eux. Je ne prétens pas non plus oublier ſa fidelle Bradamante, qui, après l'avoir vû enlever dans les airs, ſans ſavoir où on le conduiſoit, paſſa pluſieurs jours de ſuite à le pleurer, & à gémir; & même je vais parler d'elle, avant que de rien dire des autres.

Elle chercha ſon Amant par les bois & par les plaines, dans les vallées & ſur les montagnes, dans les villes & dans les bourgades, demandant par-tout de ſes nouvelles,

nouvelles, ſans en pouvoir apprendre; il étoit alors trop éloigné de tous les lieux où elle s'informoit de lui. Le camp des Sarraſins n'échappa point à ſes recherches: elle y entra ſouvent, allant de quartiers en quartiers, & de tente en tente, pour tirer quelque lumiere ſur ce qu'elle avoit envie de ſavoir: l'anneau enchanté, qui la faiſoit diſparoître dès qu'elle le mettoit dans ſa bouche, lui donnoit la facilité de paſſer au travers des cavaliers, & des gens de pied, ſans être apperçue. Quoique tous ſes ſoins fuſſent inutiles, elle ne pouvoit néanmoins s'imaginer, qu'un guerrier, auſſi fameux que Roger, eût perdu la vie, ſans que la nouvelle en fut répandue depuis les Indes juſqu'en Occident. Elle ne ſavoit plus quelle route prendre pour le trouver; & cependant elle ne ceſſoit de le chercher, n'ayant pour toute compagnie que ſes ſoupirs, ſes regrets & ſa douleur. Enfin la penſée lui vint de retourner à la grotte de Merlin, & de tâcher d'attendrir par ſes plaintes le marbre inſenſible qui couvroit les os de l'Enchanteur. Elle ne

doutoit point qu'il ne pût l'instruire du sort de son Amant; & au cas qu'il lui apprit que Roger eut fini ses jours, elle se détermina à prendre ensuite, sur ce malheur, le parti le plus convenable & le plus sage. Dans cette résolution, elle marcha vers la forêt qui est voisine de Poitiers, & où, dans un lieu sauvage, est cachée la tombe prophétique de Merlin.

Cependant cette femme sage, qui avoit fait voir à Bradamante ses illustres descendans, & qui savoit que de la Guerriere devoient naître des Héros & des demi-Dieux, étoit sans cesse occupée d'elle. Savante dans l'art des enchantemens, Melisse ne passoit pas un seul jour sans y recourir, au sujet de celle à qui elle s'intéressoit. Elle étoit instruite de quelle maniere Roger, après avoir été délivré de la prison où Atlant le retenoit, avoit été ensuite transporté en Orient. Elle l'avoit vû, traversant les airs sur l'hippogriffe, qui l'enlevoit malgré lui; & elle savoit qu'il passoit alors voluptueusement ses jours, dans l'oisiveté & dans l'oubli de son de-

voir, ayant également perdu le souvenir de son Prince, & celui de sa Maîtresse. Un Chevalier si aimable, & si rempli de mérite, auroit ainsi achevé le cours d'une vie criminelle ; cette gloire, qui fait encore vivre les hommes au-delà du trépas, eut été pour lui, ou arrachée, ou du moins séchée dans sa fleur, si Melisse, plus attentive à ses propres intérêts que lui-même, n'eut entrepris de le tirer de ce dangereux état. Ce fut par une voie difficile & rude, & en quelque sorte contre son gré, qu'elle voulut le ramener à la vertu : imitant en cela les plus habiles Médecins, qui, pour guérir les malades, emploient souvent le fer & le feu, quelquefois même le poison, & qui ensuite reçoivent des actions de grace, de ceux à qui ils ont causé de vives douleurs. L'attachement qu'elle avoit pour Roger ne l'aveugloit point en sa faveur : elle l'aimoit bien différemment du vieux Magicien ; car celui-ci ne songeoit qu'à prolonger les jours de son éleve, & il préféroit une seule année passée dans les plaisirs, à

la gloire la plus durable. Atlant avoit fait enlever Roger dans l'isle d'Alcine, afin qu'il y oubliât entierement le métier des armes; & comme il possédoit au plus haut degré, tous les secrets de la magie, il avoit tellement serré le nœud qui unissoit Alcine à son nouvel Amant, qu'elle n'auroit jamais cessé de l'aimer, quand même il eut atteint les années du vieux Nestor. Mais pour en revenir à Melisse, cette femme, à qui l'avenir étoit connu, alla dans le même chemin qu'avoit pris la fille d'Aimon, & se présenta tout-d'un-coup devant elle. Dès que Bradamante l'apperçut, son inquiétude se changea en confiance; elle retomba néanmoins bientôt dans la tristesse, en apprenant, de Melisse, le lieu éloigné où Roger étoit alors; & ce qui l'inquiétoit le plus, étoit le danger que couroit son amour, à moins qu'on n'y apportât un sûr & prompt remede. Celle qui s'intéressoit à elle, la rassura cependant, & lui promit, que dans peu de jours elle reverroit l'objet de sa tendresse. Vous avez, lui dit Melisse, un

anneau qui détruit les plus forts enchantemens : si je l'emporte avec moi chez Alcine, je ne doute point que je ne fasse avorter le dessein qu'elle a formé de retenir un bien qui est à vous, & que je ne vous ramene votre Amant : je partirai d'ici à l'entrée de la nuit, & je compte d'arriver chez elle avant le lever de l'aurore. Puis elle l'instruisit de quelle maniere elle s'y prendroit pour tirer Roger de la vie molle & voluptueuse qu'il menoit, & pour l'engager à revenir en France. Bradamante donna aussitôt son anneau à Melisse : elle lui eut même donné sa vie, afin de la porter à secourir celui qu'elle aimoit. Elle lui recommanda ses propres intérêts, & encore plus ceux de son cher Roger : elle la pria, de l'assurer de sa part du plus tendre souvenir : ensuite elle la quitta, pour prendre le chemin de Provence, & Melisse s'en alla d'un autre côté.

Celle-ci, dans la vue d'éxécuter son projet, fit, sur le soir, paroître un cheval noir, qui avoit un pied roux : c'étoit apparemment quelque esprit, ou quelque

lutin, qu'elle fit ſortir des enfers, ſous cette forme. Elle monta deſſus, ſans ceinture & ſans chauſſure, & avec ſes cheveux tout épars; & après avoir ôté l'anneau de ſon doigt, de crainte qu'il ne nuiſit à ſes enchantemens, elle marcha avec une ſi merveilleuſe diligence, qu'elle ſe trouva de grand matin dans l'iſle d'Alcine. Dès qu'elle y fut arrivée, elle commença par changer de figure: ſa taille s'accrut d'un pied, & ſon corps devint plus gros à proportion: ſa peau ſe rida: ſes joues & ſon menton ſe couvrirent d'une barbe blanche. Elle prit enfin la figure du vieux Magicien, qui avoit élevé Roger avec tant de ſoin; & ſût ſi bien l'imiter par ſon air, & par le ſon de ſa voix, que tout le monde y auroit été trompé. Enſuite elle ſe cacha, pour épier quelque moment où Roger ſeroit ſeul, ce qui étoit extrêmement rare, car la Fée, qui l'aimoit, ne le quittoit preſque pas un inſtant. Elle le trouva néanmoins, comme elle l'avoit ſouhaité. Le jeune Chevalier étoit ſorti ſeul, un matin, en intention de prendre

le frais, ſur les bords d'un agréable ruiſſeau, qui, tombant d'une colline, s'alloit jetter dans un étang. Il étoit vêtu d'une maniere efféminée : Alcine avoit elle-même tiſſu d'or & de ſoie l'étoffe dont il étoit couvert. Un magnifique collier de pierres précieuſes, lui deſcendoit du cou ſur la poitrine. Ses bras, auparavant ſi vigoureux, étoient ornés pour lors de bracelets. A ſes oreilles pendoient deux perles, qui ſurpaſſoient par leur groſſeur toutes celles des Indes & de l'Arabie. Ses cheveux, friſés à groſſes boucles, étoient parfumés des plus rares eſſences. Il avoit l'air & le maintien d'un homme qui auroit paſſé ſa vie entiere dans Valence, à ſervir les Dames. Tout étoit changé en lui ; tout y étoit corrompu ; & de ce qu'il avoit été autrefois, il ne lui reſtoit plus rien que ſon nom. Voilà l'état où l'avoient mis les enchantemens d'Alcine : ce fut en cet état que Meliſſe le trouva.

Elle s'offrit à lui ſous la forme du vieux Atlant, pour qui il conſervoit beaucoup de reſpect ; & avec ce front ſévere qui lui

avoit inſpiré tant de crainte dans ſon enfance, elle lui parla de cette maniere. Voici donc, lui dit-elle, le fruit de tous les ſoins que j'ai pris pour vous élever ? Je vous ai donc fait ſucer, au lieu de lait, la moelle des lions & des ours : je vous ai donc inſtruit à attaquer les dragons dans leurs antres, & à les étouffer de vos mains ; à arracher les griffes des tigres & des léopards vivans, auſſi-bien que les dents des plus énormes ſangliers, pour vous voir devenir enſuite le mignon d'Alcine ? Eſt-ce-là ce que l'obſervation des aſtres, ce que les horoſcopes, le vol des oiſeaux, les fibres des animaux, l'interprétation des ſonges, les conjurations des eſprits, ce que m'avoient, en un mot, appris de vous les ſecrets d'un art, auquel je ne me ſuis que trop appliqué ? Ils m'avoient aſſuré, que dès que vous ſeriez en âge de porter les armes, votre valeur vous rendroit le plus célebre des Guerriers : de la maniere dont vous commencez néanmoins, je ne crois pas que vous égaliez ſi-tôt Alexandre, Céſar, ou Scipion. Vous

auroit-on jamais cru capable de devenir l'esclave d'une femme; & même de faire parade de votre esclavage, en portant, comme vous faites, à vos bras & à votre cou, les chaînes dont il lui plaît de vous charger? Ah! si votre propre intérêt ne vous touche point: si vous êtes insensible à la gloire que le Ciel vous promettoit; du moins n'en frustrez point ceux qui doivent naître de vous: ne rendez point inféconde la tige qui doit pousser de si illustres rejettons: n'empêchez point que les plus nobles ames qui soient renfermées dans les idées éternelles, n'animent les corps qui leur sont destinés: ne mettez point d'obstacles aux actions éclatantes, & aux victoires par lesquelles vos Descendans, après que l'Italie aura essuyé bien des malheurs, & reçu bien des plaies, parviendront un jour à lui rendre sa premiere gloire. Quoique chacun de vos neveux dût, par sa valeur, ses vertus, son mérite, vous engager à faire ce que je vous représente; il y en a deux surtout, Hippolyte & son frere, qui devroient suf-

fire ſeuls pour vous y déterminer, puiſqu'ils raſſembleront en eux ſeuls tout ce que les hommes auront eu de plus grand. J'avois coutume de vous parler d'eux, bien plus ſouvent que d'aucun autre de ceux qui vous devront leur naiſſance, non-ſeulement parceque leur mérite effacera celui des autres, mais encore parceque je m'appercevois du ſecret plaiſir que vous aviez à penſer que de tels Héros naîtroient un jour de vous. Après tout, qu'a donc de ſi charmant celle dont vous vous êtes rendu l'eſclave, que n'aient un grand nombre d'autres femmes, auſſi déréglées qu'elle dans leur conduite? Vous n'ignorez pas combien elle a eu d'Amans avant vous: vous ſavez à combien d'autres elle a prodigué ſes faveurs. Mais pour vous mettre en état de connoître Alcine, pour vous faire voir quels ſont ſes artifices, prenez cet anneau, mettez-le à votre doigt, & allez enſuite la trouver: vous pourrez après cela juger ſainement de ſa beauté.

A ce diſcours, Roger demeura confus,

il baissa les yeux, & garda le silence. Melisse aussitôt lui mit elle-même l'anneau au petit doigt, & le fit ainsi revenir à lui. Il se reconnut ; & sa confusion augmenta à un point, que pour se dérober à la vûe des hommes, il auroit voulu pouvoir se cacher dans les entrailles de la terre. Alors Melisse reprit sa figure ordinaire, & quitta celle d'Atlant, dont elle n'avoit plus besoin, puisqu'elle avoit réussi dans son projet. Elle apprit à Roger qui elle étoit, & à quel dessein elle étoit venue le chercher. Elle lui dit que celle qui brûloit pour lui de la flamme la plus pure, l'avoit envoyée pour rompre les liens magiques qui le tenoient asservi : que pour cet effet elle avoit pris la figure d'Atlant, afin de s'attirer de sa part plus de confiance ; mais enfin qu'étant parvenue à lui rendre la raison, elle ne devoit plus lui rien cacher. La Guerriere qui vous aime, ajouta-t-elle, & qui est si digne de votre amour : celle, à qui, s'il vous en souvient, vous êtes redevable de votre liberté, m'a chargée de cet an-

neau, qui a la vertu de détruire tous les enchantemens : elle vous eut de même envoyé son cœur, si pour rompre le charme qui vous retient, son cœur eut eu autant de pouvoir que l'anneau. Melisse ensuite s'étendit davantage sur la tendresse que Bradamante avoit toujours eue, & continuoit encore d'avoir pour lui : elle lui parla de son extrême valeur ; & ne lui dit rien qui ne fut conforme à la vérité, & avantageux en même temps à celle pour qui elle s'intéressoit. Elle s'acquitta enfin de sa commission en personne extrêmement habile, & sût inspirer à Roger de la haine, & même de l'horreur pour Alcine.

Si le jeune Guerrier n'eut plus que de l'aversion pour la Fée qu'il avoit tant aimée, il ne faut pas en être surpris ; son amour avoit été l'effet d'un enchantement: l'anneau détruisit le charme ; il fit disparoître tous les attraits d'Alcine, qui n'étoient que des attraits empruntés, & il la fit voir dans toute sa laideur. Comme un enfant, qui après avoir serré soigneuse-

ment un fruit mûr, le retrouve par hazard au bout de plusieurs jours, mais gâté, corrompu, & tout différent de ce qu'il étoit; de sorte qu'il jette avec dégoût, ce qui l'avoit d'abord si agréablement flatté: tout de même Roger ayant à son doigt l'anneau qui rendoit vains tous les enchantemens de la Fée; au lieu de cette beauté qui l'avoit si charmé, ne retrouva plus en elle, quand il la vit, qu'une horrible difformité. C'étoit la plus dégoûtante vieille qui fut au reste du monde: elle n'avoit pas trois pieds de haut: son visage étoit pâle, ridé, décharné: le peu qu'elle avoit de cheveux étoient blancs; & il ne lui restoit plus dans la bouche une seule dent. Elle étoit en effet plus âgée qu'Hécube, que la Sybille, & que toutes celles qui ont le plus vécu: mais par un secret qu'on ignore aujourd'hui, elle savoit paroître jeune & pleine d'agrémens. C'est par cet artifice qu'elle en avoit trompé tant d'autres avant Roger. L'anneau enfin fit tomber le masque, & découvrit une vérité qui

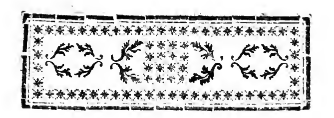
avoit été si long-tems cachée. Il n'est donc pas étonnant que le Chevalier ait cessé d'aimer celle, qui ne pouvoit plus avec lui recourir au charme dont elle s'étoit servie pour lui plaire.

Roger ne fit pourtant semblant de rien, jusqu'à ce qu'il se fut armé, ainsi que Melisse lui avoit dit d'en user; & pour qu'Alcine n'eut aucun soupçon, il lui fit entendre qu'il étoit curieux de voir s'il n'étoit point grossi, & qu'il vouloit essayer s'il pourroit se remuer librement avec ses armes, après avoir été plusieurs jours sans les mettre. Il attacha à son côté Balisarde, c'est le nom qu'on donnoit à son épée. Il prit aussi l'écu merveilleux qui éblouit & renverse tous ceux qui sont frappés de son éclat; & il le mit derriere ses épaules, enveloppé de l'étoffe qui lui servoit de couverture. Il alla ensuite à l'écurie, où il fit seller & brider un cheval extrêmement noir, nommé Rabican. Le Prince Anglois, qui sert présentement de jouet aux vents, le montoit lorsqu'il passa sur le

dos de la baleine, & il étoit abordé avec lui dans l'isle de la Fée. Melisse, qui savoit combien ce cheval étoit léger à la course, avoit conseillé à Roger de le prendre préférablement à l'hippogriffe qui étoit attaché auprès de Rabican, & qu'il auroit pû prendre de même. Elle voulut qu'il le laissât, parcequ'il étoit trop difficile à manier, & parcequ'en le prenant cela pourroit donner quelque soupçon de la fuite qu'il méditoit : mais elle lui dit que le jour suivant elle le tireroit de ce lieu, pour le mettre entre les mains de quelqu'un qui sauroit bien le dompter. Melisse, se rendant invisible, donnoit sans cesse à Roger tous les avis dont il avoit besoin : ce fut en suivant ses conseils, que le jeune Chevalier quitta le séjour voluptueux de la méprisable Fée. Il vint d'abord à une porte qui conduisoit aux Etats de Logistille : l'épée à la main, il fondit sur ceux qui gardoient cette porte, tua les uns, blessa les autres, & s'ouvrit par force un passage. Il traversa promptement

le pont ; & avant qu'Alcine put être avertie de ſa fuite, il étoit déja fort éloigné. Dans le Chant ſuivant nous verrons le chemin qu'il prit, & de quelle maniere il ſe rendit chez la ſage Logiſtille.





CHANT VIII.

QU'IL y a parmi nous d'Enchanteurs & d'Enchantereſſes qu'on ne connoît pas, qui en ſe donnant pour tout autres que ce qu'ils ſont, trouvent, par ce moyen, le ſecret de ſe faire aimer des hommes & des femmes! Ce n'eſt point à l'obſervation des aſtres ni aux conjurations, qu'ils ont recours : ils n'emploient, pour s'attacher fortement les cœurs, que la diſſimulation, l'artifice & la fauſſeté. Qui auroit l'anneau d'Angélique, ou plutôt, qui auroit un eſprit bien pénétrant, reconnoîtroit ſans peine tous ceux qui ont l'art de ſe déguiſer. Tel plaît par la bonté de ſon caractere, & par les agrémens de ſa perſonne, qui, ſi le maſque tomboit, paroîtroit fort laid & fort mépriſable. On peut dire que Roger fut heureux d'avoir

un anneau, qui le mit en état de connoître la vérité.

Ce Chevalier, après avoir, comme on a vû, dissimulé son dessein, alla couvert de ses armes, & monté sur Rabican, droit à la porte de la ville, où il attaqua les Gardes qui ne s'y attendoient point : il en tua une partie, maltraita fort tout le reste ; & forçant la barriere, il passa le pont, & prit ensuite le chemin d'un bois. Il ne marcha pas long-tems sans rencontrer un des serviteurs d'Alcine, qui avoit un faucon sur le poing, & qui s'amusoit chaque jour à le faire voler, soit dans la plaine, soit le long d'un étang voisin, parcequ'il étoit sûr de trouver en ces endroits beaucoup de gibier. Ce Chasseur étoit aussi accompagné d'un chien, & il montoit un cheval de peu d'apparence. Quand il vit Roger s'avancer avec tant de diligence, il jugea d'abord que le Chevalier avoit intention de s'enfuir : il alla droit à lui, & lui demanda, d'un air hautain, pourquoi il marchoit si vîte. Roger ne daigna pas lui répondre, ce qui confirma encore

davantage cet homme dans ſon opinion. Réſolu de mettre obſtacle à ſa fuite, il le menaça de la main gauche, & ajouta : mais que dirois-tu, ſi je t'empêchois d'aller plus loin, & ſi mon oiſeau t'arrêtoit ici dans l'inſtant ? Et en diſant cela il lâcha ſon faucon, dont le vol étoit auſſi rapide que la courſe de Rabican. Il mit en même tems pied à terre : puis il ôta la bride à ſon cheval ; & cet animal, auſſi à craindre par ſes morſures que par ſes ruades, partit comme un trait. Son Maître le ſuivit avec une vîteſſe égale à celle de la flamme ou du vent. Le chien fit la même choſe, il ſe mit à pourſuivre Rabican, comme un léopard pourſuit un liévre. Roger crut donc que ſon honneur l'engageoit à s'arrêter : il ſe retourna auſſitôt vers ce Chaſſeur ſi ardent à le pourſuivre : mais ne lui voyant pour toute arme qu'une baguette, dont il ſe ſervoit pour faire obéir ſon chien, il ne voulut pas mettre l'épée à la main contre un pareil ennemi. Cependant cet homme le joint, & le frappe de ſon bâton : ſon chien lui mord le

pied gauche ; le cheval débridé l'attaque à droite & lui lance plusieurs ruades ; l'oiseau tourne sans cesse autour de lui , & souvent l'égratigne avec ses ongles ; de sorte que Rabican , effrayé , n'obéit plus ni à la main ni à l'éperon de celui qui le monte. Pour se délivrer de ces importunes attaques , le Chevalier tire enfin Balisarde , & la présente tantôt à ces animaux , tantôt à leur Maître : mais malgré cela , cette vile troupe , qui l'environne de tous côtés , ne discontinue point de l'assaillir. Il comprit alors qu'il y auroit de la honte ; & même du danger pour lui , s'ils l'arrêtoient davantage : il savoit qu'incessamment il auroit à se défendre contre tous les sujets de la Fée ; & déja il entendoit le son des tambours , des trompettes & des cloches , dont les vallons retentissoient. Comme il ne pouvoit néanmoins se résoudre à employer la force de son bras contre un valet sans armes , & contre un chien ; cela lui fit prendre le parti de recourir au moyen le plus prompt, afin de s'en débarasser , qui fut de décou-

vrir l'écu d'Atlant. Il ôta donc l'étoffe qui l'enveloppoit depuis long-tems ; & dans le moment même, l'effet que produisit son éclat fut conforme à ce qu'on avoit déja vû tant de fois : sitôt que les yeux de ceux qui l'entouroient en furent frappés, l'homme fut renversé par terre, le cheval & le chien tomberent chacun de leur côté, & les aîles du faucon refuserent de le soutenir en l'air. Roger, content de ce succès, les laissa tous quatre en proie au sommeil, & poursuivit son chemin.

Cependant Alcine, ayant appris que son Amant s'étoit enfui, après avoir forcé la porte, & tué une bonne partie de ceux qui la gardoient, fut saisie de la plus vive douleur. Elle mit ses habits en pieces, se meurtrit le visage, se reprocha amerement son imprudence, & fit aussitôt sonner l'allarme pour assembler tous ses gens. Elle en envoya la moitié par terre, sur le chemin qu'avoit pris Roger; fit embarquer le reste, afin de courir la mer, & elle partit avec ces derniers. Possédée d'un violent desir de retrouver ce-

lui qu'elle aimoit, elle ne laiſſa perſonne à la garde de la ville, ni dans ſon palais : c'eſt ce qui donna à Meliſſe le moyen d'exécuter ce qu'elle avoit réſolu. Elle vouloit rendre aux Amans d'Alcine leur premiere figure ; elle en trouva l'occaſion, & en profita : elle eut le loiſir de brûler les images, de rompre les nœuds, d'effacer les caracteres & les cercles, & de détruire généralement tout ce qui avoit ſervi à la Fée pour faire ſes enchantemens. Elle alla enſuite dans la campagne, où ces malheureux Amans, en grand nombre, étoient transformés en arbres, en bêtes, en fontaines, en rochers, & leur rendit à tous la figure humaine. Dès qu'ils furent délivrés, ils ſuivirent les traces de Roger, & ſe rendirent dans les états de Logiſtille ; d'où ils s'en retournerent, les uns en Grece, les autres en Perſe, d'autres en Tartarie ou aux Indes : Meliſſe les renvoya dans les lieux de leur naiſſance, & jamais depuis ils n'oublierent ce qu'ils devoient à leur libératrice.

Mais le premier à qui elle rendit la for-

me humaine, fut le Prince d'Angleterre, Roger le lui avoit particulierement recommandé, à cause de Bradamante, dont ce Prince étoit parent; & il lui avoit même laissé l'anneau, afin qu'elle eut plus de facilité pour le remettre en son premier état. Melisse ne crut pourtant pas avoir assez fait en faveur d'Astolfe, si avec la figure humaine, elle ne lui faisoit encore recouvrer ses armes, & surtout la lance d'or, qui a la vertu de désarçonner tous ceux qu'elle touche. Cette lance avoit autrefois appartenu à Argail : elle étoit ensuite tombée entre les mains d'Astolfe; & elle avoit acquis en France beaucoup d'honneur à ces deux Chevaliers. Melisse la trouva avec les autres armes, que le Prince Anglois avoit perdues dans cette fatale demeure. Elle les lui rendit : puis montant sur l'hippogriffe, elle le fit mettre en croupe derriere elle, & ils arriverent ensemble chez Logistille, une heure avant que Roger y arrivât. Ce jeune Guerrier marchoit au travers des cailloux & des épines, à dessein de se rendre chez la sa-

ge Fée. Il alloit d'une route dans une autre, & de précipice en précipice, par des endroits rudes, ſauvages & preſque impraticables. Il arriva enfin, ſur le haut du jour & après bien des fatigues, dans une plaine aride, déſerte, & expoſée à la plus grande ardeur du midi. Cette plaine étoit ſituée entre une montagne & la mer; de ſorte que les rayons du Soleil, réfléchis par le ſable, & par la pente de la montagne, y embraſoient l'air d'une ſi exceſſive chaleur, qu'elle auroit pû fondre le verre. Tous les oiſeaux gardoient à l'ombre un profond ſilence: on n'entendoit que la voix de la cigale, qui, ſous un épais feuillage, faiſoit retentir le ciel & la mer, les monts & les vallées, de ſon ennuyeux cri. Dans cette aride plaine, la fatigue que Roger avoit eſſuyée, la chaleur & la ſoif qu'il enduroit, devoient lui faire trouver le chemin long; c'étoit pour le Chevalier une triſte & déſagréable compagnie. Je vais l'y laiſſer, parcequ'il ne convient point que je parle ſans ceſſe d'une même choſe, ni que j'occupe toujours les

autres

autres du même sujet; & je retourne en Ecosse, chercher le fils d'Aimon.

Renaud étoit fort considéré du Roi, de sa fille & de tous les Ecossois. Ce qu'il venoit de faire en faveur de la Princesse, lui donna encore plus de confiance pour exposer la commission dont Charlemagne l'avoit chargé, & il appuya, de fortes raisons, la demande de son Prince. Le Roi lui répondit sur-le-champ, qu'il seroit toujours prêt à faire ce qu'il y auroit de plus utile & de plus honorable pour le service de l'Empereur & pour le bien de l'Empire; qu'ainsi Charlemagne n'avoit qu'à disposer de toutes les forces de son royaume: qu'incessamment il mettroit sur pied autant de gens de guerre que l'Ecosse en pouvoit fournir: que sans l'âge avancé où il étoit, il marcheroit lui-même à leur tête: que cependant son âge ne l'en empêcheroit pas, s'il n'avoit un fils, qui, par sa valeur & sa prudence, étoit plus digne que tout autre d'en prendre le commandement: que ce fils n'étoit point alors en Ecosse; mais qu'il y seroit de retour avant

que les troupes, qu'on alloit lever, fuſſent en état de marcher, & qu'il les trouveroit toutes prêtes en arrivant. Le Roi envoya auſſitôt partout ſes ordres, pour lever des cavaliers & des gens de pied : il fit équipper des vaiſſeaux, préparer des munitions de guerre & de bouche, avec l'argent néceſſaire pour l'entretien des troupes. Le fils d'Aimon lui ayant enſuite témoigné le deſſein qu'il avoit de paſſer en Angleterre, le Roi voulut, par honneur, l'accompagner juſqu'à Barwik, & ce Prince fut attendri en le quittant.

Comme le vent étoit favorable, Renaud prit congé des Ecoſſois & de leur Roi : il s'embarqua, & on mit auſſitôt à la voile. Il arriva en peu de tems à l'endroit où la Tamiſe, par une large embouchure, confond ſes eaux avec les ondes ameres de l'Océan ; & de ce lieu, le flux, aidé des voiles & des rames, le porta ſans danger juſqu'à Londres. Outre les lettres de Charlemagne, il en avoit d'Othon, Roi d'Angleterre, qui étoit enfermé dans Paris avec l'Empereur. Ces lettres étoient

adressées au Prince de Galles, qui commandoit dans le pays en l'absence du Roi; & elles contenoient des ordres, pour qu'il envoyât promptement à Calais toutes les forces du Royaume, au secours de Charlemagne & de la France. Le Prince rendit à Renaud les mêmes honneurs qu'il auroit pû rendre à son Souverain : il ordonna qu'on levât des troupes en Angleterre, & dans les Isles voisines; & il marqua un jour, pour que toutes ces troupes eussent à se rendre sur le bord de la mer, & à s'embarquer. Mais il faut que j'imite un bon joueur d'instrument, qui touche différentes cordes, & joue sur différens tons. En parlant de Renaud, cela m'a rappellé le souvenir d'Angélique, qui s'enfuit de crainte de tomber en sa puissance : je vais donc poursuivre l'histoire de cette belle Reine.

Nous l'avons laissée qui demandoit le chemin d'un port, à un Hermite qu'elle avoit rencontré. La peur qu'elle a du fils d'Aimon est si violente, qu'elle ne peut se croire en sûreté, à moins qu'elle n'a-

bandonne l'Europe entiere, & qu'elle ne mette la mer entr'elle & lui. L'Hermite, à qui elle s'étoit adreſſée, la trouvant parfaitement belle, fut tout d'un coup épris de ſes charmes : malgré les glaces de la vieilleſſe, il ſentit que cette rare beauté avoit embraſé ſon ame. Il ne ſongea qu'à l'amuſer par de vains diſcours, afin de jouir plus long-tems du plaiſir qu'il avoit à la voir; mais elle faiſoit ſi peu d'attention à lui, qu'elle s'en éloigna preſqu'auſſitôt. Dans le deſſein de la ſuivre, il frappa cent fois ſon âne pour le faire avancer, ſans pouvoir néanmoins faire doubler le pas à ce tardif animal; & cependant la belle Angélique s'éloignoit toujours. Alors l'Hermite eut recours à ſon art diabolique : il fit ſortir de l'enfer une troupe de démons : il en choiſit un, à qui il déclara le beſoin qu'il avoit de lui; & auſſitôt, cet eſprit infernal entra dans le corps du cheval, qui emportoit, avec Angélique, le cœur du vieil Anachorete. Comme un chien, accoutumé à la chaſſe des liévres & des renards, quand il voit la bête qu'il

poursuit aller d'un côté, prend ordinairement par un autre, sans se soucier d'en perdre la trace, mais va l'attendre à l'endroit où il sait qu'elle se rendra ; & dès qu'elle y paroît, il se jette sur elle, & l'étrangle : ainsi l'Hermite ne s'embarrasse plus de suivre les traces d'Angélique, bien sûr qu'il saura la joindre, quelque chemin qu'elle prenne. Je me doute fort du dessein qu'il pouvoit avoir, & nous le verrons plus bas. La Reine de Cathai poursuivoit cependant sa route, faisant quelquefois plus, quelquefois moins de chemin dans un jour. Elle ne se défioit de rien, parceque le démon, qui s'étoit emparé de son cheval, n'en donnoit aucun signe : il ressembloit à ces feux cachés, qui ne se déclarent qu'en causant de funestes embrasemens, dont on peut à peine se sauver.

Angélique marchoit le long de la mer qui baigne les côtes de la Gascogne : elle suivoit un petit sentier, qui n'étoit éloigné du bord, qu'autant qu'il le falloit pour que le terrein n'y fut point trop humide, lorsque son cheval l'emporta tout-d'un-

coup si avant dans l'eau, qu'il y étoit à la nage. Saisie de frayeur, elle ne put faire autre chose, que de se tenir ferme sur la selle. Plus elle tâchoit de regagner la terre, plus le cheval, indocile au frein, s'avançoit en pleine mer. Elle levoit les pieds en haut; elle retiroit sa robe, pour ne la point mouiller: ses cheveux, épars sur ses épaules, servoient de jouet à un petit vent qui les agitoit; car les vents orageux ne souffloient point, ils étoient peut-être attentifs, aussi-bien que la mer, à contempler cette beauté divine. Elle tournoit vers le rivage ses yeux baignés de larmes; mais le rivage s'éloignoit d'elle, & les objets disparoissoient de plus en plus à ses yeux. Après que son cheval eut nagé long-tems, il prit terre enfin sur le soir, dans un lieu rempli de rochers & d'horribles cavernes. Lorsqu'Angélique se vit seule, dans cet affreux désert, dont l'absence du Soleil vint encore redoubler l'horreur, elle demeura privée de tout mouvement; on n'eut pû dire si elle étoit vivante ou inanimée. Elle fut plusieurs instans dans la

même place, immobile, & ſans proférer un mot : ſes cheveux étoient en déſordre : elle avoit les mains jointes, & les yeux élevés au Ciel, en la poſture d'une perſonne qui accuſeroit de cruauté à ſon égard, le ſouverain Maître du monde : puis, rompant le ſilence, ſa douleur s'exprima par ces plaintes, qu'elle accompagna d'un torrent de larmes.

O fortune ! n'as-tu pas encore épuiſé ſur moi tous tes traits ? Que te reſte-t-il à m'ôter, que cette miſérable vie ? Mais puiſque tu me l'as conſervée au milieu des flots, où tu pouvois ſi aiſément me la faire perdre, tu ne veux pas ſans doute m'en priver, & tu me la laiſſes pour me faire éprouver de nouveaux malheurs. Eh ! quels ſont ces malheurs que tu pourrois me réſerver ? Ne m'as-tu pas déja fait ſentir les plus terribles de tous ? Tu m'as chaſſée de mon Trône, ſans qu'il me reſte aucun eſpoir d'y remonter. Tu m'as enlevé le bien le plus précieux que puiſſe poſſéder une femme, qui eſt ſon honneur : car enfin, quoique j'aie conſervé le mien ſans

tache, je puis dire que tu me l'as enlevé; en me contraignant à errer ſans ceſſe, de lieu en lieu: il eſt trop malaiſé de croire qu'une fille vagabonde puiſſe être ſage. Ça été un triſte avantage pour moi d'être jeune, & de paſſer pour belle, ſoit qu'on me flatte ſur ma beauté, ſoit que j'aie en effet quelques agrémens; c'eſt un préſent du Ciel, dont je ne dois point lui rendre grace. Hélas! cette beauté funeſte a été la ſource de tous mes maux. Elle a coûté la vie à mon frere Argail, que ſes armes enchantées ne purent garantir. Elle a été cauſe qu'Agrican, Roi des Tartares, a fait à Galafron, mon pere, qui étoit grand Can de Cathai, une cruelle guerre, dans laquelle il a ſuccombé. C'eſt elle qui me réduit à mener une vie toujours errante, & qui ne me permet pas d'être un ſeul moment tranquille. Ah! fortune injuſte, ſi tu m'as privée de mes parens, de mes Etats, de mon honneur, quelle nouvelle diſgrace pourrois-tu me faire eſſuyer encore? Tu as cru peut-être, que de périr dans les flots, ſeroit une peine trop lé-

gere pour cette infortunée que tu pourſuis: Eh bien! déploie contre moi toute ta barbarie: fais que je ſois dans ces déſerts la proie de quelque monſtre: n'importe de quelle maniere tu finiſſes mes jours déplorables; pourvu que tu termines ma vie, je regarderai la mort comme un don de ta part, digne de toute ma reconnoiſſance.

Angélique ſe plaignoit ainſi, lorſqu'elle apperçut tout-d'un-coup l'Hermite auprès d'elle. Il l'avoit vûe aborder, toute éperdue, au pied d'un rocher fort élevé, d'où il l'obſervoit: un démon l'avoit tranſporté dans ce lieu par un chemin extraordinaire, & il y étoit arrivé ſix jours avant la Reine de Cathai. Il s'en approcha donc, avec un air pieux & recueilli, tel qu'auroient pû l'avoir ces anciens Anachoretes, que leur ſainteté a rendus célebres. Angélique, qui ignoroit ſon intention, fut un peu raſſurée dès qu'elle le vit: les marques de ſa frayeur commencerent à diſparoître de deſſus ſon viſage. Ah! mon pere, lui dit-elle, voyez en quels lieux

le ſort m'a conduite ; que l'état où je ſuis vous inſpire de la pitié : puis elle lui conta ſa triſte aventure, que l'Hermite ſavoit auſſi-bien qu'elle. Il la conſola d'abord, par des diſcours pleins de force & d'onction ; & en lui parlant, il portoit de tems en tems ſa main impudente, ſur ſes joues humides & ſur ſon ſein. Ces premieres libertés lui donnant de la hardieſſe, il ſe mit en devoir de l'embraſſer, mais elle le repouſſa rudement ; & ſon viſage, qui ſe couvrit d'une honnête rougeur, fit connoître à ce téméraire, combien elle étoit indignée de ſon inſolence. Alors l'Hermite tira de ſa poche une petite phiole, remplie d'une liqueur magique : il en fit jaillir quelques goutes dans ces beaux yeux, où l'amour puiſe ſes plus ardentes flammes ; & cette liqueur eut la vertu d'endormir auſſitôt Angélique, d'un ſommeil profond. Elle tomba à la renverſe, ſur le ſable, & demeura expoſée à toute la brutalité de ce vicieux vieillard. L'Hermite n'avoit dans ces déſerts aucun témoin de ſon action ; il tenoit entre ſes bras une

belle fille, dont il diſpoſoit à ſa fantaiſie, ſans qu'elle pût lui réſiſter, parce-qu'elle avoit entierement perdu l'uſage de ſes ſens : tout ſembloit favoriſer ſes criminels deſirs ; mais ſon grand âge & ſa foibleſſe y mirent un invincible obſtacle. Quelque choſe qu'il fît, quelque moyen qu'il employât, pour parvenir à ſatisfaire ſa paſſion brutale, tous ſes efforts furent inutiles, & ſon attente fut toujours trompée : jamais il ne put ranimer la nature qui s'éteignoit en lui : tellement qu'épuiſé de laſſitude, il s'endormit lui-même à côté de celle qu'il avoit ſi profondément aſſoupie. Cependant la fortune, qui ne ſe laſſe point de perſécuter ceux qu'elle a choiſis pour être en butte à ſes coups, préparoit à la triſte Angélique une nouvelle diſgrace : mais avant que de la raconter, il faut que je m'écarte un peu du chemin que je ſuivois.

Il y a une Iſle, qu'on nomme Ebude, qui eſt ſituée au-delà de l'Irlande, dans les mers du couchant. Cette Iſle eſt preſque depeuplée, depuis que Prothée, pour

ſatisfaire ſa vengeance, l'a fait ravager par l'Orque, & par les autres monſtres marins qui compoſent ſon troupeau. Si l'on s'en rapporte à d'anciennes hiſtoires, ſoit véritables, ſoit fabuleuſes, un Roi de cette Iſle eut autrefois une fille, dont la beauté fut aſſez puiſſante pour embraſer Prothée au milieu des eaux : il la vit ſur le rivage : il en devint amoureux; & la trouvant un jour ſeule, il ſatisfit ſes deſirs, & laiſſa ſa Maîtreſſe enceinte. Dès que le Roi ſût ce qui étoit arrivé à ſa fille, ce Prince, naturellement dur & cruel, ne voulut entendre, ni ſes excuſes ni ſes prieres; inſenſible à la pitié, il la condamna ſur-le-champ à la mort. Il pouſſa même la cruauté, juſqu'à vouloir que l'enfant, dont elle étoit groſſe, pérît avec elle, tant la colere a de pouvoir ſur les cœurs féroces : il ôta ainſi la vie à un enfant malheureux, qui n'étoit pas encore né, & qui étoit très innocent du crime de ſa mere. Quand le paſteur des troupeaux de Neptune, apprit la fin tragique de celle qu'il aimoit, ſa douleur fut extrême,

& son ressentiment ne fut pas moins violent. Il fit aussitôt, contre l'ordre de la nature, sortir du sein des flots, les orques, les phoques, & tous les monstres qui lui étoient confiés : il les conduisit sur ce rivage coupable : il les excita à se répandre dans l'Isle, à ravager les hameaux & les villages, & à exterminer, sans distinction, les bestiaux & les laboureurs. Ces monstres désolerent toute la campagne, & la rendirent bientôt déserte : souvent même ils assiégerent les habitans des lieux fermés de murailles, qui, pour se garantir de leur fureur, étoient obligés de se tenir jour & nuit sous les armes. Enfin, les peuples de cette Isle infortunée, eurent recours à l'Oracle, pour apprendre de quelle maniere ils pourroient faire cesser les maux qui les affligeoient. L'Oracle leur répondit, qu'ils devoient chercher une jeune fille, qui eut autant de beauté, que la Princesse dont la mort avoit causé leurs malheurs; & qu'il falloit ensuite l'offrir à Prothée, en échange de celle qu'on lui avoit si cruellement ravie : que

ſi le Dieu trouvoit cette fille aſſez belle, pour s'en contenter, leurs maux finiroient ; mais que s'il n'en étoit point content, il falloit lui en préſenter une ſeconde, une troiſiéme, & enfin lui en offrir chaque jour une nouvelle, juſqu'à ce qu'il s'en trouvât une qui fut à ſon gré.

Cette réponſe de l'Oracle devint une ſource de maux, pour toutes les filles du pays, qui avoient quelque beauté. Depuis ce tems-là les Ebudiens n'ont pas ceſſé un ſeul jour d'en préſenter une à Prothée, ſans que ce Dieu irrité ait encore pû s'appaiſer : toutes celles qu'on lui a offertes, ont été dévorées par une Orque, qu'il a laiſſée exprès ſur les bords de l'Iſle, après avoir fait rentrer dans les ondes le reſte de ſon troupeau. Que cette hiſtoire de Prothée ſoit vraie ou non, car il n'eſt pas aiſé de s'en éclaircir, il eſt du moins conſtant, que c'eſt un ancien uſage dans l'Iſle d'Ebude, d'expoſer tous les jours une fille ſur le rivage, pour être la proie d'un monſtre marin, qui ſe repaît de ſa chair. Si dans tous les pays du monde, c'eſt un

malheur que d'être femme, c'en est encore un beaucoup plus grand chez les Ebudiens : autant il en aborde dans leur Isle, autant ils en saisissent, pour en faire ensuite de déplorables victimes ; & ils trouvent en cela cet avantage, que plus le hazard leur en envoie d'étrangeres, & moins le nombre des leurs diminue. Cependant, comme il ne leur en vient pas de dehors, autant qu'ils le souhaiteroient ; ils courent sans cesse les côtes, avec des bâtimens légers, afin d'en enlever de toutes parts. Il arriva donc qu'une de leurs barques, passant par hazard le long du rivage, où Angélique étoit alors livrée au sommeil ; quelques-uns d'entr'eux descendirent à terre, à dessein de faire du bois & de l'eau, & apperçurent cette belle Princesse, qui dormoit entre les bras de l'Hermite. Quelle proie pour ces barbares ! Pourra-t-on se persuader que la fortune ait assez de puissance sur les choses humaines, pour destiner, à être la proie d'un monstre, cette beauté célebre, qui porta le Roi Agrican à sortir des Portes

Caſpiennes, à la tête d'une multitude de Tartares, & à venir chercher la mort dans les Indes? cette beauté, à laquelle le Roi de Circaſſie ſacrifia ſon honneur & ſon trône? cette beauté, enfin, qui ternit la gloire & égara la raiſon du ſage & vaillant Comte d'Angers? Hélas! cette beauté incomparable, qui avoit fait prendre les armes à tout l'Orient, ſe trouve préſentement ſeule, ſans ſecours & ſans appui.

Angélique fut ſaiſie par les Ebudiens, avant qu'elle ſe réveillât: ils l'enleverent avec le Vieillard, & les porterent l'un & l'autre dans leur vaiſſeau, où il y avoit déja pluſieurs autres infortunées, qu'ils avoient pareillement enlevées. Ils mirent à la voile, & arriverent bientôt à Ebude; & ils l'enfermerent dans un lieu ſûr, juſqu'à ce que ſon tour fut venu pour être expoſée. Ses charmes furent néanmoins aſſez puiſſans pour toucher ces habitans féroces: ils attendirent l'extrêmité, avant que d'en venir à faire périr une beauté ſi rare: tant qu'ils eurent d'autres victimes, ils garderent Angélique, & ils la réſerve-

rent pour être ſacrifiée la derniere. Mais enfin ce jour fatal arriva : ils la conduiſirent ſur le rivage, & tout le peuple la ſuivit en verſant des pleurs. Qui pourroit exprimer les plaintes, les ſanglots, les lamentations, qu'on entendit alors ? Il eſt étonnant que le rocher, où elle fut attachée pour y attendre une mort cruelle, ne ſe ſoit point fendu de pitié. Ne parlons pas davantage d'un ſujet ſi triſte ; j'ai beſoin de m'en détourner un peu, juſqu'à ce que la douleur qu'il me cauſe ſoit diminuée : je ne doute pas en effet qu'un tigre furieux, à qui on vient d'enlever ſes petits, & que tous les ſerpens qui rampent ſur les ſables brûlans de l'Afrique, ne fuſſent émus de compaſſion, en voyant la belle Angélique expoſée ſur un dur rocher, pour y être dévorée par l'Orque. Que n'eut point fait ſon fidele Roland, s'il avoit ſû l'état déplorable où elle eſt préſentement réduite ? Que n'euſſent point entrepris deux vaillans Chevaliers, dont un Démon ſuſcité par le cauteleux Hermite, vint interrompre le combat ? Ils ſe

feroient expofés tous à mille morts, afin de la fecourir. Mais quand même ils feroient inftruits du danger qui la menace, que pourroient-ils faire en fa faveur, étant à préfent fi éloignés d'elle ?

Cependant la ville de Paris étoit affiégée par Agramant, & peu s'en fallut qu'un jour il ne s'en rendît maître. Dieu, touché par les prieres de Charlemagne, la préferva : une pluie tombant du Ciel en abondance, éteignit un furieux incendie, qu'aucun moyen humain n'auroit pû éteindre : fans ce prompt fecours, & la France & l'Empire alloient fubir ce jour même le joug des Infideles. Qu'il eft fage de s'adreffer dans fes befoins, à celui qui peut feul nous fecourir ? Le pieux Empereur en fit alors une falutaire expérience.

Roland, qui étoit dans Paris avec Charlemagne, n'avoit la nuit que fon lit pour témoin des différentes penfées qui l'agitoient fucceffivement, & à aucune defquelles il ne pouvoit s'arrêter long-tems. Telle eft la lumiere du Soleil ou de la Lune, quand elle eft réfléchie fur un mur, par

une onde bien claire : on la voit aller par ſauts de différens côtés, & vaciller continuellement. Angélique lui revenoit ſans ceſſe dans l'eſprit ; ou plutôt elle ne ſortoit point de ſa penſée, mais la flamme dont il brûloit pour elle paroiſſoit plus ardente pendant la nuit que pendant le jour. Cette belle Princeſſe étoit venue avec lui, depuis le Cathai juſqu'aux Pyrenées, où on la lui avoit enlevée : & il n'avoit point entendu parler d'elle, depuis le jour de la bataille qui s'étoit donnée dans le voiſinage de Bordeaux. C'eſt ce qui cauſoit ſa douleur, & ce qui excitoit en même tems ſon dépit. Ah ma chere Princeſſe, diſoit-il en lui-même, que j'en ai mal uſé avec vous ! Eſt-il poſſible, qu'étant le maître de ne vous pas quitter un ſeul moment, j'aie pû me réſoudre à vous voir paſſer au pouvoir du Duc de Baviere, ſans y apporter le moindre obſtacle ? N'avois-je pas d'aſſez fortes raiſons pour m'y oppoſer ? L'Empereur n'auroit point déſapprouvé mes raiſons : mais quand même il l'eut fait, qui pourroit vous enlever à

moi par force ? qui pourroit me contraindre à vous céder à un autre ? Ni Charlemagne, ni toute sa puissance, n'en viendroient point à bout. Je vous aurois mise en sûreté dans Paris, ou dans quelqu'autre lieu très fort ; & je vous ai perdu, en souffrant que le Duc Naimes fut chargé du soin de vous garder. N'étois-je pas de tous les hommes celui qui pouvois le mieux m'acquitter d'un pareil soin, moi à qui vous êtes cent fois plus chere que mes yeux & que ma vie ? Hélas ! je le devois faire, je le pouvois, & je ne l'ai point fait. Avec tant de jeunesse & tant de beauté, quel danger ne devez-vous point courir, si l'on vous rencontre sans moi ? Vous êtes comme une jeune brebis, égarée la nuit dans un bois, qui tâche par ses cris de se faire entendre au Berger ; mais elle n'est entendue que d'un loup cruel, qui accourt de loin, guidé par le son de sa voix ; & le malheureux Berger gémit ensuite de sa perte. En quels lieux êtes-vous à présent, ô ma plus douce espérance ? Vous errez peut-être dans un dé-

ſert, & des loups raviſſans vous trouvent ſans votre fidele Roland : peut-être vous enlevent-ils brutalement cette fleur précieuſe, qui eut comblé ma félicité ; mais à laquelle je n'ai jamais voulu toucher, de crainte d'offenſer votre ſageſſe. Ah ! ſi j'eſſuie cette diſgrace, je n'ai plus rien à ſouhaiter que la mort : envoyez-moi, juſte Ciel, tous les autres maux, épargnez-moi celui-là ſeul : ſi jamais je l'éprouve, ſaiſi du plus horrible déſeſpoir, je m'arracherai ſur-le-champ la vie de ma propre main.

Ainſi ſe plaignoit peut-être l'infortuné Comte d'Angers. Tous les animaux de la terre étoient alors entre les bras du ſommeil ; les uns en goûtoient la douceur dans des lits, d'autres ſur l'herbe, d'autres ſur les branches des arbres. Ton inquiétude, ô Roland, te permit à peine de fermer quelques inſtans la paupiere ; & pendant des momens ſi courts, elle ne te laiſſa pas même jouir d'une douce tranquillité. Le Comte ſongea qu'il étoit ſur un agréable rivage, émaillé d'odoriférantes fleurs ; que

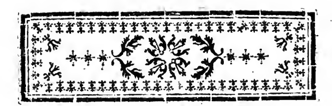
là il contemploit ce gracieux mélange de lis & de roſes, qu'Amour a fait lui-même, & ces deux aſtres brillans, au feu deſquels il allume ſon flambeau : c'eſt-à-dire, qu'il regardoit avec plaiſir les beaux yeux & le viſage aimable de celle qu'il adore. Sa joie étoit extrême, & ſon bonheur étoit celui d'un amant heureux ; lorſque tout d'un coup un orage épouvantable vint arracher les fleurs, & déraciner les arbres : on ne voit rien de ſi terrible quand les vents du midi, du nord & de l'orient, ſe déchaînent & luttent les uns contre les autres. Pendant que Roland cherchoit quelque aſyle contre cette furieuſe tempête, il eut le malheur de perdre Angélique, qui diſparut à ſes yeux dans l'obſcurité. Il l'appella de tous côtés, il fit retentir, d'un nom ſi cher, tous les lieux des environs : hélas ! diſoit-il, qui a pû changer ainſi ma joie en triſteſſe & en amertume ? Enfin, il crut entendre la voix de ſa Maîtreſſe qui ſe plaignoit en implorant ſon ſecours. Il alla tout auſſitôt d'où cette voix étoit partie : mais quelque ſoin qu'il ſe

donnât, il ne rencontra point celle qu'il cherchoit. Un peu après il entendit la même voix d'un autre côté, qui lui disoit: non, n'espérez plus de me posséder jamais. A ces paroles, Roland se réveille en sursaut, avec les yeux baignés de larmes. Sans faire attention que les songes n'offrent que de vaines images de ce qu'on craint, ou de ce qu'on espere, il se met fortement dans l'esprit, que la vie ou l'honneur de sa Maîtresse sont en danger: il se jette à bas de son lit, & se couvre précipitamment de ses armes; il monte sur Bridedor, son cheval, & part sans vouloir être suivi d'aucun Ecuyer. Pour ne point commetre sa dignité dans tout ce qu'il pourroit entreprendre, il ne prit point cette cotte d'arme, qui étoit écartellée de blanc & de rouge, & qu'il portoit ordinairement: il en prit une toute noire, qu'il avoit enlevée quelques années auparavant, à un Guerrier qui étoit tombé sous ses coups; & peut-être la choisit-il, à cause que la couleur en convenoit mieux à l'état présent de son ame. Il partit au milieu de

la nuit, ſans prendre congé de l'Empereur, & ſans dire adieu à Brandimart, le fidele compagnon de ſes armes, & le plus cher de ſes amis.

Quand le Soleil, ſortant du Palais de Titon, eut par ſes rayons éclatans, diſſipé les ténebres, Charlemagne apprit le départ de ſon neveu, qui venoit de l'abandonner, dans un tems, où le ſecours de ſon bras lui étoit le plus néceſſaire. Il en eut un violent chagrin : il blâma vivement ſa conduite; & aſſura qu'il l'en feroit repentir, ſi ſon devoir ne le ramenoit inceſſamment auprès de lui. Brandimart, à qui Roland étoit auſſi cher que lui-même, ne tarda gueres à le ſuivre ; ſoit qu'il eſpérât l'engager à revenir ; ſoit qu'il ne pût être témoin des diſcours déſavantageux qu'on tenoit ſur ſon ami ; à peine voulut-il attendre la fin du jour pour ſe mettre en chemin, & il partit ſans rien dire de ſon deſſein à l'aimable Fleur-de-lis, de crainte qu'elle ne l'en détournât. C'étoit une Dame qu'il aimoit cherement, & dont il ne ſe ſéparoit preſque jamais : elle

elle avoit de la beauté, de l'agrément, & avec cela beaucoup de prudence, & des manieres très engageantes. Si Brandimart ne lui dit rien en partant, c'eſt qu'il eſpéroit revenir le même jour; mais il lui arriva pluſieurs choſes qui l'en empêcherent. Après que Fleur-de-lis l'eut attendu pendant près d'un mois, ne pouvant vivre plus long-tems ſans lui, elle partit ſeule pour l'aller chercher. Elle courut bien des pays, avant que de le rencontrer, comme nous le dirons en ſon lieu: quant à préſent il eſt plus à propos que je continue à parler du Comte d'Angers, que de Brandimart & de ſa Maîtreſſe. Dès que Roland eut mis une cotte d'arme noire, au lieu de celle d'Almont, qu'il avoit rendue ſi célebre, il alla à la porte de la ville: il dit tout bas à l'Officier qui y commandoit; ouvrez, je ſuis le Comte: on baiſſa le pont-levis, il ſortit, & prit auſſitôt le chemin qui menoit droit au Camp des ennemis. Nous verrons dans l'autre Chant la ſuite de ſon Hiſtoire.



CHANT IX.

DANS quels égaremens, le perfide Amour ne peut-il pas conduire ceux qu'il a soumis, puisqu'il fait oublier à Roland l'inviolable fidélité qu'il devoit à son Souverain? Ce Paladin, autrefois si sage, si rempli d'égards, si zélé pour la défense de la foi, livré présentement à une folle passion, s'embarrasse très peu de ce qu'il doit à Charlemagne, son Oncle, de ce qu'il se doit à lui-même, & encore moins de ce qu'il doit à sa Religion. Pour moi je l'excuse fort: je ne suis même point fâché d'avoir un si illustre compagnon de mes foiblesses; car, il faut l'avouer, je me sens autant de nonchalance & de langueur pour le bien, que d'ardeur & de vivacité pour le plaisir.

Le Comte d'Angers s'embarrassa donc

très peu d'abandonner ses amis. Couvert d'armes noires, il alla au lieu où les Sarrasins, tant d'Afrique que d'Espagne, étoient alors campés. L'orage les avoit contraints à sortir de leurs tentes, pour se réfugier sous des arbres, ou sous le toît des maisons. Ils étoient dispersés par pelottons, de quatre, de dix, de vingt, plus ou moins éloignés les uns des autres; & accablés de lassitude, ils dormoient tous, ou couchés par terre, ou appuyés sur leurs mains. Il n'eut tenu qu'à Roland d'en tuer un grand nombre; mais il ne daigna pas tirer Durandal du foureau; il avoit trop de générosité, pour vouloir ôter la vie à des hommes qui étoient entre les bras du sommeil; & il ne songea qu'à s'informer, en différens endroits, des nouvelles de sa Maîtresse. Dès qu'il rencontroit quelqu'un d'éveillé, il lui faisoit, en soupirant, le portrait d'Angélique, & le prioit de lui enseigner, où il pourroit la trouver. Quand le jour fut venu, il parcourut toute l'armée des Infideles; & il le pouvoit faire librement,

étant vêtu comme les Arabes, & parlant outre cela, si bien la langue Africaine, qu'on l'auroit pris pour un homme né & élevé à Tripoli. Il demeura trois jours avec eux, pour tâcher d'apprendre ce qu'il avoit envie de savoir. Il alla ensuite, toujours occupé du même dessein, dans les villes & dans les bourgades, non-seulement de l'Isle de France, mais de l'Auvergne, de la Gascogne; en un mot, depuis la Bretagne jusqu'en Provence, comme depuis la Picardie jusqu'aux frontieres d'Espagne, il n'y eut aucun village où il ne voulut entrer. Ce fut vers la fin d'Octobre, dans cette saison, où la chûte des feuilles dépouille les arbres de leur parure, & où les oiseaux s'assemblent pour s'en aller en troupe, que Roland commença son amoureuse recherche; & il la continua sans interruption pendant tout l'hiver & tout le Printems suivant.

Comme il passoit un jour, selon sa coutume, d'une Province dans une autre, il se trouva au bord d'une riviere, qui sépare la Normandie de la Bretagne. Cette

riviere, ordinairement assez paisible, étoit alors fort impétueuse & fort enflée, par la fonte des néges & les torrens descendus des montagnes : de sorte que le pont avoit été emporté, & qu'il n'y avoit plus de passage. Le Comte d'Angers, qui n'étoit ni oiseau ni poisson, jettoit les yeux de tous côtés, pour voir de quelle maniere il pourroit passer à l'autre bord ; lorsqu'il apperçut un petit bateau conduit par une femme, qui étoit assise à la poupe. Elle paroissoit avoir dessein de venir à lui ; & en effet elle vint du côté où il étoit, sans pourtant s'approcher trop près de la rive, de crainte apparemment que le Comte n'entrât malgré elle dans son bateau. Roland la pria aussitôt de vouloir bien le passer de l'autre côté. Je ne passe aucun Chevalier, lui répondit cette femme, qu'il ne me donne auparavant sa parole, d'entreprendre, à ma requête, un combat : & rien n'est plus honnête, ni plus juste que ce combat que j'exige qu'il entreprenne. Si vous souhaitez que je vous passe, promettez-moi qu'avant la fin

du mois prochain, vous irez vous joindre à un grand nombre de Guerriers qu'assemble le Roi d'Hibernie, pour aller détruire les Ebudiens, qui de tous les Peuples connus, sont les plus barbares. Vous devez savoir, poursuivit-elle, qu'entre plusieurs Isles situées au-delà de l'Irlande, il y en a une qu'on nomme Ebude, dont les habitans se sont fait une loi cruelle, d'enlever toutes les femmes ou filles qu'ils peuvent rencontrer, & de les exposer ensuite à un monstre qui les dévore, & chaque jour ils lui en exposent une nouvelle. Dans les courses qu'ils font sur les côtes, ils en prennent de force, ou ils en achetent, & ils préferent toujours les plus belles : jugez combien il a déja dû périr de ces infortunées; puisqu'il leur en faut une chaque jour pour être la proie du monstre. Si votre cœur est accessible à la pitié, si vous n'êtes pas insensible aux douceurs de l'amour; vous ne refuserez pas, Seigneur, de vous joindre à ces Guerriers qui s'arment pour une cause si légitime. L'horreur qu'avoit Ro-

land pour l'injustice & la cruauté, lui permit à peine d'attendre que cette femme eut cessé de parler : il lui promit sur-le-champ, qu'il marcheroit le premier à cette entreprise. La pensée lui vint ensuite qu'Angélique pourroit bien être du nombre de celles que les Ebudiens avoient enlevées ; puisque malgré ses recherches, il n'avoit pu en apprendre aucune nouvelle, & il lui parut que cette pensée n'avoit que trop de fondement. Dans la crainte que cela ne fût véritable, il abandonna à l'instant tout autre dessein, pour se rendre incessamment à Ebude.

Avant la fin du jour suivant, il s'embarqua à Saint Malo, dans un bâtiment qu'il trouva prêt, & il fit voile aussitôt. Il s'éloigna du Mont Saint Michel pendant la nuit : il cotoya la Bretagne, & laissant à main gauche Brehat & Lantriguier, il vogua vers cette grande Isle, à qui la blancheur de ses côtes, avoit fait porter jadis le nom d'Albion. Mais le vent qui étoit sud, devint tout d'un coup nord-ouest, & souffla avec tant de violence,

qu'il fallut plier toutes les voiles, & faire route contraire : de sorte que le navire recula autant en un jour, qu'il avoit avancé en quatre. Le Pilote tint toujours la haute mer, de crainte que son bâtiment ne vînt à toucher & à se briser comme un verre fragile. Au bout de quatre jours le vent se relâcha un peu, & permit à l'équipage d'entrer dans la riviere d'Anvers, avec leur navire, qui étoit alors en fort mauvais état. Après qu'ils eurent pris terre dans le voisinage d'une ville, située sur la droite du fleuve : un homme qui paroissoit avancé en âge, vint à eux, & les salua fort civilement : puis s'adressant à Roland, qu'il regarda comme le chef des autres, il lui dit qu'une Dame belle & aimable le supplioit de la venir trouver ; ou s'il ne vouloit pas s'en donner la peine, de permettre qu'elle vînt elle-même le chercher à son vaisseau : qu'il ne pouvoit lui refuser une grace qu'aucun Chevalier ne lui avoit encore refusée : que tous ceux qui étoient arrivés en ce pays, soit par terre, soit par mer, avoient bien

voulu s'entretenir avec elle, pour l'aider de leurs avis, dans une conjoncture très fâcheuse, où elle se trouvoit présentement. Le Comte, qui étoit plein de politesse & d'humanité, n'eut pas plutôt entendu ce discours, qu'il se fit mettre à terre, afin d'aller où il plairoit à ce vieillard de le conduire. Celui-ci le mena aussitôt à la ville, & le fit entrer dans un Palais, dont toutes les chambres étoient tendues de noir. Roland y fut reçu au pied de l'escalier par une Dame qui avoit l'air fort affligé. Elle fit au Paladin un accueil honnête & poli; & après l'avoir prié de s'asseoir, elle lui dit d'une voix triste:

Vous saurez, Seigneur, que je suis fille du Comte de Hollande, & que mon pere m'aimoit si tendrement, que je n'ai jamais essuyé le moindre refus de sa part. Quoique j'eusse deux freres, il n'auroit pû m'aimer davantage, quand même il n'eut eu que moi d'enfans. Contente & paisible je jouissois de la tendresse d'un si bon pere, lorsque le Duc de Zelande

vint à notre Cour : il s'en alloit en Biſcaye, afin de ſignaler ſa valeur contre les Maures. Sa jeuneſſe & les agrémens de ſa perſonne, firent naître en moi des ſentimens qui m'étoient inconnus : il ſe rendit, ſans peine, maître de mon cœur ; & je réſiſtai d'autant moins à l'amour qu'il m'inſpiroit, que je crus qu'il m'aimoit lui-même ; que je le crois encore, & qu'il y a toute apparence que je ne me trompe point. Le vent contraire, qui l'avoit fait relâcher ſur nos côtes, fut pour moi un vent favorable ; & ſi les quarante jours qu'il demeura avec nous, parurent longs à ceux qui l'accompagnoient, je puis aſſurer qu'ils ne durerent pour moi qu'un moment, tant ils s'écoulerent avec rapidité. Pendant ſon ſéjour nous convînmes pluſieurs fois enſemble, qu'il m'épouſeroit à ſon retour : il me donna ſa parole, & je lui donnai la mienne. Dès que Birene fut parti, c'eſt le nom de mon Amant, le Roi de Friſe, dont les Etats ne ſont ſéparés de la Hollande que par un petit bras de mer, envoya ici les principaux Seigneurs de ſon

Royaume, pour me demander en mariage. Son dessein étoit de me faire épouser à un fils unique qu'il avoit, nommé Arbante, & ses Ambassadeurs étoient chargés d'en faire la demande à mon pere. Comme je ne pouvois fausser la foi que j'avois donnée à un autre, & que d'ailleurs l'amour ne m'auroit jamais permis d'être infidelle; pour rompre une négociation qui étoit déja fort avancée, j'allai trouver mon pere, & lui dis, que la mort me paroissoit préférable au mariage qu'on me proposoit. Ce tendre pere, qui n'avoit pas de plus grand plaisir, que celui de me marquer sa complaisance en tout, ne put soutenir la douleur où il me vit plongée; il se rendit à ce que je souhaitois, & rompit le traité. Le superbe Roi de Frise en eut un si violent dépit, & se livra à une telle fureur, qu'il entra aussitôt en Hollande, avec une armée, & nous fit une guerre cruelle, qui m'a enlevé tous mes parens.

Outre que ce Prince a une force prodigieuse, à laquelle peu d'hommes peuvent

résister, il est avec cela si fin & si artificieux, que la valeur, la force & l'adresse des autres, leur sont inutiles contre lui. Il a une espece d'arme, inconnue à toute l'antiquité, & dont il est le seul qui se serve. C'est un fer creux, & long de deux brasses, dans lequel il met de la poudre & une balle. Par un petit trou, qui est à l'extrémité du fer, & qui n'est pas plus apparent que la piquûre d'une lancette, il met le feu à la poudre qui est en dedans, & aussitôt la balle est chassée, avec un bruit pareil à celui du tonnerre, & l'effet qu'elle produit ressemble à celui de la foudre; car elle brûle, perce, brise & fracasse tout ce qu'elle rencontre. Avec cette arme traîtresse, il a mis deux fois notre armée en déroute, & fait perdre la vie à mes deux freres : il tua l'un dans la premiere bataille, en lui rompant sa cuirasse, & lui perçant le cœur; & pendant que l'autre, après notre seconde défaite, tâchoit de se dérober à ses coups, il le frappa par derriere, & le perça d'outre en outre. Il ne restoit plus à mon pere, de

toutes ses places, qu'un seul château, dans lequel il se défendoit encore : un jour, qu'il alloit donner ses ordres en quelques endroits, le Roi de Frise, qui l'observoit de loin, l'atteignit de sa balle entre les deux yeux, & lui ôta la vie sur-le-champ.

Comme la mort de mon pere & de mes freres, me rendoit seule héritiere de la Hollande; le Tyran, qui vouloit s'affermir dans la possession du pays qu'il venoit d'usurper, me fit dire que, si je consentois enfin à épouser Arbante, il m'accorderoit la paix à cette condition. Mais la haine que le meurtrier de ma famille, & le destructeur de ma patrie m'avoit inspirée pour lui & pour les siens, se joignant à la parole que j'avois donnée à Birene, de l'épouser à son retour d'Espagne, me fit répondre à sa demande, que j'étois prête à perdre le peu qui me restoit de mes Etats, à m'exposer à toutes sortes de malheurs, & à souffrir même la mort la plus cruelle, plutôt que de jamais consentir à ce qu'il me proposoit. Cette réponse ne fut point approuvée de mes sujets : les

uns me prierent, avec inſtance, d'accepter la propoſition du Roi : les autres me menacerent de me livrer eux-mêmes entre ſes mains ſi je ne l'acceptois, ne voulant point, diſoient-ils, que mon opiniâtreté fût cauſe de leur perte. Cependant, ni les prieres des uns, ni les menaces des autres ne gagnant rien ſur moi, ces rebelles firent en effet leur capitulation à part, & me remirent, avec la forteresse, entre les mains de mon ennemi.

Le Roi ne me traita point mal : il me dit que je n'avois rien à craindre pour ma vie ; & il m'aſſura même qu'il me rendroit tous mes Etats, ſi je pouvois vaincre la répugnance que je témoignois pour épouſer ſon fils. J'aurois préféré la mort à la perte de ma liberté : mais la douleur de mourir ſans vengeance me parut le pire de tous les maux ; & après avoir bien réfléchi ſur ce que j'étois en état de faire, je reconnus, avec chagrin, que la diſſimulation étoit le ſeul moyen auquel je puſſe avoir recours. Je diſſimulai donc, & fis ſemblant, non-ſeulement de conſentir

à l'alliance que le Tyran me proposoit, mais même de la souhaiter. Entre tous ceux qui avoient servi mon pere, je fis choix de deux freres, qui avoient beaucoup d'intelligence & de courage, & encore plus de fidélité. Nourris dans notre maison, depuis leur enfance, ils m'étoient si attachés l'un & l'autre, qu'ils auroient cru peu faire que de sacrifier leur vie pour moi. Je leur déclarai mon dessein, & ils m'assurerent que je pouvois entierement compter sur eux: l'un alla aussitôt en Flandre, se munir d'une barque, dont j'avois besoin; je retins l'autre auprès de ma personne. Pendant que les gens du pays, aussi-bien que les étrangers, se préparoient à voir la célébration de mon mariage, on apprit que Birene étoit sur le point de venir en Hollande, avec une armée. Après la premiere bataille, où l'un de mes freres fut tué, je lui avois dépêché un courier en Biscaye, pour lui en porter la triste nouvelle: mais avant qu'il fût en état de partir, le Roi de Frise avoit achevé de conquérir mes Etats; & mon Amant,

qui ignoroit tout ce qui avoit ſuivi notre premiere diſgrace, venoit dans l'intention de nous ſecourir. Quand le Roi ſut qu'on m'amenoit du ſecours, il laiſſa à Arbante le ſoin de terminer ſon mariage avec moi : il monta ſur ſa flotte ; il alla au-devant du Duc de Zélande, le combattit, le défit, brûla & fracaſſa ſes vaiſſeaux, & fut même aſſez heureux pour le prendre priſonnier : mais ce nouveau malheur ne vint point alors à ma connoiſſance.

Cependant notre mariage ayant été célébré, dès que la nuit fut venue, Arbante ne manqua pas de ſe préſenter pour ſe mettre dans le lit où j'étois déja. J'avois eu ſoin de faire cacher ſous les rideaux, celui des deux freres qui étoit, comme j'ai dit, demeuré près de moi. Ce fidele ſerviteur n'eut pas plutôt apperçu mon nouvel époux qui s'avançoit, que ſans attendre qu'il fut couché, il lui donna par derriere un grand coup de hache ſur la tête, qui le renverſa ; & dans le moment, je ſautai à bas du lit, & lui enfonçai un poignard dans la gorge. Ainſi qu'un taureau

tombe ſous les coups de celui qui l'aſſomme : de même tomba ce Prince odieux, malgré la terreur qu'inſpiroit le cruel Cimoſque ; c'eſt le nom du Roi de Friſe, c'eſt ainſi qu'on appelle ce Tyran barbare, qui a ôté la vie à mon pere & à mes freres ; qui ne me faiſoit épouſer à ſon fils, que pour s'approprier mes Etats ; & qui, ſelon toute apparence, ſe ſeroit auſſi défait de moi quelque jour. Avant que la choſe éclatât, je pris en hâte ce que j'avois de plus précieux ; & par le moyen d'une corde, qui étoit attachée à la fenêtre, je deſcendis dans la mer, aidée de l'homme qui m'accompagnoit. Son frere nous y attendoit avec une barque, qu'il avoit amenée de Flandre : il nous y reçut ; puis à force de rame & de voile, nous nous ſauvâmes tous trois.

Il ſeroit difficile de dire ce qui l'emporta dans le cœur du Roi, ou de la douleur que lui cauſa la mort de ſon fils, ou de la rage qu'il eut contre moi, lorſqu'il apprit ce qui étoit arrivé. Il revint le jour ſuivant, orgueilleux de ſa victoire & de

la priſe de ſon ennemi ; & au lieu des fêtes & des plaiſirs, auxquels il s'attendoit, il ne trouva que le plus affreux ſujet de déſeſpoir. Sa rage & ſa douleur l'occuperent dans les premiers momens : mais enfin, comme les pleurs & les regrets ne peuvent rappeller les morts à la vie, & que la vengeance eſt un ſoulagement pour la haine ; il voulut que les deux ſentimens violens qui le déchiroient, ſe réuniſſent en un ſeul : il ne fut plus occupé que du deſir de ſe venger, & il ne ſongea qu'à trouver les moyens de m'avoir en ſa puiſſance. Il fit mourir tous ceux qu'il ſoupçonna de m'être attachés, auſſi-bien que tous les amis des deux freres qui m'avoient ſecourue. Il eut auſſi d'abord le deſſein d'ôter la vie au Duc de Zélande, croyant ne pouvoir me cauſer un plus grand chagrin. Il la lui conſerva néanmoins, mais ce fut à une condition bien dure : il regarda Birene comme un moyen dont il pourroit ſe ſervir pour me faire tomber entre ſes mains. Il lui déclara, que de ma priſe ſeule dépendoit la con-

ſervation de ſes jours : qu'il eut donc recours à ſes parens & à ſes amis, & qu'il employât indifféremment la force & l'artifice, pour me remettre en ſon pouvoir ; & que ſi, avant la fin de l'année, on ne me livroit à lui, ſa mort étoit certaine. Hors de me perdre inutilement moi-même, j'ai tout tenté pour rendre la liberté au Duc de Zélande. Je poſſédois encore ſix châteaux en Flandre : je les ai vendus, & j'en ai employé le prix, partie que j'ai confiée à des gens adroits, afin qu'ils tâchaſſent de corrompre les gardes du Duc : partie que j'ai envoyée en Angleterre & en Allemagne, afin de ſuſciter en ces pays-là des ennemis au Tyran. Mais ſoit que ceux qui étoient chargés de ces commiſſions, n'aient pû y réuſſir, ou qu'ils ſe ſoient mal acquittés de leur devoir, ils ne m'ont, juſqu'à préſent, donné que des eſpérances, & je n'en ai tiré aucun ſecours : peut-être même ont-ils moins de zéle pour mon ſervice, que d'envie de garder les ſommes que je leur ai confiées. Quoi qu'il en ſoit, le terme fatal appro-

che, où tous les secours que j'aurois pû espérer arriveront trop tard pour pouvoir garantir mon Amant d'une mort ignominieuse.

Le Duc de Zélande est cause que j'ai perdu mon pere & mes deux freres, & que mes Etats m'ont été enlevés. C'est pour l'amour de lui que j'ai vendu le peu de bien que j'avois pû conserver: il ne me reste plus, pour sauver ses jours, qu'à m'aller mettre moi-même à la merci de mon cruel persécuteur: je m'estimerai heureuse, de faire à ce que j'aime le sacrifice de ma vie, si en cessant de vivre je puis l'empêcher de périr. Une chose cependant m'inquiéte: c'est le manque de foi du Tyran, & le peu de certitude qu'il peut y avoir à traiter avec lui. Je crains, qu'après m'être remise en son pouvoir, il ne rende pas à Birene la liberté que je croirai lui avoir procurée. La rage qu'il a contre moi, ne sera peut-être pas assouvie par ma mort: peut-être que, non content de m'ôter la vie, le parjure voudra encore immoler mon Amant à sa fureur.

Voilà, Seigneur, la raiſon qui m'a fait deſirer de vous entretenir : voilà ce qui me porte à conſulter tous les Chevaliers que le ſort conduit en ces lieux ; c'eſt afin qu'il s'en trouve quelqu'un qui m'indique un moyen ſûr de traiter avec celui qui a juré ma perte. J'en ai prié pluſieurs de m'accompagner, lorſque j'irai me livrer entre ſes mains, & de vouloir bien être garants, que l'échange de mon Amant & de moi s'exécutera fidellement : mais aucun, juſqu'à préſent, n'a encore oſé me répondre que le Tyran, m'ayant en ſa puiſſance, conſentira enſuite à mettre mon Amant en liberté. Ses armes terribles apparemment les intimident : ils craignent de s'expoſer à des coups, dont les meilleures cuiraſſes ne peuvent garantir. Mais, Seigneur, ſi votre valeur eſt telle que l'annonce en vous cette mine ſi haute & ſi guerriere ; allons enſemble trouver le Roi de Friſe : s'il veut uſer de perfidie, lorſque je me ſerai livrée à lui, vous ſaurez bien m'arracher de ſes mains : je ſerai ſûre, du moins, ſi vous conſentez à m'ac-

compagner, que mon Amant ne périra point après moi.

Ainſi parla cette Princeſſe, dont le diſcours fut ſouvent interrompu par ſes ſoupirs & par ſes larmes. Roland, toujours diſpoſé à ſecourir les malheureux, ne lui tint pas de longs propos, car il n'étoit pas naturellement parleur: mais il lui promit, & lui donna ſa parole, qu'il feroit pour elle encore plus qu'elle ne lui demandoit. Ce n'étoit pas en effet ſon intention de rendre la liberté à Birene aux dépens de la vie de ſa Maîtreſſe: il comptoit bien les ſauver tous deux, à moins que ſa valeur ne ſe démentît, & que dans cette occaſion, ſon épée ne le ſervît pas comme à l'ordinaire. Le vent étant favorable, il mit à la voile le même jour, afin de ne pas ſuſpendre trop long-tems le deſſein qu'il avoit d'aller à Ebude. Après avoir vogué, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, il découvrit une des Iſles de Zélande, puis une ſeconde: il en vit une devant lui, en laiſſa une autre derriere; & le troiſieme jour de ſon départ, il débarqua

en Hollande. Il ne voulut point que la Princesse sortît du vaisseau, qu'elle n'eut appris auparavant la mort de son cruel ennemi. Il s'avança ensuite, monté sur un grand cheval Danois, de poil entre bai & noir : ce cheval avoit été nourri dans les pâturages de Flandre, & il avoit plus de force que de légereté. A l'égard de Bridedor, ce coursier merveilleux, à qui Bayard seul étoit comparable, Roland l'avoit laissé en Bretagne. Le Comte arriva bientôt à Dordrect. La porte de la ville étoit gardée, par un grand nombre de soldats, non-seulement parceque c'est l'usage, sur-tout dans une place nouvellement conquise; mais encore, parcequ'on avoit eu avis qu'un cousin de Birene étoit parti de Zélande avec une flotte, pour venir au secours de son parent. Roland pria un des soldats d'aller dire au Roi, qu'un Chevalier souhaitoit de s'éprouver contre lui à la lance & à l'épée : à condition que si ce Guerrier étoit vaincu, il lui livreroit aussitôt celle qui avoit tué son fils, & dont il étoit maître de disposer; mais que s'il

étoit vainqueur, la liberté du Duc de Zélande seroit le prix de sa victoire. Dès que Cimosque sut la proposition qu'on lui faisoit, ce Prince, méchant & perfide, songea que s'il pouvoit prendre prisonnier le Chevalier qui le défioit, il lui seroit aisé d'avoir ensuite la meurtriere de son fils, supposé que le rapport du soldat fût véritable, & que ce Chevalier pût en effet disposer d'elle ; & il résolut d'employer la trahison pour le faire tomber en sa puissance. Il fit sortir trente hommes par une des portes de la ville, avec ordre de faire un grand tour, & d'aller prendre Roland par-derriere ; & cependant il amusa de paroles le Comte d'Angers, jusqu'à ce que ces trente hommes fussent arrivés, & alors il sortit lui-même, à la tête de trente autres de ses gens. Ainsi l'habile Chasseur fait entourer un bois de tous côtés : ainsi près de Volane, les poissons tombent nécessairement dans les filets, dont ils se trouvent environnés. Le traître Cimosque, qui vouloit prendre Roland en vie, & non autrement, ne concevoit

pas

pas qu'après ces précautions le Paladin pût lui échapper. Il en doutoit si peu, qu'il ne daigna pas porter avec lui cette arme terrible, dont il ne se servoit que contre ceux à qui il avoit dessein d'ôter la vie. Comme un oiseleur fait usage des oiseaux qu'il a pris d'abord, pour en prendre ensuite beaucoup d'autres, qui sont attirés dans le piége par le chant des premiers : de même Cimosque s'imaginoit que la prise du Comte d'Angers, lui assureroit celle de la Princesse de Hollande. Ce Roi perfide vouloit imiter l'oiseleur : mais le Comte n'étoit pas de ces oiseaux qui se laissent prendre si aisément.

Roland eut bientôt rompu l'enceinte que les soldats du Tyran avoient faite autour de lui. Il baissa sa lance dans l'endroit où ils étoient le plus serrés : il commença par en percer un d'outre en outre, puis un second, puis un troisieme, & il en perça six de cette maniere, comme si c'eut été des hommes de pâte : ensuite il les enleva en l'air, enfilés tous six dans le bois de sa lance. Il ne put y en faire

tenir davantage, parceque la lance ſe trouva trop courte : mais avec l'excédent du fer il en bleſſa encore un ſeptieme ſi dangéreuſement, qu'il en mourut. Qui a vu quelquefois un archer adroit tirer des grenouilles, ſur le bord d'un marais ou d'un foſſé : il perce les flancs à l'une, l'échine à l'autre, & les enfile avec ſa fléche, de ſorte qu'elle en eſt toute garnie. Telle étoit la lance du Comte d'Angers : il la laiſſa pour mettre l'épée à la main, & il ſe jetta dans le plus épais de ſes ennemis. Durandal, qui n'a jamais fait de bleſſures légeres, n'en atteignit aucun, ſoit de la pointe ou du tranchant, qu'elle ne l'étendît par terre ; & elle atteint indifféremment ceux qui ſont à cheval, comme ceux qui ſont à pied : leur ſang répandu teignit de ſa couleur vermeille toutes les fleurs de la prairie. Cimoſque ſe repentit alors d'avoir négligé de prendre ſon arme redoutable, dans une occaſion où elle lui étoit ſi néceſſaire. Il ordonna avec menaces qu'on la lui apportât promptement : mais il eut beau crier, menacer,

l'épouvante avoit saisi ses gens, tous ne songeoient qu'à s'enfuir ; & ceux qui furent assez heureux pour gagner la ville, n'oserent plus en sortir : de maniere que pour se sauver du péril, il prit le parti de s'enfuir comme les autres. Roland le poursuivit de si près, qu'il l'empêcha de faire lever le pont-levis quand il entra dans la place : il se rendit ainsi maître de la double porte, & entra après lui. Sans daigner faire tomber ses coups sur les vils ennemis qu'il rencontra, il ne songea qu'à poursuivre le Tyran, à qui seul il en vouloit. Il ne put néanmoins l'atteindre ; parceque Cimosque, qui étoit parfaitement bien monté, devança de fort loin tous les fuyards : on eut dit que son cheval avoit des aîles, au lieu que celui du Comte paroissoit rétif en comparaison du sien. Le Roi, passant avec une extrême vîtesse d'une rue dans une autre, se déroba entierement à la vûe de Roland : mais ce ne fut pas pour long-tems ; on le vit bientôt après revenir avec l'arme fatale qu'il s'étoit fait apporter. Il se plaça à

un détour, où il attendit son ennemi; comme un chasseur l'épieu à la main, & accompagné de ses chiens armés, attend un furieux sanglier, qui, descendant impétueusement des montagnes, fracasse les branches, fait voler les cailloux, & cause un si grand bruit, qu'on croiroit qu'il brise tous les arbres des environs, & qu'il veut arracher la montagne : c'est ainsi que Cimosque attend le redoutable Roland, en intention de lui faire payer cher son passage. Dès qu'il l'apperçut, il lâcha son arme traîtresse, qui répandit aussitôt par derriere une flamme semblable au feu des éclairs, & qui éclata par-devant avec un bruit pareil au bruit du tonnerre : les maisons furent ébranlées, la terre trembla, l'air retentit de ce bruit horrible : la foudre partit à l'instant : ce trait enflammé, qui pulvérise indifféremment tout ce qu'il rencontre, fit entendre son affreux sifflement; mais n'atteignit pourtant point celui que le traître Cimosque s'étoit flatté qu'il atteindroit. Soit que le violent desir qu'il avoit de tuer Roland, lui eût fait lâcher son

coup avec trop de précipitation : ſoit que la frayeur dont il étoit ſaiſi, eût rendu ſes mains tremblantes : ſoit enfin que la bonté divine ne permît pas qu'un Guerrier ſi généreux finît ainſi ſes jours ; il n'y eut que le cheval du Comte qui reçut le coup, il fut frappé dans le ventre, & tomba auſſitôt pour ne ſe plus relever. Roland tomba auſſi, mais bien différemment de ſon cheval, qui demeura tout étendu ; car il ſe releva ſur-le-champ, avec plus de légereté & plus de vigueur qu'il n'en avoit auparavant. Tel fut jadis l'Africain Antée, à qui ſes chûtes redonnoient toujours de nouvelles forces. Quand le feu du Ciel tombe ſur ces endroits, où le charbon, le ſoufre & le ſalpêtre ſont mis en réſerve ; dès qu'il a pénétré dans l'intérieur de l'édifice, dès qu'il a ſeulement touché cette matiere combuſtible qu'on y tient renfermée ; elle s'enflamme auſſitôt avec une telle violence, que l'air & la terre paroiſſent tout en feu : les murs s'entr'ouvrent, s'éclatent, les pierres ſont arrachées de leur place, & les éclats en vo-

lent jusqu'aux nues. Ceux qui ont vû cet effrayant spectacle, peuvent se représenter l'état où se trouva le Comte d'Angers, après qu'il se fut relevé. Son air étoit si menaçant, si furieux, si terrible, que Mars lui-même en eut été saisi d'effroi. Cimosque le fut à un tel point, qu'il tourna bride à l'instant, pour se dérober à sa furie. Roland le poursuivit avec la vîtesse d'une fléche : ce qu'il n'avoit pû faire étant à cheval, il le fit aisément à pied : à moins que de l'avoir vû, on ne peut imaginer avec quelle rapidité il poursuivit le Tyran. Il l'atteignit dans une petite rue, & d'un pesant coup qu'il lui donna sur son casque, il lui fendit la tête jusqu'à la poitrine : le Roi de Frise tomba, & rendit à terre le dernier soupir.

Cependant un grand bruit d'armes & de Guerriers se fit alors entendre dans la ville. C'étoit le cousin de Birene qui venoit d'arriver avec les troupes qu'il amenoit de Zélande ; & qui ayant trouvé les portes ouvertes, & tout le peuple effrayé à la vûe de Roland, étoit entré sans la moin-

dre résistance, & avoit rempli toute la ville de ses soldats. Les habitans, ne sachant point qui étoient ces nouveaux ennemis, ni ce qui les avoit attirés, ne songerent d'abord qu'à s'enfuir : mais après qu'ils eurent reconnu à leurs habits & à leur langue qu'ils étoient Zélandois, ils leur demanderent la paix, & s'offrirent même à se joindre à eux contre le Tyran qui retenoit leur Duc en prison. Ils haïssoient le Roi de Frise & ses adhérans, non-seulement parcequ'il avoit tué le Comte de Hollande, leur Souverain ; mais plus encore parcequ'ils avoient éprouvé son avidité, son injustice & sa perfidie. Roland, comme ami des deux partis, les eut bientôt conciliés : ils s'unirent ensemble, & en très peu de tems, il ne resta plus dans la ville aucun sujet de Cimosque, tous périrent ou furent faits prisonniers. Pour rendre la liberté au Duc de Zélande, on ne chercha point les clefs de la prison ; la porte en fut incontinent enfoncée. Birene témoigna vivement sa reconnoissance au Comte d'Angers : puis

tous deux, ſuivis d'un grand nombre d'autres, allerent au vaiſſeau où Olimpe étoit demeurée : c'eſt ainſi que s'appelloit la Maîtreſſe du Duc de Zélande. Elle n'étoit pas venue avec Roland, dans la penſée que le Paladin feroit pour elle tout ce qu'il fit : contente de mourir, ſi elle pouvoit ſauver celui qu'elle aimoit, c'étoit-là où ſe bornoient toutes ſes eſpérances. Il n'y eut point d'honneurs & de reſpects qu'on ne lui rendit. Elle fut rétablie dans la ſouveraineté qui lui appartenoit légitimement ; & tous lui jurerent une fidélité inviolable. Il ſeroit trop long de raconter les careſſes qu'Olimpe & ſon Amant ſe firent, ni les actions de grace qu'ils rendirent l'un & l'autre à leur libérateur. La Comteſſe de Hollande s'unit à Birene par des liens indiſſolubles : elle lui ſoumit ſa perſonne & ſes états : mais peu de jours après, attiré par d'autres ſoins, le Duc laiſſa à ſon couſin le gouvernement de tout le pays, & réſolut de s'en retourner en Zélande avec ſa nouvelle épouſe. Il répandit le bruit qu'il avoit deſſein de paſ-

ſer en Friſe, pour tâcher d'en faire la conquête ; eſpérant d'autant plus de réuſſir dans ſon entrepriſe, qu'il avoit entre les mains un gage qui ſembloit lui répondre d'un heureux ſuccès. C'étoit la fille du Roi Cimoſque, qui s'étoit trouvée dans le nombre des captifs, & qu'il avoit, diſoit-il, intention de faire épouſer à ſon jeune frere.

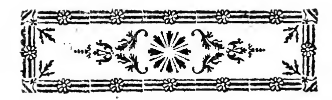
Le même jour que Birene s'embarqua, Roland partit auſſi. De toutes les riches dépouilles du Tyran, il ne ſe réſerva que cette arme redoutable, dont l'effet, ainſi que nous l'avons dit, reſſembloit à celui du tonnerre : non qu'il eut aucun deſſein d'en faire uſage pour ſa défenſe ; il avoit le cœur trop grand pour ſe réſoudre à combattre avec tant d'avantage ; mais il vouloit la mettre en lieu, où jamais elle ne put nuire à perſonne. Il s'empara en même-tems de la poudre, des balles, & de tout ce qui appartenoit à cette fatale machine. Quand il fut en pleine mer, il prit l'arme dans ſes mains, & lui adreſſa ces paroles : Afin qu'à l'avenir aucun Guerrier

ne ſoit tenté de mettre ſa confiance en toi, & que ton perfide ſecours ne puiſſe égaler le plus lâche au plus vaillant ; déteſtable inſtrument, demeure à jamais enſeveli ſous les flots. Arme traîtreſſe & maudite, que dans le noir abyme Belzebuth lui-même a forgée pour exterminer le genre humain ; je te rends à l'enfer d'où tu es ſortie. Et en achevant ces mots, il jetta l'exécrable machine au fond de la mer.

Le Comte d'Angers continua de voguer vers l'Iſle d'Ebude avec un vent favorable. L'impatience, où il étoit, d'apprendre s'il ne rencontreroit point dans cette Iſle celle qu'il aimoit uniquement, & ſans laquelle il ne pouvoit vivre, ne lui permit point d'aborder en Irlande : il craignoit que quelqu'aventure imprévûe ne l'y arrêtât malgré lui, & ne le fît enſuite repentir de ſon peu d'empreſſement. Il ne voulut pas non plus conſentir que ſon vaiſſeau relâchât en Angleterre, ni en aucun autre endroit. Mais laiſſons-le aller où l'Amour le guide : avant que de parler de lui da-

vantage, je veux retourner en Hollande, & je vous invite à y revenir aussi ; nous aurions, vous & moi, trop de chagrin, si les nôces d'Olimpe & de Birene se célébroient sans nous. Les fêtes qui accompagnerent ces nôces, furent magnifiques : mais ce n'étoit rien, disoit-on, en comparaison de celles qui devoient se faire en Zélande. Je ne vous propose pourtant point de vous trouver à celles-ci ; parcequ'il arrivera des accidens qui les troubleront, comme je vous le raconterai dans l'autre Chant, si vous daignez m'écouter.





CHANT X.

Entre tous ceux qui se sont le plus distingués par leur amour & leur fidélité ; entre tous les Amans, dont la constance a été le plus éprouvée, je donne sans hésiter le premier rang à Olimpe : il est du moins certain que l'histoire, soit ancienne, soit moderne, ne rapporte aucun exemple d'un amour qui surpasse le sien. Elle en a donné à Birene des preuves si claires & si fortes, qu'à moins de s'ouvrir le sein pour lui découvrir son cœur, elle ne pouvoit rien faire pour lui, de plus fort que ce qu'elle a fait. Si tant de tendresse, si tant de constance étoit digne de quelque retour ; cette Princesse méritoit que son Amant l'aimât autant que lui-même, & plus encore. Il n'auroit jamais dû l'abandonner pour une autre, quand même cette autre eut été plus char-

mante que la beauté célebre qui mit jadis l'Asie & l'Europe en feu; il auroit dû renoncer pour elle à la lumiere du Soleil, & à l'usage de ses sens; lui sacrifier sa vie, sa réputation, & tout ce que les hommes ont de plus précieux. Vous allez apprendre si son Amant lui a été fidele, & si le tendre & parfait amour qu'elle avoit pour lui, n'a pas été payé d'ingratitude & de cruauté; le récit que vous allez entendre, vous causera de la surprise, & excitera votre indignation.

En voyant de quelle maniere l'ingrat Birene en a usé avec sa Maîtresse, que ce soit pour vous, jeunes filles, une utile leçon : gardez-vous bien après cela d'ajouter trop de foi aux discours des hommes. Sans faire attention que Dieu voit & entend tout, un Amant promet & jure qu'il sera toujours fidele : mais lorsqu'il a obtenu ce qu'il souhaite, le vent emporte aussitôt ses promesses & ses sermens. Ne soyez donc pas si façiles à vous laisser toucher par des prieres & des larmes trompeuses; & que l'exemple d'O-

limpe ſerve à vous rendre ſages. Craignez ſurtout d'écouter ces jeunes gens, dont la figure eſt ſi aimable, & qui ſont encore dans le printems de leur âge : ils s'enflamment aiſément, mais leurs feux s'éteignent avec la même facilité. Le Chaſſeur pourſuit ardemment un liévre ſur les montagnes & dans les plaines : il brave le froid & le chaud : rien ne le rebute, juſqu'à ce qu'il l'ait forcé : mais dès qu'il l'a pris, il ne s'en ſoucie plus ; il n'avoit même de plaiſir à le pourſuivre, que parcequ'il le voyoit fuir devant lui. Songez qu'il en eſt de même des jeunes hommes : tant que vous leur êtes ſéveres, ils vous aiment avec ardeur, ils vous ſont entierement ſoumis : à peine ont-ils vaincu votre réſiſtance, qu'ils ceſſent de vous aimer, & de leurs Maîtreſſes que vous étiez, vous devenez leurs eſclaves. Ne croyez pourtant pas que je vous exhorte à être abſolument inſenſibles : j'aurois grand tort de vous donner un pareil conſeil. Si vous n'aviez point d'Amans, vous ſeriez comme une vigne qui rampe triſtement dans

un jardin, parcequ'elle n'a rien qui la soutienne. Goûtez les douceurs de l'amour, cueillez-en le fruit délicieux : mais ne le choisissez point si verd, & prenez garde aussi à ne le point choisir trop mûr.

Nous avons dit plus haut que Birene ayant trouvé parmi les prisonniers une fille du Roi de Frise, il avoit déclaré qu'il la feroit épouser à son frere : ce n'étoit nullement son intention. Cette Princesse dont il pouvoit disposer, lui avoit paru trop aimable, pour s'en priver lui-même, en la cédant à un autre. Elle étoit belle, & avoit toute la fraîcheur de la premiere jeunesse, car elle ne passoit pas quatorze ans. Elle étoit comme une rose qui commence à éclore, & qui s'épanouit à mesure que le soleil lui fait sentir sa douce chaleur. Non-seulement elle plut au Duc de Zélande; mais il en devint éperdûment amoureux, & il s'enflamma pour elle avec autant de violence, que des épics mûrs s'enflamment, lorsqu'une main envieuse y met le feu. Les larmes qu'elle répandit sur le corps du Roi, son pere, firent

ſur le cœur de Birene le même effet, que quelques goutes d'eau froide font ſur une liqueur bouillante, dont elles appaiſent incontinent l'ardeur. La paſſion qu'il avoit eue juſqu'alors pour Olimpe en fut éteinte : il ceſſa de l'aimer : il en vint même à ſentir pour elle tant de dégoût, qu'il ne la voyoit plus ſans répugnance ; & ſa nouvelle paſſion devint au contraire ſi vive, que ne croyant pas la pouvoir ſupporter encore long-tems, il réſolut de contenter ſes deſirs. Il diſſimula néanmoins juſqu'au jour où il ſe flattoit de devenir heureux : il fit ſemblant d'être toujours épris de ſa femme, & il parut n'avoir d'autre ſoin, que celui de lui plaire. Lorſqu'il lui arrivoit de careſſer cette jeune perſonne, & il étoit difficile que cela ne lui arrivât ſouvent, d'une maniere même un peu plus forte que ne le permettoit une ſimple affection, les careſſes qu'il lui faiſoit alors n'étoient point ſuſpectes, elles paſſoient pour un effet de ſa compaſſion & de ſon bon cœur. S'il eſt toujours louable de s'attendrir ſur le ſort des mal-

heureux, il l'étoit encore davantage, de vouloir consoler une Princesse, si jeune & si peu digne de ses malheurs. Ainsi les attentions & les manieres affectueuses de Birene étoient regardées en lui comme une marque de sa vertu, quoique le principe en fût criminel : tant il est aisé de se tromper dans ses jugemens, & de se laisser séduire par les apparences.

Déja le Duc de Zélande s'étoit embarqué pour retourner dans ses Etats : il avoit déja perdu de vue les côtes de Hollande, ayant pris son chemin vers l'Ecosse, afin d'éviter la Frise, lorsqu'il s'éleva tout-d'un-coup un vent violent qui le tint trois jours en mer, & sur la fin du troisieme jour il aborda à une Isle inculte & déserte. Après que le vaisseau fut entré dans un petit golfe, Olimpe se fit mettre à terre avec son époux, dont elle ne soupçonnoit point l'infidélité : puis ils se coucherent sous un pavillon, qu'on avoit tendu dans un endroit agréable ; & ceux qui les avoient accompagnés s'en retournerent au vaisseau. La fatigue de la mer & la

crainte du péril avoient tenu plusieurs nuits de suite Olimpe éveillée : elle se trouvoit alors en sûreté, dans un lieu tranquille, & sans aucune inquiétude, puisqu'elle avoit avec elle son cher époux : bientôt elle s'endormit d'un sommeil aussi profond que celui des ours & des loirs. Il n'en fut pas de même de Birene : la trahison qu'il méditoit, l'empêcha de se livrer au sommeil. Dès qu'il vit son épouse endormie, il se leva tout doucement, prit ses habits sous son bras, courut au vaisseau, réveilla ses gens, & sans qu'on entendît le moindre bruit, fit lever l'ancre, & partit. Ce ne fut que vers le tems où l'aurore répand de son char doré la rosée sur la terre, & où Alcione sur le rivage rappelle par son chant ses premiers malheurs, que l'infortunée Olimpe cessa de dormir. Avant que d'être entierement réveillée, elle étendit une main, pour embrasser son époux, & ne le sentant point, elle retira sa main tremblante : puis elle l'étendit une seconde, une troisieme fois, & toujours en vain : elle

tâta dans ſon lit, & elle n'y ſentit perſonne. La frayeur, dont elle eſt alors ſaiſie, acheve de la réveiller : elle ouvre les yeux ; elle regarde de tous côtés ; & voyant qu'elle eſt ſeule, elle ſe jette avec précipitation à bas du lit ; elle ſort du pavillon, & vole ſur le bord de la mer, Préſageant déja ſon malheur, ou plutôt n'en doutant point, elle s'arrache les cheveux, ſe meurtrit le viſage, ſe frappe la poitrine : elle jette les yeux de toutes parts, pour voir ſi la lumiere de la Lune lui fera découvrir ce qu'elle cherche ; mais elle ne découvre qu'un rivage abandonné. Elle fait ſans ceſſe retentir ce déſert du nom de Birene ; & l'écho, ſenſible à ſon infortune, eſt le ſeul qui répete après elle le nom de ce perfide époux.

Il y avoit un rocher élevé, que les flots avoient creuſé par le pied, & qui s'avançoit dans la mer, en forme d'arc. Olimpe y monta avec courage ; & de-là elle vit, ou elle crut voir, car les ténebres n'étoient pas encore bien diſſipées, elle vit le vaiſſeau qui s'éloignoit d'elle à

pleines voiles ; & ne pouvant ſoutenir cette vue, elle devint froide & pâle, & tomba à terre. Quand elle ſe fut relevée, elle appella, à haute voix, l'ingrat qui l'abandonnoit : où fuis-tu, barbare, diſoit-elle ; arrête, ton vaiſſeau n'a pas la charge qu'il doit avoir ; s'il emporte mon ame avec lui, que ne reçoit-il auſſi mon corps ? Elle accompagna ces paroles de plaintes, de cris, & d'un bruit qu'elle tâchoit d'exciter, en frappant des mains l'une contre l'autre. Elle y joignit des ſignes, qu'elle faiſoit avec ſa robe, afin qu'on la pût voir du vaiſſeau, & qu'on vînt à elle pour la prendre. Mais tout cela fut inutile : le même vent qui pouſſoit l'ingrat Birene en pleine mer, diſſipa, dans les airs, les plaintes, les regrets & les cris de ſa malheureuſe épouſe. Livrée au plus affreux déſeſpoir, elle fut trois fois ſur le point de ſe précipiter dans les flots. Enfin elle deſcendit du rocher, & revint au même lieu où elle avoit paſſé la nuit. Hélas ! dit-elle en ſe jettant le viſage contre ſon lit, nous nous couchâ-

mes hier au ſoir deux ici, pourquoi m'y ſuis-je ce matin trouvée ſeule ? Perfide époux ? Que le jour où j'ai vu la lumiere a été funeſte pour moi ! Que ferai-je ; & que puis-je faire ? Qui me ſecourra ? qui me conſolera ? Tout ce que j'ai remarqué dans cette Iſle, me fait juger qu'elle n'eſt point habitée ; & la mer n'offre à mes yeux aucun bâtiment qui puiſſe me tirer de ces déſerts. J'y vais finir ma déplorable vie, ſans qu'il ſe trouve perſonne pour me donner la ſépulture ; à moins que les bêtes féroces ne m'enſeveliſſent dans leurs entrailles. Ah ! cette penſée me fait frémir : déja je crois voir ſortir des forêts les ours, les lions, les tigres, & tous ces monſtres cruels, que la nature a pourvus de dents aigües & de griffes tranchantes, pour me déchirer. Mais pourquoi les craindre ? Epoux barbare, ces monſtres ont moins de cruauté que toi ; ils ne me feront mourir qu'une fois, & tu me fais éprouver mille morts. Hélas ! quand même un navire ſecourable viendroit m'arracher à leur fureur, & me délivrer des

autres dangers qui m'environnent, où me ferai-je conduire au sortir d'ici? Irai-je aux lieux de ma naissance, où tu régnes à présent plus que moi? Tu t'es rendu maître, par tes artifices, de tous les ports & de toutes les forteresses de Hollande: sous prétexte de notre alliance, & de l'attachement que tu me témoignois, tu m'as enlevé mes Etats; & tes sujets, qui y sont restés pour les défendre, tu ne les y as laissés que pour te les conserver. Passerai-je en Flandre, où, pour te secourir dans ta disgrace, j'ai vendu le peu que je possédois? Tournerai-je mes pas vers la Frise, où j'ai refusé de régner pour l'amour de toi? Tu sais que ce refus a coûté la vie à mon pere & à mes freres, & qu'il a été cause de tous mes malheurs. Tu n'as pas besoin, ingrat, que mes reproches t'apprennent tout ce que j'ai fait pour toi, puisque tu ne peux l'ignorer; & voilà cependant le salaire que j'en reçois. Peut-être vais-je tomber entre les mains des Pirates qui courent ces mers: ils vont peut-être m'enlever, & me ven-

dre comme esclave. Ah! que plutôt je devienne la proie des loups & des ours: qu'ils me déchirent, avant que j'éprouve un pareil sort, & qu'ils traînent ensuite mes membres sanglans dans leurs antres.

En achevant ces mots, Olimpe porta les mains à ses beaux cheveux, & les arracha à plusieurs reprises: puis échevellée, & la tête toute tremblante d'agitation, elle retourna sur le rivage. Le désespoir où elle étoit, la faisoit paroître forcenée: on eut dit qu'elle étoit obsédée d'une légion entiere de malins esprits. Telle devint Hécube, à la vue de son fils cruellement massacré. La déplorable épouse de Birene s'assit sur un rocher; & là, immobile, & regardant fixement les flots, on l'auroit prise elle-même pour un rocher véritable. Laissons-la dans ce triste état, jusqu'à ce que je revienne à elle; car il faut présentement que je vous parle de Roger.

Ce jeune Chevalier, extrêmement fatigué, & exposé à la plus vive ardeur du midi, marchoit au bord de la mer, sur

un ſable délié & brûlant. Les rayons du Soleil tombant à plomb, & réfléchiſſant enſuite, embraſoient l'air qu'il reſpiroit; & ſes armes étoient preſqu'auſſi rouges de feu, que lorſqu'elles ſortirent de la forge. Pendant que la fatigue & la ſoif lui tenoient une fort ennuyeuſe compagnie, il trouva trois femmes, qui, à leurs habits & à leurs manieres, lui parurent être de la Cour d'Alcine. Mollement aſſiſes, ſur des tapis d'Aléxandrie, elles étoient à l'ombre d'une vieille tour, bâtie ſur le rivage; & ayant devant elles pluſieurs vaſes pleins de mets exquis, & de vins délicieux, elles prenoient le frais, & ſe réjouiſſoient enſemble. Fort près d'elles étoit une petite chaloupe, légérement agitée par le mouvement des flots, en attendant qu'il s'élevât un peu de vent, car il n'en faiſoit alors aucun. Ces femmes voyant Roger qui pourſuivoit ſon chemin, avec le front tout en ſueur, & la ſoif peinte ſur les lévres, lui propoſerent de s'arrêter un moment pour ſe rafraîchir, à moins qu'une néceſſité indiſpenſable ne l'en empêchât.

chât. Et auſſitôt une d'entr'elles courut à ſon cheval, & lui tint l'étrier afin de l'aider à deſcendre, pendant qu'une autre lui préſenta un verre de cryſtal, rempli d'un vin pétillant, dont la vue étoit très capable d'irriter ſa ſoif. Le Chevalier néanmoins ne ſe laiſſa point prendre à cet appas: il ſavoit trop bien que, pour peu qu'il s'arrêtât, il donneroit le tems de le joindre à Alcine, qui le pourſuivoit, & qui ne pouvoit pas être fort éloignée de lui. Le ſoufre & le ſalpêtre ne prennent pas feu ſi promptement, les flots s'élevent avec moins de vîteſſe, lorſqu'un vent impétueux vient à ſouffler; que la troiſieme de ces femmes s'enflamma de colere, quand elle vit que Roger refuſoit de s'arrêter. Tu n'es point un Chevalier, lui cria-t-elle, jamais on n'a vû d'homme plus impoli que toi: il faut que tu aies dérobé le cheval que tu montes, & les armes que tu portes, tu ne les aurois point ſans cela. Que ne puis-je te voir puni comme tu le mérites, groſſier, vilain, brutal, brigand que tu es. Cette femme

violente lui dit encore bien d'autres injures, auxquelles le Guerrier, par mépris, ne daigna pas répondre un mot : ensuite elle monta dans la chaloupe, avec ses deux compagnes ; & elle suivit toujours Roger le long du rivage, en ne cessant de le menacer, de l'insulter, & de lui dire tout ce qu'elle pouvoit imaginer de plus outrageant.

Cependant le jeune Guerrier arrive au détroit qu'il faut passer pour se rendre chez Logistille, & aussitôt il voit un vieux Nocher quitter l'autre rive, avec une barque, & venir droit à lui. Cet homme, sage & prévoyant, se tenoit tout prêt, en attendant que Roger arrivât ; & il ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il se mit avec joie en devoir de le conduire sur un rivage plus fortuné. Le Chevalier rendit grace au Ciel : il s'embarqua sur une mer tranquille ; & pendant le trajet, il s'entretint avec ce vieillard, à qui une longue expérience avoit appris bien des choses, & dont la physionomie annonçoit beaucoup de prudence & de bonté. Le vieux Nocher

ſe réjouit avec lui, de ce qu'il avoit eu la prévoyance d'abandonner Alcine, avant que cette Fée perverſe lui eut fait ſubir le même ſort, qu'avoient éprouvé tous ſes autres Amans. Il le loua du deſſein qu'il avoit formé de ſe rendre auprès de Logiſtille, chez qui il ne remarqueroit que des uſages vertueux : où il trouveroit une beauté qui ne s'altere point, des graces qui enchantent le cœur de plus en plus, & des attraits qui nourriſſent l'amour, ſans jamais le raſſaſier. Cette ſage Fée, lui dit-il, inſpire d'abord un ſaint reſpect ; & quand on obſerve de plus près ſon air noble & majeſtueux, on vient à mépriſer pour elle tous les autres biens. L'amour qu'elle fait naître dans une ame, eſt bien différent des autres amours, toujours agités de crainte & d'eſpérance : on ne deſire plus rien quand on l'aime : on eſt content & heureux quand on la voit. Elle vous fera goûter des plaiſirs, bien ſupérieurs à ceux que cauſent la muſique, la danſe, les bains, les parfums, la bonne chere. Elle fera prendre à vos penſées un vol

plus élevé, que n'eſt celui du milan dans les airs. Elle vous enſeignera à jouir, dans un corps mortel, de toute la félicité d'un habitant des Cieux.

Ils étoient encore aſſez éloignés du rivage où ils tendoient, lorſqu'ils virent la mer couverte d'un grand nombre de vaiſſeaux qui venoient à eux. C'étoit Alcine, ſuivie d'une partie de ſes ſujets, qui avoit réſolu de tout riſquer, & de ſe perdre elle-même, ou de recouvrer le bien qu'on lui enlevoit. Son amour, joint au dépit de ſe voir outragée, lui avoit fait prendre cette réſolution; & jamais on ne l'avoit vue ſi animée, qu'elle l'étoit alors. Elle excitoit les rameurs à voguer avec tant de diligence, que ſes vaiſſeaux étoient tout couverts d'écume: la mer, le rivage, les échos retentiſſoient au loin du bruit des armes. Découvrez votre écu, dit auſſitôt le Vieillard à Roger, ne différez point, autrement vous allez perdre, ou la liberté, ou la vie; & en diſant cela, lui-même ôta la couverture qui l'enveloppoit. L'éclat enchanté de cet écu

n'eût pas plutôt frappé les yeux de ceux qui les poursuivoient, que les uns tombèrent de la proue, les autres de la pouppe; tous furent éblouis & renversés.

Cependant un des gens de Logistille, qui étoit en sentinelle au haut d'une tour, ayant découvert la flotte d'Alcine, sonna promptement l'allarme, & dans le moment même, les bords de la mer se couvrirent de troupes, & l'artillerie commença à foudroyer les vaisseaux ennemis; de sorte que Roger, secouru de toutes parts, conserva sa vie & sa liberté. On vit aussi paroître sur le rivage, quatre Dames respectables, à qui Logistille avoit ordonné de s'y rendre; c'étoit la courageuse Andronique, la sage Fronesie, l'honnête Decelie, & la chaste Sophrosine, qui, étant chargée de plus de soins que les autres, témoignoit aussi plus d'ardeur. Toute l'armée de la Fée, qui n'a point sa pareille au monde, sortit de la forteresse, & s'étendit le long de la côte; & comme il y avoit dans le port un bon nombre de vaisseaux, toujours prêts à se

mettre en mer au premier ſignal, ils ſortirent en même-tems pour attaquer les vaiſſeaux d'Alcine. Il ſe livra de furieux combats, par mer & par terre, & Logiſtille reconquit alors tout ce que ſon infâme ſœur lui avoit enlevé. Le ſuccès de ces combats fut bien différent de ce qu'Alcine s'en étoit promis : non-ſeulement elle ne recouvra point ſon Amant fugitif; mais de ſa nombreuſe flotte, il ne lui reſta qu'une ſeule chaloupe, où elle fut trop heureuſe de pouvoir ſe ſauver : tout le reſte fut brûlé, fracaſſé, ſubmergé. Ce qui l'affligea le plus, néanmoins, dans un ſi terrible déſaſtre, ce fut d'avoir perdu ſon cher Roger : elle le pleura nuit & jour amerement ; & ſouvent, pour mettre fin à ſes maux, elle ſouhaita de pouvoir mourir. Mais elle le ſouhaita vainement : les Fées ſont immortelles ; & à moins que la conſtitution de l'univers ne change, elles le ſeront toujours. Si Alcine eut pu ceſſer de vivre, ſon exceſſive douleur eut été capable d'attendrir la Parque : peut-être, qu'à l'exemple de Didon, elle

auroit eu recours au fer pour trancher ses jours, ou qu'elle auroit, comme la fiere Cléopatre, employé le secours d'un aspic. Laissons-là en proie à ses maux, & retournons au Chevalier, qui, en renonçant à elle, s'acquit une éternelle gloire.

Roger, plein de reconnoissance des faveurs du Ciel, ne fut pas plutôt débarqué, qu'il marcha vers la forteresse, peu éloignée des bords de la mer. Jamais œil mortel n'a rien vû de si magnifique que cette place. Les murs en étoient construits de pierres, plus précieuses encore que ne sont le diamant & l'escarboucle : pour en connoître bien le prix, il faudroit les avoir vues; elles étoient d'une beauté céleste, dont nous n'avons ici bas aucune idée. Ce que ces murs ont de plus merveilleux, c'est que l'homme, en s'y regardant comme dans un miroir, découvre tout l'intérieur de son ame: il connoît parfaitement ses défauts & ses bonnes qualités : il n'est plus exposé à être séduit par la flatterie, ni à se décourager par d'injustes blâmes; & par-là sa conduite est

toujours accompagnée de prudence. La lumiere que ces murs répandent eſt ſi vive, qu'elle perce la plus épaiſſe obſcurité ; & ceux qui ont l'avantage d'en être éclairés, peuvent, à la honte du Soleil, marcher ſûrement dans les ténebres. Il ſeroit difficile de juger ſi le haut point de perfection, où l'art avoit été pouſſé dans cet admirable édifice, ne l'emportoit point encore ſur le prix de la matiere. Il y avoit de magnifiques jardins, élevés ſur des arcades, d'une extraordinaire hauteur : quoiqu'ils fuſſent en l'air, ils étoient néanmoins ſi beaux & ſi ſpacieux, qu'on n'en voit point ſur terre de pareils. Entre les créneaux lumineux, qui étoient au haut des murs, on découvroit un prodigieux nombre de plantes odoriférantes, & d'arbres couverts de fleurs & de fruits mûrs dans toutes les ſaiſons de l'année. On ne trouve rien ailleurs qui approche de la beauté de ces arbres, ni de l'éclat des roſes, des jaſmins, des violettes, des lys, des amarantes, dont ces jardins étoient remplis. Le même Soleil qui fait éclore

nos fleurs, les fait enſuite ſécher & mourir : au lieu que celles-ci conſervoient toujours leur fraîcheur, & jouiſſoient d'un éclat qui ne ſe ternit jamais. Ce n'étoit pourtant point la température de l'air qui opéroit ces merveilles ; elles étoient uniquement dûes aux ſoins de Logiſtille : cette ſavante Fée n'avoit pas beſoin du ſecours de la nature ; & ce qui eut été impoſſible à tout autre, ſon art ſeul entretenoit dans ces jardins un éternel printems.

La Fée témoigna beaucoup de joie, de ce qu'un Guerrier, du mérite de Roger, étoit venu la chercher : elle ordonna qu'on lui rendît de grands honneurs, & que chacun s'étudiât à lui plaire. Aſtolfe fut charmé de le voir : il étoit arrivé une heure avant lui ; & fort peu de tems après étoient arrivés auſſi tous les autres Amans d'Alcine, à qui Meliſſe avoit rendu leur premiere forme. Roger & le Prince d'Angleterre ſe repoſerent pendant trois jours ; après quoi, impatiens l'un & l'autre de s'en retourner en Europe, ils vin-

rent trouver Logiſtille, accompagnés de Meliſſe, qui porta la parole pour eux. Elle ſupplia la Fée de vouloir bien les aider de ſes conſeils & de ſon ſecours, afin qu'ils puſſent, ſans danger, revoir les lieux d'où ils étoient partis. J'y pourvoirai, lui répondit la Fée; ils partiront dans deux jours: & en effet, elle ſongea auſſitôt aux moyens de les faire partir l'un & l'autre. Elle voulut que l'hippogriffe tranſportât Roger ſur les côtes d'Aquitaine: mais auparavant elle lui fit faire un mords, afin que le jeune Guerrier pût manier à ſa fantaiſie cet animal indocile. Elle inſtruiſit le Chevalier de la maniere dont il pourroit le faire monter, deſcendre, tourner à droite ou à gauche, planer dans les airs, rallentir ou précipiter ſon vol. En un mot, elle lui apprit à gouverner ce courſier aîlé, avec la même facilité qu'un Ecuyer habile manie un cheval ordinaire. Inſtruit de tout ce qui lui étoit néceſſaire, Roger ſortit des Etats de la ſage Logiſtille, pour qui il conſerva toujours dans ſon cœur un tendre attache-

ment. Je vais continuer à parler de lui : nous reviendrons ensuite à Astolfe, à qui il fallut employer beaucoup de tems, & essuyer bien des fatigues, avant que de pouvoir joindre Charlemagne, & retrouver ses amis.

Roger ne s'en retourna pas par le même chemin que l'hippogriffe lui avoit fait faire en venant. Cet animal l'avoit toujours tenu malgré lui au-dessus de la mer, sans lui laisser voir la terre que rarement : mais à présent qu'il est maître de le faire aller où il lui plaît, il veut, en s'en retournant, prendre une autre route, comme avoient fait autrefois les Mages, lorsqu'ils voulurent se dérober à la fureur d'Hérode. Il étoit venu en droite ligne, depuis l'Espagne jusqu'à l'Isle d'Alcine, qui est à l'extrémité de la mer orientale : il eut envie de voir d'autres lieux que ceux où Eole a coutume de déchaîner les vents ; afin de pouvoir ensuite se vanter d'avoir, à l'exemple du Soleil, fait le tour du monde. Il vit le Cathai d'un côté, & la Mangiane d'un autre, aussi-bien que

le grand païs de Quanſi. Il paſſa par-deſſus le mont Imaüs, laiſſa la Séricane à main droite ; & s'éloignant des Hyperboréens, pour s'approcher de la mer Hircanienne, il vint chez les Sarmates. Quand il fut arrivé aux lieux qui ſéparent l'Aſie de l'Europe, il parcourut la Ruſſie, la Pruſſe & la Poméranie. Quoiqu'il eut un grand deſir de rejoindre ſa Maîtreſſe, cela ne l'empêcha pas de jouir du plaiſir qu'il trouvoit à voyager de cette maniere. Il alla en Pologne, en Hongrie, en Allemagne, ſans négliger de voir ces rudes climats qui ſont voiſins du pôle ; & enfin il arriva un matin en Angleterre. Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'il fît un ſi long voyage, ſans jamais quitter le dos de l'hippogriffe : il ne manquoit pas tous les ſoirs de venir paſſer la nuit dans une hôtellerie, évitant même les mauvais gîtes avec grand ſoin : ainſi il employa pluſieurs mois à parcourir agréablement la terre & la mer.

Lorſque Roger fut au-deſſus de Londres, il deſcendit ſur les rives de la Ta-

mise, & vit, dans une vaste prairie, un grand nombre de gens de guerre, tant cavalerie qu'infanterie, qui marchoient, en belle ordonnance, au son des tambours & des trompettes; & il arriva le jour même que ces troupes alloient passer en revue dans la prairie. Un Cavalier, à qui il s'étoit adressé, lui répondit avec politesse, que l'armée qu'il voyoit étoit composée des troupes d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande, & des Isles voisines: qu'elles s'étoient assemblées dans ce lieu pour y passer en revue; après quoi elles devoient s'acheminer vers la mer, où elles trouveroient des vaisseaux tout prêts pour les embarquer: qu'elles alloient secourir les François, qui étoient fort pressés par les Sarrasins, & qui avoient mis leur confiance dans ce secours qu'ils attendoient. Mais, ajouta le Cavalier, afin que vous connoissiez mieux cette armée, je vais vous faire le détail des troupes qui s'offrent à vos yeux. Le grand étendard, où vous voyez les léopards & les fleurs-de-lis, est celui du fameux Lionel, neveu

du Roi, & Duc de Lancaſtre : également propre pour le conſeil & pour le combat, il eſt le Général de l'armée, & toutes les autres enſeignes doivent ſuivre la ſienne. Celle qui vient immédiatement après, où il y a trois aîles blanches dans un champ vert, & que le vent déploie préſentement du côté de la montagne, eſt l'enſeigne de Richard, Comte de Varwick. Voilà celle du Duc de Gloceſtér, où ſont deux bois de cerf, avec une partie du crâne. Vous voyez enſuite celle du Duc de Clarence, puis celle du Duc d'Yorck : dans la premiere eſt repréſentée un flambeau, & un arbre dans la ſeconde. Cette lance, rompue en trois morceaux, eſt l'enſeigne du Duc de Nortfolck. La foudre, repréſentée dans cette autre, eſt celle du brave Comte de Kent. Le Comte de Pembrok porte le griffon, & le Duc de Suffolk la balance. Ces deux dragons, ſous un même joug, ſont au Comte d'Eſſex : la guirlande, en champ d'azur, au Comte de Northumberland ; & l'eſquif, qui s'enfonce dans la mer, au Comte d'Arondel. Voici

ſes enſeignes du Marquis de Barklai, & des Comtes de la Marche & de Richemont: le premier porte une montagne entr'ouverte; le ſecond, un palmier; & le troiſieme, un pin, dont la racine eſt dans l'eau. Viennent enſuite celles des Comtes de Dorſet & d'Anton; l'une eſt un char, l'autre une couronne. Ce faucon, qui a les aîles étendues ſur ſon nid, eſt à Raimond, Comte de Devonshire. L'enſeigne jaune & noire, eſt au Comte de Vigore. Le Comte de Derby, porte dans la ſienne un chien; & le Comte d'Oxfort, un ours. La croix blanche, eſt celle du riche Evêque de Bath; & cette chaiſe rompue, ſur un fond gris, celle d'Arimon, Duc de Sommerſet.

Le nombre des Cavaliers, tant hommes d'armes, qu'archers à cheval, eſt de quarante-deux mille: celui des gens de pied eſt à-peu-près de deux fois autant. Ces quatre enſeignes, dont l'une eſt cendrée, l'autre verte, une autre jaune, & la quatrieme bordée de noir & de bleu, ſont celles de Godefroy, Duc de Bukingham;

de Henri, Comte de Salisberi ; du vieil Herman, Seigneur de Burgenie ; & d'Edouard, Comte de Croisbere. Toutes les troupes que vous voyez vers l'orient, sont Angloises : voici, du côté opposé, les troupes Ecossoisses, au nombre de trente mille hommes, qui ont pour Général Zerbin, fils du Roi d'Ecosse. Ce grand lion, placé entre deux licornes, & qui tient dans sa patte une épée d'argent, est l'étendard royal. Zerbin, Duc de Ross, qui commande ces troupes, est de tous les hommes le mieux fait & le plus accompli : la nature le forma, & puis elle rompit le moule : on ne voit en aucun autre tant de vertu, tant de courage, & tant de grace réunis ensemble. Cette barre d'or, en champ d'azur, est l'enseigne du Comte d'Ottonlei ; & ce léopard enchaîné, celle du Duc de Marr. L'étendard bigarré d'un si grand nombre de couleurs, & de tant de différens plumages, appartient au vaillant Alcabrun : sans être décoré d'aucun titre, il est le plus considérable de tous ceux qui habitent les forêts. L'ensei-

gne où est représenté un aigle, qui regarde fixement le Soleil, est au Duc de Stafford. Celle où il y a un taureau entre deux dogues, est à Lurcain, Comte d'Angus: la blanche & azur, est au Duc d'Albanie; & la blanche & noire, au brave Ermond, Seigneur de Forbess. Le dragon qu'un vautour déchire, est l'enseigne du Comte de Bukan; & à main droite ce flambeau, sur un fond vert, est celle du Comte d'Erelie.

Les Irlandois que vous voyez le long de cette plaine, forment deux grosses troupes: le Comte de Kildare en conduit une: le Comte de Desmond commande l'autre, qu'il a composée d'habitans des montagnes: le premier a pour enseigne, un pin enflammé; & le second, une bande rouge, sur un fond blanc. Non-seulement l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, ont entrepris de secourir Charlemagne: mais encore la Suéde, la Norvege, l'Islande même, si reculée de nous; & tous ces pays éloignés, qui produisent des hommes naturellement ennemis de la

paix. Ils ſont environ ſeize mille, qui marchent ſous les ordres de Murat : ſortis des bois & des cavernes, leur viſage, leur poitrine, leur dos, tout leur corps eſt ſi couvert de poil, qu'on les prendroit pour des bêtes ſauvages : la plaine hériſſée de leurs lances, reſſemble à une forêt : l'enſeigne qu'ils ſuivent eſt toute blanche, comme s'ils ſe promettoient de lui faire perdre bientôt cette couleur, en la teignant du ſang des Maures.

Pendant que Roger s'occupoit à conſidérer les différentes enſeignes de cette nombreuſe armée, deſtinée à ſecourir la France ; qu'il s'entretenoit avec le Cavalier qui l'inſtruiſoit, & qu'il apprenoit de lui les noms des Seigneurs de la Grande-Bretagne : tout le monde, étonné du cheval extraordinaire qui lui ſervoit de monture, s'aſſembla en foule autour de lui. Le Chevalier, pour les ſurprendre encore davantage, & pour ſe réjouir lui-même de leur étonnement, piqua alors l'hippogriffe, qui prit incontinent ſon vol vers le Ciel. Il les laiſſa dans la ſurpriſe qu'il

leur avoit causée ; & après avoir bien observé toutes ces troupes, il tourna du côté de l'Irlande. Il vit cette grotte creusée par Saint Patrice, que la simplicité des peuples a fait regarder comme un lieu où l'homme pouvoit obtenir la rémission de ses fautes. De-là il prit son chemin vers les côtes de la petite Bretagne ; & en passant il apperçut Angélique, attachée à un rocher, dans l'Isle des Pleurs : c'est le nom qu'on avoit donné à l'Isle d'Ebude, dont les habitans barbares couroient les mers, enlevant, comme j'ai dit, toutes les belles femmes qu'ils pouvoient rencontrer, afin de les exposer ensuite à un monstre. Angélique avoit été liée au rocher ce matin même, pour y être la proie de l'Orque, qui se repaissoit de la chair des infortunées qu'on lui livroit. On a vu de quelle maniere les Ebudiens, l'ayant trouvée endormie auprès du vieux Magicien, dont les charmes l'avoient attirée dans un désert, s'étoient saisis d'elle, & l'avoient transportée dans leur vaisseau. Ces hommes impitoyables venoient de l'exposer au

monſtre, après l'avoir entierement dépouillée de ſes habits. Elle n'avoit pas le moindre voile, qui pût couvrir ces roſes & ces lis, qui réſiſtent également à l'ardeur des étés & à la rigueur des hivers. Roger l'auroit priſe pour une ſtatue d'albâtre, ſortie de la main d'un excellent ouvrier, s'il n'avoit vu couler des pleurs ſur ſes joues incarnates & ſur ſon beau ſein, & ſi ſes cheveux n'euſſent été agités dans ce moment par un vent léger. La vue de cette belle fille lui rappella auſſitôt le ſouvenir de Bradamante : il ſe ſentit emu, tout-à-la-fois, d'amour & de compaſſion, & à peine put-il retenir ſes larmes. Il ſuſpendit le vol de ſon courſier, & s'approchant d'Angélique, il lui dit, d'un ton plein de douceur : beauté charmante, qui n'êtes certainement digne de porter d'autres chaînes que celles de l'amour, quel eſt le barbare à qui une jalouſe fureur a inſpiré le deſſein de ſerrer ainſi vos mains délicates d'infâmes liens ? A ce diſcours, la belle Reine de Cathai devint comme un ivoire poli, ſur lequel

on auroit jetté un peu de vermillon : elle ne put s'empêcher de rougir de l'état où elle étoit : quoiqu'elle ne montrât rien que de beau, il est néanmoins certaines beautés que la bienséance ordonne de cacher. Si les liens qui la serroient, ne lui eussent ôté l'usage de ses mains, elle n'auroit pas manqué de s'en couvrir le visage ; mais au défaut des mains, elle le couvrit de ses larmes. La pudeur lui fit baisser les yeux, sans lui permettre de les relever : puis, avec une voix foible & entrecoupée de sanglots, elle commençoit à répondre, lorsqu'un grand bruit, qu'on entendit fort près du rivage, l'empêcha de poursuivre. C'étoit le monstre, dont la moitié du corps démesuré se fit voir hors de l'eau, tandis que l'autre moitié étoit cachée sous les flots, & qui s'avançoit vers sa proie, avec la même impétuosité qu'un navire est poussé dans le port par un vent violent. Angélique fut aussitôt saisie d'une frayeur mortelle : le secours que Roger lui promettoit ne fut point capable de la rassurer.

On ne peut mieux comparer ce monſtre qu'à une groſſe maſſe informe, qui ſe remuoit & s'agitoit dans les ondes : il n'avoit rien de diſtinct que la tête, les yeux, & d'énormes dents qui lui ſortoient de la gueule, comme celles d'un ſanglier. Roger, la lance à la main, fondit ſur lui, & le frappa entre les deux yeux ; mais ſon front ſe trouva auſſi dur que de l'acier : le Guerrier ne put l'entamer, & il ſe prépara à lui porter des coups plus heureux. Cependant l'Orque, appercevant l'ombre que les grandes aîles de l'hippogriffe faiſoient dans l'eau, oublia la proie certaine qui l'attendoit ſur le rivage, pour courir après cette ombre fugitive : dans le deſir de l'attrapper, elle s'agita avec fureur, & ſe donna de violens mouvemens ; & Roger ne ceſſa, pendant ce tems-là, de faire tomber ſur elle les plus rudes coups. Tel un aigle, découvrant, du haut des airs, une couleuvre qui rampe ſur l'herbe, ou qui, étendue au Soleil ſur un rocher, s'occupe à rendre ſa peau plus nette & plus luiſante, fond à l'inſtant ſur elle ; mais ſe

garde bien de l'attaquer par-devant, dans la crainte de s'expoſer à de dangereuſes morſures: il la prend par-derriere, avec ſes tranchantes ſerres, & du battement continuel de ſes aîles, il l'empêche de tourner contre lui ſa tête venimeuſe. De même Roger fond ſur le monſtre, & le frappe de ſa lance ou de ſon épée, non par-devant, où il eſt armé de dents terribles, mais ſur le dos, ſur le cou, ſur la queue. Dès que l'Orque ſe retourne, le Chevalier s'en éloigne, & preſqu'auſſitôt il revient à elle, pour lui livrer de nouvelles attaques. On diroit néanmoins que tous ſes coups tombent ſur du jaſpe, tant l'écaille de ce monſtre eſt difficile à pénétrer. C'eſt ainſi qu'au tems poudreux de la moiſſon, ou dans la ſaiſon des vendanges, on voit une mouche audacieuſe s'acharner après un mâtin: elle lui pique tantôt les yeux, tantôt le muſeau; elle vole continuellement autour de lui, & ne s'en écarte point. Le chien de ſon côté, lui fait entendre le bruit de ſes dents, qui frappent ſans ceſſe les unes contre les au-

tres ; & s'il peut attrapper son adversaire ; le combat est bientôt fini ; la mouche paie sur-le-champ la peine de son audace.

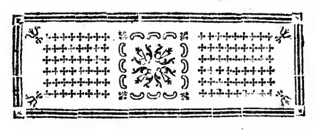
L'Orque se débattoit dans l'eau, avec tant de violence, qu'elle la faisoit rejaillir jusqu'aux nues : de maniere que Roger ne savoit quelquefois s'il voloit dans les airs, ou s'il nageoit dans les ondes. Il craignit à la fin que, si ce combat duroit plus long-tems, les aîles de l'hippogriffe ne se mouillassent au point de ne pouvoir plus lui servir, & qu'il ne se vît ainsi réduit à souhaiter vainement une chaloupe, ou quelqu'autre moyen d'échapper au péril d'être submergé. Il prit donc le parti le plus sage, qui fut d'employer contre le monstre d'autres armes, que celles dont il avoit usé jusqu'alors, & de recourir à l'écu enchanté ; & pour qu'Angélique ne fût point éblouie de son éclat, il vola promptement vers le rivage, & lui mit au petit doigt l'anneau merveilleux qu'il portoit. C'étoit l'anneau qui avoit la vertu de détruire tous les enchantemens : le même que Bradamante avoit ôté à Brunel ,

nel, pour tirer ſon Amant de la priſon où Atlant le retenoit : celui dont Meliſſe s'étoit ſervie depuis pour affranchir Roger des liens d'Alcine, & rendre la forme humaine aux autres Amans de cette Fée ; & qu'elle avoit enſuite remis à Roger, qui l'avoit toujours porté depuis ce tems-là. Il mit cet anneau au doigt d'Angélique, de crainte que l'écu n'offensât, par ſon éclat, ces beaux yeux qui avoient déja ſoumis ſon cœur : puis il attendit l'Orque, qui s'avançoit, couvrant de ſon vaſte corps la moitié de la mer. Quand il en fut tems, il découvrit l'écu, qui fit à l'inſtant même, ſur les yeux du monſtre, ſon effet ordinaire. Qui a vu quelquefois les poiſſons flotter ſur le dos, lorſqu'un payſan groſſier a répandu de la chaux dans une riviere, peut ſe repréſenter l'état où ſe trouva l'Orque, dont on ne vit plus que l'énorme ventre qui flottoit ſur les eaux. Roger cependant ne ceſſoit de frapper le monſtre, mais toujours inutilement ; il ne put lui faire la moindre bleſſure. Ah ! Seigneur, lui dit alors la belle Angéli-

que, cessez de faire tomber vos coups sur une écaille impénétrable : détachez-moi de grace, avant que l'Orque se réveille : enlevez-moi promptement avec vous ; j'aime mieux être submergée dans les flots, que de me voir plus long-tems exposée à devenir la proie de ce cruel monstre. Le Chevalier se rendit à sa priere : il la détacha aussitôt, & la fit mettre en croupe derriere lui. Il piqua ensuite l'hippogriffe, qui s'éleva à l'instant dans les airs, portant sur son dos Roger & Angélique, à qui le jeune Guerrier donnoit, en se retournant continuellement, d'amoureux baisers.

C'est ainsi que l'Orque se vit privée du mets friand qu'on lui avoit préparé, & qui étoit certainement trop délicat pour un pareil animal. Roger renonça au dessein qu'il avoit eu d'abord, de faire le tour de l'Espagne : il voulut aller au rivage le plus prochain, & il vint en Bretagne, à l'endroit où cette Province s'avance le plus dans la mer. Il y avoit en cet endroit un bois épais, où la plaintive Philomele se

faisoit perpétuellement entendre : au milieu du bois étoit un petit pré, arrosé d'un clair ruisseau, & ce pré étoit entouré de montagnes désertes. Ce fut-là que le nouvel Amant d'Angélique fit descendre l'hippogriffe, à qui il permit de plier ses aîles, & de se reposer. Pour lui, il n'étoit guere en situation de prendre du repos : à peine avoit-il mis pied à terre, qu'il voulut donner à la beauté qui l'enflammoit, les plus vives marques de son ardeur; mais les armes dont il étoit couvert s'opposerent à l'impétuosité de ses desirs, & il fallut, malgré lui, qu'il songeât auparavant à se désarmer. Il se mit donc à défaire confusément toutes les piéces de son harnois, & il le faisoit avec tant d'impatience & de précipitation, qu'il s'embarrassoit lui-même, & retardoit ainsi l'ouvrage dont il souhaitoit la fin. Mais je m'apperçois que ce Chant est déja si long, qu'il en est peut-être ennuyeux : différons la suite de cette histoire, pour un tems où elle sera plus de plaisir à entendre.



CHANT XI.

Une foible bride suffit pour arrêter, au milieu de sa course, le cheval le plus vigoureux ; mais il est bien rare que le frein de la raison retienne un homme, lorsqu'il a la facilité de contenter ses desirs : il ressemble à l'ours, qui ne peut s'éloigner du miel dont il a senti l'odeur, & dont il a lêché quelques goutes sur les bords d'un vase. Quel effort de raison sera capable d'empêcher Roger de se satisfaire, à présent qu'il tient, dans un bois écarté, la belle Angélique nue entre ses bras ? Il ne pense plus du tout à Bradamante, qu'il a tant aimée ; & quand même il y penseroit, n'y auroit-il pas trop de simplicité à lui, de négliger la possession d'une beauté, auprès de qui toute la morale du sévere Xénocrate se seroit démentie ?

Le jeune Guerrier avoit déja jetté par terre ſa lance & ſon écu : il ſe déſarmoit avec une extraordinaire impatience, lorſqu'Angélique, qui tenoit par pudeur les yeux baiſſés, reconnut que l'anneau qu'elle avoit au doigt, étoit le même que Brunel lui avoit autrefois dérobé dans Albraque; celui qu'elle avoit apporté en France, au premier voyage qu'elle y fit avec ſon frere, qui de ſon côté poſſédoit alors la lance d'or, qu'Aſtolfe eut depuis. Par la vertu de cet anneau, elle avoit, à la grotte de Merlin, rendu inutiles tous les enchantemens de Maugis : elle avoit tiré Roland, & pluſieurs autres Chevaliers, des priſons de Dragontine : elle étoit ſortie inviſiblement de la tour où un Vieillard pervers l'avoit enfermée. Il eſt inutile que je rediſe toutes les merveilles qu'elle avoit opérées, par le moyen de ce précieux anneau, puiſque perſonne ne les ignore. L'artificieux Brunel le lui avoit dérobé, par ordre d'Agramant, qui en vouloit faire uſage; & depuis ce tems-là, Angélique avoit été dépouillée de ſes Etats, & la

fortune n'avoit cessé de lui être contraire. Quand elle le vit à son doigt, sa joie fut égale à sa surprise : elle crut d'abord que c'étoit un songe, elle eut peine à en croire ses yeux & sa main : puis elle se l'ôta du doigt, & le mit adroitement dans sa bouche ; & aussitôt elle disparut aux yeux de Roger, ainsi que le Soleil disparoit lorsqu'un nuage épais vient à le couvrir. Le Chevalier regarda de tous côtés, il fit cent tours, en cherchant comme un homme qui auroit perdu le sens : enfin il se ressouvint de l'anneau, & il demeura confus & interdit : il se reprocha vivement son imprudence, & ne fit pas moins de reproches à Angélique, sur son ingratitude & sa perfidie. Voilà donc cruelle, disoit-il, la récompense du service que je vous ai rendu ? Vous avez mieux aimé me dérober mon anneau, que de le recevoir de moi en don : pourquoi ne me l'avez-vous pas demandé ? Vous auriez obtenu de moi, non-seulement l'anneau, mais cet écu, ce cheval, tout ce que je possede, & moi-même, dont vous êtes maî-

treſſe de diſpoſer. Ah! ne me cachez point vos beaux yeux, c'eſt la ſeule grace que je vous demande : mais vous me haïſſez trop pour cela, ingrate, je ſais que vous m'entendez, & que vous ne daignez pas me répondre.

En ſe plaignant de cette maniere, Roger cherchoit ſans ceſſe le long du ruiſſeau : il étendoit les bras, comme un aveugle fait en marchant; & ſouvent, croyant tenir la beauté qui lui étoit échappée, il n'embraſſoit que l'air. Angélique étoit déja loin de lui. Elle marcha toujours, juſqu'à ce qu'elle arriva à une caverne, creuſée au pied d'une montagne. C'étoit la demeure d'un Vieillard, qui nourriſſoit un grand nombre de jumens : ces animaux paiſſoient l'herbe tendre, qui croiſſoit au bord des fontaines, dans le fond de la vallée; & il y avoit, à droite & à gauche de la caverne, des étables, où ils pouvoient ſe mettre à l'abri de l'ardeur du Soleil. Angélique paſſa une bonne partie du jour en cet endroit, ſans être vûe de perſonne. Sur le ſoir, quand la

chaleur fut modérée, & qu'elle crut s'être assez reposée, elle s'enveloppa d'une étoffe fort grossiere, qu'elle rencontra par hazard, bien différente des riches & brillantes étoffes dont elle avoit coutume de se couvrir ; & qui, malgré sa grossiereté, ne put néanmoins cacher, ni la beauté de cette Princesse, ni cet air noble qu'on remarquoit en elle. Qu'on cesse de vanter Philis, Nérée, Galatée, Amarillis : aucune d'elles, n'en déplaise à Titire & à Mélibée, n'étoit comparable à la charmante Reine de Cathai. Entre toutes les jumens elle en choisit une, qui lui agréa davantage ; elle monta dessus, & forma aussitôt le dessein de s'en retourner en orient.

Cependant Roger, après avoir longtems & inutilement espéré de voir reparoître Angélique, connut enfin son erreur, & comprit qu'elle ne devoit plus être à portée d'entendre ses plaintes. Il alla donc au lieu où il avoit laissé l'hippogriffe ; & il trouva en arrivant, que cet animal, ayant défait sa bride, venoit de

prendre dans les airs un libre essor. Ce fut pour lui un nouveau malheur, auquel il ne fut guere moins sensible qu'au premier. Mais ce qui l'affligeoit le plus, étoit la perte de son anneau, non-seulement parcequ'il en connoissoit les admirables vertus, mais encore parceque c'étoit un don que Bradamante lui avoit fait. Pénétré d'un violent chagrin, il remit sa cuirasse sur son dos, & son bouclier derriere ses épaules: ensuite il s'éloigna de la mer, & marchant vers une vallée spacieuse, il suivit un chemin battu, qui traversoit une épaisse forêt. Il n'eut pas marché longtems, qu'il entendit à main droite, dans l'endroit le plus épais du bois, un horrible cliquetis d'armes. Il y courut aussitôt, & vit deux hommes qui se battoient dans un lieu serré, & qui paroissoient, l'un & l'autre, extrêmement acharnés au combat. L'un des deux étoit un fier Géant, & l'autre un Guerrier plein de courage, dont le cheval étoit étendu par terre, & qui, l'épée à la main & l'écu au bras, voltigeoit autour de son adversaire, pour évi-

ter les coups d'une énorme masse que le Géant tenoit à deux mains. Roger s'arrêta, pour considérer ce furieux combat : il se tint un peu à l'écart ; & sans vouloir donner de secours au Chevalier, en faveur de qui il se sentit d'abord prévenu, il se contenta seulement de faire des vœux pour qu'il remportât la victoire. Il le vit néanmoins bientôt abattu, d'un pesant coup de masse, qui l'atteignit sur la tête. Le Géant, voyant son ennemi renversé, se mit aussitôt en devoir de lui ôter la vie : il détacha les courroies de son casque, & offrit, dans le moment même, aux yeux de Roger, l'aimable visage de sa chere & fidelle Bradamante. Le jeune Guerrier, témoin d'un spectacle si propre à exciter sa fureur, mit sur-le-champ l'épée à la main, & défia le Géant au combat, mais celui-ci ne voulut point l'accepter : il prit Bradamante entre ses bras, & l'ayant mise sur ses épaules, il l'emporta comme un loup emporte un agneau, ou comme un aigle enleve une colombe. Roger courut à l'instant après le ravisseur de

ſa Maîtreſſe, ſans néanmoins pouvoir l'atteindre : le Géant faiſoit de ſi grands pas, qu'il pût à peine le ſuivre des yeux. Ainſi l'un s'enfuyant, & l'autre tâchant de le joindre; après avoir traverſé tous deux la forêt, par un ſentier obſcur & étroit, mais qui s'élargiſſoit à meſure qu'ils approchoient de l'extrémité du bois, ils en ſortirent enfin l'un & l'autre, & arriverent dans une grande prairie. C'eſt aſſez parlé d'eux : retournons au Paladin Roland.

Le Comte d'Angers avoit, comme nous l'avons dit, jetté au fond de la mer l'arme du Roi de Friſe, afin qu'elle demeurât, pour jamais, enſevelie ſous les eaux. Son intention néanmoins ne fut point remplie : car l'implacable ennemi des hommes, qui avoit forgé cette arme traîtreſſe ſur le modele de la foudre, découvrit depuis, à un Magicien, le lieu où elle étoit cachée; & par cette découverte, il cauſa preſque autant de maux au genre humain, qu'il en avoit autrefois cauſé en ſéduiſant Eve. Ce fut vers le tems de nos ayeux,

que cette machine diabolique fut tirée, par enchantement, de dessous les flots, où elle avoit été cachée pendant plusieurs siécles. Elle parut d'abord en Allemagne. Inspirés par le Démon, toujours attentif à notre perte, les Allemands furent les premiers qui trouverent le moyen d'en faire un mortel usage: les Italiens, les François, tous les peuples de la terre, ont appris, depuis, ce funeste secret. Les uns fondent le bronze, en forme de cylindre creux: les autres donnent au fer la même figure, & en font des instrumens, plus grands ou plus petits, plus légers ou plus pesans. On les appelle fauconneaux, coulevrines, canons de différentes tailles, arquebuses, mousquets, escopettes, selon qu'il plaît de les nommer à celui qui les forge: & ces redoutables machines brisent le fer, le marbre, & s'ouvrent par-tout un passage. O malheureux soldat! il faut que toutes tes armes, sans en excepter ton épée, cédent à l'effort de ces instrumens terribles: ou renonce au métier de la guerre, ou charge désormais tes épau-

les d'une arquebuſe. Déteſtable invention, comment as-tu pû trouver accès dans des cœurs humains? Par toi toute la gloire eſt anéantie; par toi la valeur devient inutile, & l'homme le plus lâche eſt ſouvent vainqueur du plus intrépide: par toi ſont déja péris, & périront encore, une multitude de Seigneurs & de braves Guerriers, avant qu'on voie la fin de cette guerre cruelle qui déſole toute l'Europe, & ſurtout l'Italie. J'oſe aſſurer que l'auteur de cette invention exécrable a ſurpaſſé en noirceur & en malignité, tout ce qu'on connoît de plus méchant; & je ſuis convaincu, qu'en punition de ſon crime, Dieu l'a précipité dans les enfers, pour y être tourmenté à jamais, à côté du perfide Judas. Mais revenons au Paladin, qui a tant d'impatience d'arriver dans cette Iſle, où un ſi grand nombre de belles femmes ſont devenues la proie du monſtre marin.

Plus le Comte d'Angers ſouhaitoit d'arriver promptement à Ebude, moins le vent paroiſſoit diſpoſé à ſeconder ſes deſirs. Il

souffloit tantôt à droite, tantôt à gauche, & quelquefois en poupe; mais toujours si foiblement que le vaisseau avançoit très peu. Quelquefois il tomboit tout-à-fait : d'autres fois il étoit si contraire, que le Paladin se voyoit obligé de retourner au même lieu d'où il étoit parti, ou de voguer au nord ; en faisant un grand détour. C'étoit la volonté du Ciel que Roland n'arrivât point à Ebude avant le Roi d'Irlande, afin qu'il se passât dans cette Isle des choses que je vous raconterai bientôt. Tâchez, dit le Comte à son Pilote, de gagner le nord de l'Isle, & de jetter ensuite l'ancre en cet endroit. Je descendrai seul dans la chaloupe : je prendrai le plus gros cable & la plus grande ancre que vous ayez sur votre bord, & si je combats le Monstre, vous verrez l'usage que j'en prétens faire. Ses ordres furent exécutés sur-le-champ. Roland laissa ses armes dans le vaisseau, & ne se réserva que son épée. Il fit jetter la chaloupe en mer : il y entra, après y avoir fait mettre l'ancre & le cable : puis tournant le dos à l'endroit où

il vouloit aborder, ainſi qu'en uſent les écreviſſes, il ſe mit à ramer lui-même, & à voguer vers l'Iſle. L'aurore excitoit alors la jalouſie de ſon vieil époux, en déployant dans le Ciel ſes treſſes dorées, pour recevoir l'aſtre du jour qui commençoit à paroître ſur l'horiſon.

Quand le Paladin fut proche du rivage, environ à la diſtance d'un jet de pierre, il crut entendre des plaintes qui frappoient foiblement ſon oreille. Il ſe retourna dans le moment, & apperçut au bord de la mer une femme dont les pieds étoient baignés par les flots, & qui étoit attachée toute nue à un tronc d'arbre. Comme elle étoit aſſez éloignée, & qu'elle baiſſoit les yeux, il ne put la reconnoître. Dans le deſſein de s'en approcher, il rama vigoureuſement : mais à l'inſtant même il entendit un grand bruit qui fit retentir les bois & les cavernes : la mer s'enfla, & offrit à ſes yeux un monſtre, qui de ſon vaſte corps en couvroit une bonne partie. A ſa vûe, le Paladin ne changea point de viſage, il ne ſentit même pas la moindre émo-

tion. Pour exécuter le deſſein qu'il avoit formé, il ſe mit promptement entre le monſtre qui s'avançoit, & la femme qu'il vouloit défendre : il laiſſa ſon épée dans le foureau : il prit entre ſes mains l'ancre & le cable, & attendit l'Orque avec un courage inébranlable. Quand ce monſtre fut près de lui, il ouvrit, pour l'engloutir, une ſi énorme gueule, qu'un homme à cheval y ſeroit aiſément entré. Roland ſe jetta auſſitôt dans cette gueule effroyable, avec ſon cable, ſon ancre, & je crois même ſa nacelle : puis poſant l'ancre de maniere qu'une des pattes entroit dans la langue du monſtre, & l'autre dans ſon palais, il le contraignit de la ſorte à tenir malgré lui la gueule ouverte, ſans que ſes horribles mâchoires puſſent ſe joindre ; & la diſtance d'une des pattes de l'ancre à l'autre étoit ſi grande, que Roland ne pouvoit atteindre à celle d'en-haut qu'en s'élançant. C'eſt ainſi que ceux qui travaillent dans les mines ont coutume de ſoutenir la terre, de crainte qu'elle ne s'affaiſſe ſur eux, & ne les enfouiſſe tous

vivans. Le Comte bien assuré, par ce moyen, que l'Orque ne pouvoit plus fermer la gueule, tira son épée, & se mit à frapper d'estoc & de taille dans cette obscure caverne. Quand l'ennemi a escaladé les murs d'une place, & qu'il y a pénétré de force, on n'a plus d'espérance de la pouvoir sauver : comment le monstre auroit-il pû se défendre, ayant dans son gosier ce redoutable Paladin, qui lui faisoit à chaque coup d'horribles blessures ? La douleur qu'elles lui causent est si violente, qu'il se remue avec fureur, s'élance tout entier hors des flots, puis se précipite au fond de la mer, dont il fait rejaillir le sable bien haut. Roland, qui se sentit dans l'eau, se mit alors à nager, il laissa l'ancre dans la gueule du monstre, & tenant à la main le cable qui y étoit attaché, il gagna promptement le rivage. Dès qu'il y fut arrivé, d'un bras, à la vigueur duquel rien n'est comparable, & avec cette force qui surpasse de beaucoup celle du Cabestan, il tira la corde, & obligea le monstre à venir à lui. Tel qu'un taureau sau-

vage qui ſe ſent pris par les cornes, ſaute à droite & à gauche, ſe couche, ſe releve, tourne cent fois autour de ſon lien, ſans pouvoir néanmoins s'en débarraſſer : ainſi l'Orque ſe ſentant tirer avec violence hors de ſon élément naturel, s'agite d'une maniere terrible, pour n'être pas contrainte à ſuivre le cable qui l'entraîne. Il lui ſortoit de la gueule une ſi grande quantité de ſang, que la mer en étoit toute rouge. Quelquefois d'un coup de queue elle fendoit les flots, & en laiſſoit voir le fond à découvert : d'autres fois elle en faiſoit rejaillir l'eau en ſi grande abondance, que la lumiere du Soleil en étoit obſcurcie : les montagnes, les forêts, les plus lointains rivages retentiſſent du bruit horrible qu'elle excite.

Le vieux Prothée ſortit alors de ſa grotte profonde, & monta ſur la ſurface des eaux : il vit tout ce qui ſe paſſoit entre l'Orque & le Comte d'Angers ; & ce ſpectacle le ſaiſit tellement d'effroi, qu'oubliant le ſoin de ſon troupeau, il ne ſongea plus qu'à s'enfuir. Ino tenant dans ſes bras ſon fils

Mélicerte, les Néréides avec leurs cheveux épars, Glaucus, les Tritons, tous les Dieux marins ſe ſauvent de différens côtés. Neptune même ſonge déja à faire atteler les dauphins à ſon char, & à s'enfuir dans les mers d'Ethiopie. Cependant Roland ne ceſſoit de tirer l'Orque à lui : mais il n'eut bientôt plus beſoin d'y employer toute la vigueur de ſon bras ; car les violens efforts qu'avoit faits le monſtre, joints au ſang qu'il avoit perdu, épuiſerent enfin ſes forces, & il étoit ſans vie avant que d'être parvenu au rivage. Les habitans de l'Iſle s'étoient aſſemblés en grand nombre ſur le bord de la mer, pour être ſpectateurs de cet étrange combat. Pluſieurs d'entr'eux, pouſſés par une ſuperſtition ridicule, s'imaginerent alors que l'action de Roland, digne en elle-même des plus grands éloges, étoit un crime qu'il falloit expier. Ils crurent que la mort de l'Orque alloit augmenter la haîne que Prothée leur portoit déja, qu'elle leur attireroit ſa vengeance, & les expoſeroit aux mêmes maux qu'ils avoient déja ſoufferts : que par conſéquent

il falloit tâcher d'appaiser ce Dieu irrité ; & que le plus sûr moyen de le fléchir, étoit de précipiter dans les flots l'impie qui avoit eu l'audace de tuer le monstre. Cette opinion insensée se répandit dans tous les esprits, avec la même promptitude que la lumiere d'un flambeau se communique à un autre. Aussitôt l'un s'arme d'une fronde, l'autre d'un arc, un autre d'une épée ou d'une lance : ils entourent Roland, & l'attaquent tous à la fois, de près & de loin. Le Comte fut surpris de la brutalité, & indigné en même tems de l'ingratitude de ces barbares, à qui il venoit de rendre un si grand service : mais il ne fut pas plus ému de leurs efforts, qu'un ours chassé dans les forêts de Russie ou de Lituanie, ne l'est par l'aboiement des petits chiens, qu'il ne daigne seulement pas regarder : Roland sait bien que de son souffle seul, il peut aisément renverser toute cette canaille. Les Ebudiens ignoroient que depuis la tête jusqu'aux pieds, le corps du Paladin étoit aussi impénétrable que le diamant ; & ils s'étoient imaginés qu'il feroit peu de ré-

ſiſtance, parcequ'ils ne lui voyoient, ni cuiraſſe, ni bouclier. Roland les détrompa bientôt, & leur fit connoître à leurs dépens, combien il lui étoit aiſé de faire aux autres de cruelles bleſſures, quand lui-même n'en pouvoit recevoir aucune. Il tira Durandal du fourreau, & de dix coups, ou guere plus, qu'il leur porta, il tua en un moment trente de ces téméraires, & écarta tout le reſte.

Déja le Comte s'avançoit pour rompre les liens de cette femme infortunée qui étoit attachée ſur le rivage; lorſqu'un nouveau bruit & de nouveaux cris ſe firent entendre à l'autre extrêmité de l'Iſle. C'étoient les Irlandois, qui ayant abordé de ce côté-là, pendant que la plus grande partie du Peuple étoit de l'autre, avoient fait leur deſcente ſans oppoſition, & qui maſſacroient indiſtinctement tous ceux qu'ils rencontroient. Comme Ebude n'étoit pas fort peuplée, & que les habitans, d'ailleurs peu précautionnés, avoient été ſurpris, ils ne purent réſiſter à leurs ennemis. Toute l'Iſle fut miſe à feu & à ſang:

les maiſons furent brûlées : les murs détruits juſqu'aux fondemens ; & ſoit juſtice ou inhumanité dans les Irlandois, ils ne laiſſerent perſonne en vie dans cette Iſle malheureuſe.

Roland, qui ne s'intéreſſoit guére au malheur de ce Peuple, alla à celle qui avoit été deſtinée à être la proie de l'Orque. A meſure qu'il s'en approcha, il crut reconnoître en elle les traits de la jeune Comteſſe de Hollande, & en effet c'étoit elle-même, qui étoit prête à recevoir un prix ſi peu digne de ſa fidélité. La fortune, auſſi injuſte que l'amour à l'égard d'Olimpe, avoit voulu que les Ebudiens l'enlevaſſent dans l'Iſle déſerte, le jour même que l'ingrat Birene l'y avoit abandonnée. Elle reconnut bien le Comte d'Angers : mais comme elle étoit nue, nonſeulement elle ne lui dit rien, mais même elle n'oſa lever les yeux pour le regarder. Roland lui demanda par quelle funeſte aventure il la rencontroit dans ce lieu, après l'avoir laiſſée avec ſon époux au comble de la joie. Hélas ! Seigneur,

lui répondit-elle, je ne sais si je dois vous rendre grace de ce que vous me sauvez la vie, ou s'il faut que je me plaigne de ce que vous suspendez la fin de mes maux. Il est vrai qu'en me délivrant du monstre qui m'alloit dévorer, vous m'empêchez de périr d'un genre de mort qui me fait horreur, & en cela vous méritez toute ma reconnoissance : mais pour ce qui est de la mort en elle-même, loin de la craindre, je la souhaite & la regarde comme la seule chose qui peut finir ma misere. Elle lui conta ensuite, en soupirant, de quelle maniere son époux l'avoit laissée endormie dans une Isle déserte, où des Corsaires d'Ebude l'avoient trouvée le même jour, & enlevée chez eux ; & en lui contant sa déplorable histoire, elle faisoit tous ses efforts pour cacher aux yeux du Paladin ce que la pudeur exige qu'on cache, se souciant moins que le reste de son corps demeurât exposé. Telle les Peintres & les Sculpteurs nous représentent Diane surprise par Actéon. Roland, de son côté, avoit de l'impatience que son vaisseau entrât

dans le port, afin d'y trouver quelque vêtement, dont Olimpe pût se couvrir.

Pendant qu'elle lui faisoit ce triste récit, Obert, Roi d'Irlande arriva au lieu où ils étoient. Il avoit appris que le monstre marin étoit mort : qu'un Chevalier lui avoit mis une ancre dans la gueule, & l'avoit ensuite tiré sur le rivage, comme on remorque un bâtiment sur mer. Ce Prince laissant ses gens exterminer les Ebudiens, étoit accouru pour voir si ce qu'on lui avoit dit étoit véritable, & pour être témoin d'un si extraordinaire spectacle. Quoique Roland fut très défiguré par le sang de l'Orque, dont il étoit tout couvert au sortir de la gueule du monstre; le Roi d'Irlande cependant eut d'autant moins de peine à le reconnoître, qu'en apprenant ce qui venoit de se passer, il avoit d'abord jugé que le Comte seul étoit capable d'un pareil exploit. Obert avoit été à la Cour de l'Empereur Charlemagne, où il avoit vû & entretenu Roland une infinité de fois; & il n'y avoit qu'un an qu'il étoit parti de France, pour aller prendre possession

possession du trône d'Irlande, que son perè lui avoit laissé en mourant. Il ôta donc promptement son casque, pour embrasser le Comte d'Angers, qui n'eut pas moins de joie de le revoir. Après qu'ils se furent donné plusieurs marques d'une amitié réciproque, le Paladin apprit au Roi, qui étoit Olimpe : il lui conta la maniere indigne dont le Duc de Zélande avoit traité une épouse à qui il devoit tout ; qui avoit perdu, pour l'amour de lui, ses parens & ses Etats, & qui, pour le sauver de la mort, vouloit lui sacrifier sa propre vie ; & il finit, en assurant Obert qu'il avoit vû lui-même une grande partie des choses qu'il lui racontoit.

La Comtesse de Hollande ne cessoit cependant de verser des larmes : son visage, qui en étoit couvert, donnoit alors l'idée de certains jours du printems, où l'on voit un nuage obscurcir l'éclat du Soleil, & répandre sur la terre une douce pluie, pendant que le rossignol, sous un vert feuillage, fait entendre ses aimables accens. L'Amour baignoit ses aîles dans les

larmes d'Olimpe : il se plaisoit à contempler ses charmes. Il prit un trait doré, qu'il avoit forgé au feu de ses beaux yeux, & trempé ensuite dans le ruisseau qui couloit entre les lis & les roses de son teint, & il le lança aussitôt contre le jeune Roi d'Irlande. Obert, attentif à regarder la belle épouse de Birene, reçut le coup, dont ni son bouclier, ni sa cuirasse, ne purent le garantir : il se sentit frappé, sans savoir d'où étoit parti le trait qui lui perçoit le cœur. Olimpe étoit d'une beauté peu commune. Ses yeux, ses joues, son nez, sa bouche, ses cheveux, tout en elle étoit également beau. Sa gorge ressembloit à deux petites collines rondes, & séparées l'une de l'autre par un agréable vallon. Sa peau surpassoit la nége & le lait en blancheur, & elle étoit plus douce & plus polie que l'ivoire. Les beautés que sa robe cachoit ordinairement, & qu'elle ne pouvoit alors s'empêcher de laisser voir, ne cédoient en rien à tout le reste. Phidias, ou quelqu'autre plus habile encore, n'auroit jamais pû faire d'ouvrage

plus régulier, ni plus accompli. Si elle avoit été à Crotone, lorſque Zeuxis raſſembla les plus belles filles de la ville, pour faire un choix de ce que chacune d'elles avoit de plus beau; elle lui auroit fourni ſeule cette figure parfaite, qui devoit être miſe dans le temple de Junon. Lorſque ſur le Mont Ida, le prix de la beauté fut adjugé à Vénus, par le Paſteur de Phrygie, peut-être cette Déeſſe ne l'auroit-elle pas remporté, ſi Olimpe avoit été ſa rivale. Peut-être que, peu touché de la belle Helene, Paris n'eut point violé dans Sparte les droits de l'hoſpitalité; & qu'à l'épouſe de Menelas, il auroit préféré celle de Birene. Il y a bien de l'apparence, que le Duc de Zélande n'avoit jamais vû ſa femme dans l'état où elle ſe trouvoit alors: peut-on croire autrement que la penſée lui fût venue de laiſſer dans un déſert une perſonne ſi charmante?

Obert en devint ſi éperdument amoureux, qu'il ne put cacher ſa paſſion. Il employa tous ſes ſoins à conſoler cette belle affligée. Il l'aſſura que la fortune lui

ſeroit déſormais auſſi favorable, qu'elle lui avoit été contraire. Il lui promit qu'il la conduiroit inceſſamment en Hollande, afin de la rétablir dans ſes Etats; & qu'il ne ceſſeroit de pourſuivre celui qui l'avoit ſi indignement trahie, juſqu'à ce qu'il en eut tiré une juſte vengeance. Il donna ordre cependant qu'on cherchât promptement des habits de femme, pour revêtir Olimpe, & il ne fallut pas aller bien loin pour en trouver: tant d'infortunées, qui avoient été la proie du monſtre, en avoient laiſſé dans Ebude un grand nombre de toutes les ſortes. Le Roi fut ſeulement fâché qu'il ne s'en trouvât point d'aſſez riches: nulle étoffe précieuſe, quand même Minerve & le Dieu de Lemnos y auroient mis la main, ne lui paroiſſant digne de couvrir les beautés qu'il avoit vues, & qui étoient toujours préſentes à ſa penſée. Cette paſſion d'Obert, pour la Comteſſe de Hollande, fit grand plaiſir à Roland: elle étoit pour lui un garant ſûr qu'Olimpe ſeroit vengée; & elle le débarraſſoit du ſoin de pourſuivre lui-même une

vengeance, dont il pouvoit ſe repoſer ſur ſon nouvel Amant. Car le deſir de la ſervir, n'étoit pas ce qui l'avoit attiré à Ebude : il n'y étoit venu que pour ſecourir Angélique, en cas qu'il l'eût trouvée dans cette Iſle. Il voyoit bien qu'elle n'y étoit pas : mais il étoit fort incertain ſi elle y avoit été ; & tous les habitans, ſans exception, ayant perdu la vie, il ne lui reſtoit aucun moyen de s'en éclaircir.

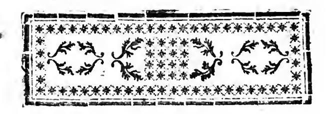
Le Comte d'Angers partit le jour ſuivant, avec Obert & Olimpe : il les accompagna juſqu'en Irlande, parceque c'étoit ſon chemin pour revenir en France : mais quelques inſtances qu'ils lui firent, ils ne purent l'engager à demeurer avec eux plus d'un jour ; l'Amour, qui l'appelloit ailleurs, ne lui permit pas d'y être plus long-tems. Avant que de les quitter, il fit ſouvenir le Roi de la promeſſe qu'il avoit faite à Olimpe ; ce qui n'étoit pas néceſſaire, ce jeune Prince étant uniquement occupé du ſoin de venger ſa Maîtreſſe. Obert s'allia avec les Rois d'Angleterre & d'Ecoſſe ; il leva en peu de jours

une puiſſante armée : il chaſſa Birene de la Hollande & de la Friſe : il le pourſuivit juſqu'en Zélande, & ſouleva contre lui ſes propres ſujets. Enfin, il ne ceſſa point de lui faire une cruelle guerre, juſqu'à ce qu'il l'eut fait périr de ſa main ; & la mort qu'il lui donna, fut, pour le crime de ce perfide, une peine encore trop légere. Le Roi d'Irlande épouſa enſuite la belle Olimpe, & de Comteſſe qu'elle étoit, il en fit une grande Reine. Revenons au Paladin, qui vogue vers la France, avec tant d'impatience d'y arriver.

Roland rentra dans le même port, d'où il étoit parti : il y trouva Bridedor, ſon cheval, qu'il y avoit laiſſé ; il monta deſſus, & s'éloigna de la mer. Il y a toute apparence qu'il fit pendant le reſte de cet hiver, des choſes dignes d'une éternelle mémoire : elles ont été néanmoins tellement ignorées juſqu'à préſent, que je ſuis très excuſable ſi je n'en dis rien. Le vaillant Comte d'Angers étoit bien plus diſpoſé à faire de belles actions, qu'à les raconter ; & on n'a jamais ſû de lui que ce

que les autres en ont publié. Ainſi, rien de ce qu'il fit en ce tems-là, n'eſt venu à notre connoiſſance. Mais lorſque le Zéphir commença à faire ſentir ſa douce haleine, & que l'aſtre du jour, entrant au ſigne du Bélier, ramena le printems ſur la terre : on peut dire que la gloire du Paladin s'accrut avec les fleurs & la verdure, tant il donna alors d'éclatantes preuves de ſon courage. Toujours occupé de ſon inquiétude, il alloit avec beaucoup de fatigue, des plaines ſur les montagnes, & des campagnes ſur le rivage, lorſqu'un jour il entendit, à l'entrée d'un bois, des cris qui attirerent ſon attention. Il mit auſſitôt l'épée à la main, & piqua ſon cheval de ce côté-là. Je vous raconterai une autre fois la ſuite de cette aventure, ſi vous avez envie de la ſavoir.





CHANT XII.

Quand Cérès eut rendu visite à la mere des Dieux, elle se hâta de revenir dans cette vallée solitaire, où Encelade, en punition de son audace, est accablé par le mont Ethna : mais elle ne retrouva plus sa fille, ni à l'endroit où elle l'avoit laissée, ni en aucun lieu des environs. La douleur qu'elle en ressentit, lui fit d'abord faire outrage à ses yeux, à ses joues, à ses cheveux, à son sein. Elle arracha ensuite deux branches de pin, dont elle fit deux flambeaux : elle les alluma au feu de Vulcain, de maniere qu'ils ne pouvoient plus s'éteindre : elle en prit un de chaque main ; puis elle monta sur son char, attellé de deux dragons. Elle chercha Proserpine dans les bois & dans les plaines, sur les montagnes & dans les vallées, le

long des fleuves, des étangs, des torrents. Elle parcourut toute la terre & toutes les mers; & ne la trouvant nulle part, elle alla enfin la chercher au fond des enfers.

Roland n'avoit pas moins d'envie de retrouver Angélique, que Cérès pouvoit en avoir de retrouver sa fille. Si le Paladin eut eu autant de pouvoir que la Déesse, il auroit parcouru, comme elle, la terre, les mers, le Ciel & le Tartare: mais comme il n'avoit ni char, ni dragons, il ne put chercher sa Maîtresse, qu'autant qu'il lui étoit permis de le faire. Il l'avoit déja cherchée par toute la France; & pour la trouver, il se disposoit à passer en Italie, en Allemagne, en Espagne, & ensuite en Afrique, lorsqu'il entendit les plaintes dont j'ai parlé, & qu'il alla au lieu d'où elles partoient. Il vit un homme, monté sur un puissant coursier, qui enlevoit, par force, une femme qu'il tenoit devant lui. Cette femme avoit l'air fort affligé: elle se plaignoit, elle se débattoit, & appelloit le Paladin à son secours. Roland jetta les yeux sur elle, & il

lui parut que c'étoit cette même Princeſſe qu'il aimoit ſi éperdument, & qu'il cherchoit avec tant de ſoin. Je ne dis pas que ce fut en effet la belle Angélique, mais ſeulement que Roland le crut ainſi. Quand le Comte vit ſa Divinité qu'on enlevoit malgré elle, enflammé de colere, & plein de fureur, il courut à ce Cavalier, & d'un ton terrible, il lui dit de s'arrêter. Celui-ci n'en fit pourtant rien : attentif à conſerver ſa proie, il l'emporta au travers de la forêt, avec une vîteſſe qui ſurpaſſoit même celle du vent. Roland le ſuivit : tout le bois retentiſſoit de ſes cris, & des gémiſſemens de celle qu'on enlevoit. Au ſortir de la forêt, il ſe trouva dans une prairie, au milieu de laquelle étoit un grand & magnifique château de marbre. Il apperçut enſuite l'homme qu'il pourſuivoit, entrer dans ce château par une belle porte dorée ; & l'intrépide Guerrier y entra auſſi, peu de momens après. Dès qu'il y fut, il jetta les yeux de tous côtés, & il ne vit plus, ni la Dame, ni celui qui l'avoit enlevée. Il mit auſſitôt pied à ter-

re, & alla cherchant par-tout dans le château. Il n'y eut aucune chambre où il ne voulut entrer ; & après avoir inutilement parcouru toutes les pieces du premier étage, il monta en haut, où il chercha avec la même attention, & avec aussi peu de succès. Il remarqua dans les différens appartemens, de beaux lits d'étoffe d'or & de soie : il vit que les murs en étoient couverts de magnifiques tapisseries ; & que sur les planchers, il y avoit de riches tapis de pied.

Le Comte d'Angers monta & redescendit plusieurs fois de suite, sans rencontrer la beauté qu'il cherchoit, non plus que son ravisseur : mais en parcourant ce palais, il y trouva Ferragus, Brandimart, Sacripant, Gradasse & d'autres Chevaliers qui étoient dans la même peine que lui, & qui se plaignoient également du Maître invisible de cette demeure. L'un disoit qu'il lui avoit dérobé son cheval : un autre étoit irrité de ce qu'il lui avoit enlevé sa Maîtresse : d'autres l'accusoient de différens larcins qu'il leur avoit faits ; &

ils étoient tous ſi occupés à faire de vaines recherches, qu'ils ne pouvoient ſortir de ce labyrinthe, où quelques-uns d'entr'eux étoient déja depuis pluſieurs ſemaines, & quelques autres depuis pluſieurs mois. Après que le Comte eut été cinq ou ſix fois dans chaque endroit de la maiſon, quelle eſt mon erreur! dit-il, je perds ici mon tems à chercher ce qui n'y eſt point; & peut-être que le larron s'en eſt allé par une autre porte, & qu'il eſt déja bien loin. A ces mots il ſortit lui-même dans la prairie où étoit ſitué le château. Pendant qu'il faiſoit le tour de cette demeure écartée, examinant avec ſoin s'il n'appercevroit point à ſes pieds de nouvelles traces; il s'entendit appeller par une fenêtre. Il leva les yeux, & crut y voir cette beauté qui l'avoit rendu ſi différent de ce qu'il étoit autrefois. Il crut de même entendre ſa voix, qui lui diſoit d'un ton plaintif: ſecourez-moi, mon cher Roland, ſauvez mon honneur qu'on me veut ôter, je vous le recommande plus encore que ma vie; ſouffrirez-vous qu'un

infâme brigand me le raviſſe, même à vos yeux ? Ah! venez plutôt me donner la mort de votre propre main. Ces paroles le firent à l'inſtant rentrer dans le lieu qu'il venoit de quitter. Il chercha encore pluſieurs fois partout : il ſe donna de nouvelles peines, toujours ſoutenues néanmoins par l'eſpérance. Lorſqu'il s'arrêtoit un moment, il entendoitla voix d'Angélique qui imploroit ſon ſecours : il ne manquoit pas de courir de ce côté-là ; & auſſitôt la même voix ſe faiſoit entendre d'un autre côté : de ſorte qu'il ne ſavoit où il devoit aller pour ſecourir ſa Maîtreſſe.

J'ai dit plus haut que Roger pourſuivant un Géant, qui enlevoit pareillement la beauté qu'il aime, étoit entré après lui dans un château, qu'il avoit trouvé au ſortir de la forêt. Or, ce château ou Roger entra, étoit, ſi je ne me trompe, le même où Roland étoit arrivé un peu auparavant. Dès que le jeune Chevalier y fut entré, il ne vit plus ni le Géant, ni Bradamante. Il regarda de tous côtés dans la cour ; il chercha dans toutes les cham-

bres de la maiſon : il monta & deſcendit l'eſcalier plus de quatre fois ſans rien trouver, & ſans concevoir de quelle maniere le raviſſeur avoit ainſi pû diſparoître. Il rechercha encore juſque dans les endroits les plus retirés, & ne trouva point ce qu'il cherchoit. Croyant enfin que le Géant s'étoit allé cacher dans les bois prochains, il ſortit du château. Mais il lui arriva la même choſe qui étoit arrivée à Roland : il crut entendre la voix de Bradamante, de même que ce Paladin avoit entendu la voix d'Angélique ; & cette voix d'une perſonne qui lui étoit ſi chere, le fit rentrer ſur-le-champ. C'eſt ainſi que Gradaſſe & les autres étoient arrêtés dans ce palais, où ils erroient continuellement : chacun d'eux y étoit retenu par ce qu'il y avoit de plus propre à l'empêcher de s'en éloigner. Tout cela n'étoit qu'un artifice du vieux Atlant de Caréne. Ce Magicien, voyant que, ni ſon château d'acier, ni l'Iſle d'Alcine, n'avoient pû produire l'effet qu'il attendoit, avoit eu recours à ce nouveau charme, pour retenir Roger par

une douce illusion, jusqu'à ce que l'influence des astres, qui le menaçoit de périr jeune, fut entierement passée. Non-seulement il vouloit arrêter dans ce lieu le Chevalier qu'il aimoit : mais encore il s'étoit proposé d'y attirer tout ce qu'il y avoit de plus braves Guerriers en France, afin que Roger ne fût point exposé au péril de tomber sous leurs coups. Et pour que les Chevaliers & les Dames qu'il retenoit dans ce Palais enchanté, n'y manquassent de rien, il avoit eu soin de le fournir abondamment de tout.

Après qu'Angélique eut recouvré l'anneau merveilleux qui rend invisible, & qui détruit tous les enchantemens : qu'elle eut trouvé chez le Vieillard de la nourriture, des habits & un cheval ; elle forma, comme nous avons dit, le dessein de s'en retourner dans son beau Royaume des Indes. Elle eut fort desiré d'avoir en sa compagnie, ou Roland, ou Sacripant : non qu'elle aimât l'un de ces amans plus que l'autre : ils lui étoient tous deux également indifférens : mais ayant à traver-

ſer bien des pays avant que d'arriver au Cathai, elle croyoit ne pouvoir trouver de guide plus ſûr que l'un de ces deux Guerriers. Elle les chercha donc longtemps dans les villes, les campagnes, les forêts & ailleurs : mais enfin le hazard la conduiſit dans ce château, où Roland, Sacripant, Ferragus, Roger, Gradaſſe & pluſieurs autres, étoient arrêtés par les charmes d'Atlant. Elle y entra & alla partout : ſon anneau la rendant inviſible au Magicien. Elle y trouva les deux Guerriers qu'elle cherchoit, & qui n'étoient occupés eux-mêmes qu'à la chercher ſans ceſſe inutilement ; & elle fut témoin de la maniere dont Atlant les trompoit, en offrant à leurs yeux une vaine image de leur maîtreſſe. Elle fut d'abord embarraſſée lequel des deux elle choiſiroit, ou du Comte d'Angers, ou du Roi de Circaſſie. Le premier étoit bien plus capable de la défendre que l'autre : mais il ne lui paroiſſoit pas aiſé de le congédier, quand elle n'auroit plus beſoin de lui ; au lieu qu'elle ne doutoit point de pouvoir aiſément ſe

défaire du second, quelqu'important service qu'il lui eût rendu : cette raison la détermina à lui donner la préférence. Elle s'approcha de Sacripant, & croyant ne pouvoir être vûe que de lui seul, elle ôta l'anneau de sa bouche : mais par malheur elle fut apperçue de Roland & de Ferragus, qui ne faisoient autre chose qu'aller & venir dans cette maison, & qui survinrent tous deux au même moment.

Ces trois Guerriers étoient couverts de leurs armes, qu'ils ne quittoient ni le jour ni la nuit : une longue habitude à les porter, les leur avoit rendues aussi légeres & aussi peu embarrassantes que de simples habits. Ferragus seul n'avoit point de casque, & n'en vouloit point avoir, jusqu'à ce qu'il eut ôté, par force, à Roland celui d'Almont, comme il s'y étoit engagé le jour qu'il laissa tomber dans une riviere l'excellent armet d'Argail. Leurs chevaux tout sellés, & avec la bride à l'arçon de la selle, étoient dans une écurie, où ils ne manquoient, ni d'orge, ni de paille. Quoique Ferragus & Roland fus-

ſent ſi voiſins l'un de l'autre, ils ne ſe reconnoiſſoient pourtant point ; le charme du Magicien faiſant que perſonne ne pouvoit ſe reconnoître dans ce château : mais lorſqu'Angélique eut mis l'anneau à ſon doigt, le charme ceſſa ; & ſes trois amans la reconnurent auſſitôt pour la beauté qu'ils adoroient. Atlant ne put les empêcher de monter promptement à cheval, afin de ſuivre les traces de cette belle Reine ; car Angélique qui auroit peut-être agréé chacun d'eux en particulier, ne vouloit pas les avoir tous trois enſemble avec elle ; & au moment qu'elle en eut été reconnue, elle piqua ſa jument pour s'éloigner d'eux. Quand elle fut à une diſtance aſſez conſidérable, pour ne plus craindre les enchantemens d'Atlant, elle ôta l'anneau de ſon doigt ; & auſſitôt elle diſparut aux yeux de ſes amans, qui demeurerent ſi étonnés de ne la plus voir, qu'on les auroit pris pour des hommes qui avoient le jugement troublé. Quoique ſon premier deſſein eut été de prendre avec elle, ou Roland, ou Sacripant, pour la conduire au

Royaume de Galafron ; elle changea tout d'un coup d'avis : elle ne voulut plus avoir obligation à aucun de ces Guerriers, dont elle se soucioit fort peu ; & elle crut que son anneau seul lui suffiroit pour faire ce qu'ils auroient fait.

Les trois Chevaliers courent cependant au travers de la forêt avec un air consterné : ils ressemblent au chien à qui le liévre ou le renard qu'il croyoit tenir, vient d'échapper, soit en se jettant dans un fossé, ou en se cachant dans quelque buisson épais. La maligne Angélique, qui les voit sans en être vûe, se rit de leur embarras. Comme il n'y avoit dans le bois qu'un seul chemin, ils ne douterent point qu'elle ne l'eut pris, & ils le prirent aussi. Roland piqua son cheval dans cette route ; Ferragus & Sacripant firent la même chose. Pour Angélique, elle retint la bride à sa jument : elle les laissa passer tous trois devant elle, puis elle les suivit à son aise. Quand ils furent arrivés à l'endroit du bois où le chemin se partageoit en plusieurs sentiers, ils s'arrêterent pour examiner s'ils

n'appercevroient point quelques traces ſur l'herbe. Ferragus, qui étoit, ſans contredit, de tous les hommes, le plus fier, s'adreſſant alors aux deux autres, leur dit avec arrogance : où allez-vous ? Retournez ſur vos pas ; ou prenez un autre chemin, ſinon vous êtes morts tous deux : je ne veux de compagnons, ni dans mon amour, ni dans la recherche que je fais de celle que j'aime. Voyez, je vous prie ; de quel ton celui-ci nous parle, dit Roland au Roi de Circaſſie ; ne ſemble-t-il pas qu'il croie parler aux deux plus miſérables femmes qui aient jamais porté la quenouille ? Puis s'adreſſant à Ferragus, homme brutal, lui dit-il, ſi je ne voyois que tu as la tête déſarmée, je te ferois repentir tout-à-l'heure de ce que tu viens de dire, & je te ferois bien prendre un autre ton. De quoi t'embarraſſe-tu ſi j'ai la tête armée ou non, repartit Ferragus, c'eſt mon affaire & non la tienne : je ne ſuis encore que trop bien armé pour vous vaincre tous deux enſemble. De grace, dit le Comte au Circaſſien, prêtez-lui un

moment votre casque, afin que je guérisse cet insensé de sa folie : on n'a jamais vû d'extravagance pareille à la sienne. Je serois plus insensé que lui si je le faisois, répondit Sacripant : mais puisque vous trouvez la priere que vous me faites raisonnable, prêtez-lui vous-même votre armet, je me sens tout aussi capable qu'un autre de châtier un fou. Croyez-vous, sots que vous êtes, reprit le fier Maure, que si j'avois besoin d'un casque, vous auriez encore les vôtres sur la tête ? Apprenez que j'ai fait serment de n'en point porter, jusqu'à ce que j'aie enlevé de force au Paladin Roland, l'armet de fine trempe dont il est à présent le maître. Tu penses donc, lui dit le Comte, en souriant, que dans l'état où tu es, il te sera aisé de faire à ce Guerrier, ce qu'il fit lui-même dans Apremont au fils d'Agolant ? Je crois pour moi que si tu avois seulement vû en face celui dont tu parles, la crainte s'empareroit tellement de ton cœur, que loin de vouloir lui enlever son casque, tu te sentirois disposé à lui céder tes propres armes.

Il n'a déja tenu cent fois qu'à moi, dit l'arrogant Ferragus, d'ôter à Roland dans le combat, & son armet, & le reste de ses armes ; si je ne l'ai point fait, c'est que je ne m'en suis pas soucié : mais les volontés changent, je veux aujourd'hui ce que je ne voulois point alors, & j'y parviendrai sans peine.

A ces paroles, le Comte d'Angers ne put plus retenir sa colere : infâme Sarrasin, lui dit-il, impudent menteur, en quel tems, en quel lieu a-t-il donc dépendu de toi de m'enlever mes armes ? Voici Roland, je suis celui que tu croyois bien loin : voyons si tu auras mon armet, ou si je saurai moi-même te dépouiller des armes que tu portes. Eh ! ne pense pas, ajouta-t-il, que je prétende te combattre avec le moindre avantage. En disant cela, il ôta son casque, qu'il suspendit à une branche d'arbre, & il tira Durandal. Ferragus, sans s'étonner, mit aussi l'épée à la main, il leva son bouclier afin de se couvrir la tête, & il se prépara à bien recevoir son ennemi. Ces deux vaillans Che-

valiers se mirent aussitôt à caracoler l'un autour de l'autre, & à se porter des coups terribles, tâchant de s'atteindre au défaut de leurs armes. Il eut été difficile de trouver deux adversaires plus égaux de toutes manieres ; car indépendamment de la valeur & du courage qu'ils avoient au plus haut dégré, ils étoient tous deux invulnérables. On sait peut-être déja que Ferragus étoit fée par tout le corps, à la réserve du nombril ; & que pour se garantir de la mort, il avoit soin de couvrir cette partie foible, de sept plaques d'un excellent acier. Le Comte d'Angers ne pouvoit de même être blessé qu'à la plante des pieds ; & il apportoit toutes les précautions possibles pour éviter ce malheur. Tout le reste de leur corps, si du moins ce que l'on en dit est conforme à la vérité, étoit, à l'un & à l'autre, aussi impénétrable que le diamant. Ainsi les armes qu'ils avoient coutume de porter, n'étoient pas pour le besoin qu'ils en eussent ; elles ne leur servoient que de parade.

Leur combat devint furieux de plus en plus, la vûe en étoit capable d'inſpirer l'effroi & l'horreur. Ferragus ne portoit pas un ſeul coup en vain ; & tous ceux de Roland briſoient, arrachoient & faiſoient voler quelque piece des armes de ſon adverſaire. Angélique inviſible étoit cependant le ſeul témoin de cet effroyable combat : car à peine fut-il commencé, que le Roi de Circaſſie, laiſſant ſes rivaux ſe battre, ſuivit une route par laquelle il crut que ſa maîtreſſe pouvoit s'être éloignée. Après que la fille de Galafron eut été pendant quelque tems ſpectatrice des rudes coups que ſes Amans ſe portoient, & qu'elle eut jugé que le péril étoit égal de part & d'autre : la penſée lui vint d'enlever, pour ſe divertir, l'armet de Roland, & d'obſerver enſuite ce que ces Guerriers feroient, quand ils auroient vû diſparoître ce caſque pour lequel ils ſe battoient. Son intention n'étoit pas de le garder : elle avoit deſſein de le rendre bientôt après au Comte d'Angers : mais elle vouloit auparavant ſe réjouir de la ſurpriſe que cette

aventure devoit causer aux deux Chevaliers. Elle détacha donc le casque de l'arbre où il étoit suspendu, & elle le mit sous sa robe. Ces deux rivaux étoient néanmoins si acharnés au combat, qu'ils ne remarquerent point l'action d'Angélique. Elle fut encore quelque tems à les regarder : puis elle s'en alla sans leur rien dire ; & elle étoit déja assez loin avant qu'ils s'apperçussent de ce qu'elle avoit fait. Le premier, qui remarqua que l'armet n'y étoit plus, fut le Chevalier Maure. Vraiment, dit-il à Roland, celui qui étoit tout-à-l'heure en notre compagnie s'est bien moqué de nous : pendant que nous nous amusons ici à nous battre, il a emporté le casque qui devoit être le prix du vainqueur, & s'en est allé. Roland, jettant alors les yeux vers l'arbre, n'y vit plus son casque : il ne douta point que Sacripant ne l'eût effectivement pris, & plein de colere, il piqua aussitôt Bridedor, pour tâcher de l'atteindre. Ferragus, qui vit son ennemi s'éloigner, galoppa après lui.

Lorsqu'ils furent arrivés à un endroit, où il y avoit deux sentiers, & où ils virent l'herbe froissée dans tous les deux : le Comte en suivit un, qui menoit dans un vallon, & qui étoit celui par où Sacripant avoit passé ; & Ferragus suivit l'autre, qui cotoyoit la montagne, & qu'Angélique avoit pris. Cette belle Reine s'étoit rendue au bord d'un ruisseau, dont l'onde claire invitoit à se rafraîchir, & qui couloit à l'ombre, dans un lieu fort agréable. Elle s'y arrêta, pour se reposer, sans soupçonner que personne y dût venir troubler son repos, & se croyant d'ailleurs à l'abri de tous les dangers par le moyen de son anneau. Elle commença par accrocher à une branche le casque de Roland : puis elle chercha, aux environs du ruisseau, quelqu'endroit où l'herbe fût épaisse, & où elle pût laisser paître sa jument. Pendant qu'elle cherchoit, Ferragus, qui avoit pris le même chemin qu'elle, arriva aussi au même lieu. Angélique ne l'eut pas plutôt vû, qu'elle remit promptement l'anneau dans sa bouche, & s'enfuit à toute

bride, ſans reprendre le caſque qui étoit tombé ſur l'herbe, & dont elle ſe trouva alors trop éloignée. Le Sarraſin, qui apperçut ſa Maîtreſſe, courut auſſitôt à elle, plein de joie de l'avoir trouvée : mais elle diſparut à ſes yeux, ainſi que diſparoiſſent les vains fantômes de la nuit. Ce fut inutilement qu'il la chercha par-tout dans la forêt; il ne fut plus aſſez heureux pour la revoir : ainſi maudiſſant Mahomet, Tervagant, & tous les Docteurs de ſa loi, il revint au bord du ruiſſeau, où étoit l'armet de Roland. Dès qu'il eut jetté les yeux deſſus, il n'eut pas de peine à le reconnoître, à cauſe des caracteres qui étoient gravés tout autour, & qui apprenoient en quel tems, en quel lieu, & comment le Comte d'Angers s'en étoit rendu maître, & à qui il l'avoit enlevé. Le chagrin que Ferragus reſſentoit, d'avoir perdu la beauté qu'il adore, & qu'il n'avoit vue que comme un éclair, ne l'empêcha pas de prendre le caſque, & de le mettre ſur ſa tête. Il s'imagina alors qu'il ne manquoit plus rien à ſon bonheur, que

de retrouver la belle Angélique : il la chercha encore long-tems ; & désespérant enfin de la rencontrer, il prit le parti de s'en retourner au camp des Sarrasins. Sa douleur fut néanmoins adoucie par le plaisir qu'il eut d'être possesseur de ce casque célebre, le seul qu'il lui fut permis de porter, depuis son serment ; & il le garda jusqu'au jour où Roland le combattit, entre deux ponts, & lui ôta l'armet avec la vie.

Cependant la Reine de Cathai s'éloignoit seule, sans être vue, & fort chagrine de ce que son trop d'empressement à éviter Ferragus, lui avoit fait laisser au bord du ruisseau le casque de Roland. Voilà, disoit-elle, de quoi a été cause mon indiscrete curiosité : c'est ainsi que je reconnois tous les services que m'a rendus le vaillant Comte d'Angers : c'est en lui faisant perdre son casque, que je commence à lui marquer ma reconnoissance. Le Ciel m'est pourtant témoin que mon intention n'étoit pas mauvaise, quoique le succès en ait été malheureux : je vou-

lois interrompre le combat où je voyois Roland engagé, & non servir les desirs de ce Maure brutal, à qui il avoit affaire. Ainsi se plaignoit la triste Angélique, du tort qu'elle avoit fait au Paladin. Elle prit le chemin qui lui parut le plus commode, pour se rendre en Orient. Quelquefois elle se laissoit voir: souvent elle se rendoit invisible, selon qu'elle le jugeoit à propos. Après avoir beaucoup marché, elle entra un jour dans un bois, où elle trouva un jeune homme dangereusement blessé, & étendu entre deux autres qui étoient morts. Mais je vais cesser de parler d'elle. Je ne reviendrai pas non plus, de longtems, ni à Ferragus, ni à Sacripant. Le Comte d'Angers, de qui j'ai bien des choses à dire, me détourne de tout autre sujet: il faut que je raconte les peines qu'il eut à souffrir, & les chagrins qu'il éprouva, dans un amour qui ne fut jamais heureux.

Le Paladin, qui ne vouloit pas être connu, se munit d'un casque à la premiere ville qu'il rencontra; & comme il

étoit sûr de ne pouvoir être blessé, il s'embarrassa peu que ce casque fût de bonne trempe. Il continua ensuite de chercher, nuit & jour, Angélique, sans que le chaud, le froid, ni la pluie, pussent lui faire interrompre sa recherche. A l'heure où l'aurore peint le Ciel de vives couleurs, & où le Soleil, prêt à sortir du sein des eaux, fait disparoître les étoiles; Roland, se trouvant un jour auprès de Paris, eut occasion de signaler son héroïque valeur. Il rencontra deux grosses troupes de Sarrasins. L'une marchoit sous les ordres du vieux Manilard, Roi de Noricie, homme autrefois très brave, mais plus propre alors pour le conseil que pour l'exécution. L'autre étoit commandée par Alzir, Roi de Tremisen, qui passoit chez les Africains pour un Guerrier parfait. Ces troupes avoient passé l'hiver dans les bourgs & dans les villages des environs de Paris; & elles marchoient pour se trouver à l'assaut général qu'Agramant, fatigué d'un si long siége, avoit résolu de faire donner à la ville. Les forces de ce

Prince étoient très considérables : car outre les troupes qu'il avoit amenées d'Afrique, & celles qui étoient venues d'Espagne avec le Roi Marsile ; comme à la réserve de quelques châteaux, tous les lieux compris entre la Seine & le Rhône, aussi-bien qu'une bonne partie de l'Aquitaine, lui étoient soumis ; il avoit encore grossi son armée, d'un grand nombre de gens du pays, qui suivoient ses enseignes. Dès que l'absence des frimats eut permis aux ruisseaux de reprendre leur cours ordinaire, que les arbres eurent commencé à s'orner de feuilles, & les prés à se couvrir d'herbes & de fleurs, Agramant avoit ordonné que toutes ses troupes se rassemblassent, afin de voir si la fortune seconderoit ses desseins ; & c'étoit pour se conformer aux ordres de leur Général, que les Rois de Tremisen & de Noricie marchoient au rendez-vous, où chacun devoit ensuite donner des preuves de son courage.

Le Comte d'Angers, qui, comme je l'ai dit, avoit rencontré ces Sarrasins, se mêla aussitôt parmi eux, pour y chercher

celle qui avoit mis son cœur dans les fers. Lorsqu'Alzir vit ce Guerrier, à qui nul autre n'est comparable, & qui l'emporte même sur le Dieu Mars, il fut surpris de sa mine haute, fiere & terrible : il jugea que ce devoit être un Guerrier des plus fameux, & il eut trop d'impatience de s'éprouver contre lui. Le Roi de Tremisen étoit jeune, plein de vigueur, courageux, présomptueux : après avoir défié le Comte, il s'avança hors de sa troupe, au milieu de laquelle il auroit mieux fait de rester ; car Roland le renversa d'un coup de lance, dont il lui perça le cœur, & laissa ainsi son cheval sans maître, qui, saisi d'épouvante, se mit à courir. Il s'éleva aussitôt un grand cri parmi les Sarrasins : la vûe de ce jeune Prince, qui perd tout son sang par une énorme plaie, les excite à la vengeance : ils attaquent confusément le Paladin : partie le frappent de la pointe ou du tranchant : un plus grand nombre encore lancent des traits contre lui. Tel est le bruit que fait une troupe de pourceaux qu'on voit accourir de toutes parts, lorsq-

qu'un loup ſort de l'endroit où il s'étoit caché ; ou lorſqu'un ours deſcendu des montagnes a enlevé l'un d'entr'eux, qui fait entendre ſes cris dans tous les lieux des environs. Ainſi ces barbares courent tous à la fois ſur Roland, en criant à lui, à lui. Il reçut en un moment mille coups ſur ſa cuiraſſe, & autant ſur ſon bouclier. L'un le frappe par derriere, l'autre à côté : un autre l'attaque par devant. Mais inacceſſible à la crainte, il fut moins émû de cette multitude d'ennemis, qu'un loup entré pendant la nuit dans une bergerie ne l'eſt de tous les moutons au milieu deſquels il ſe trouve. Le Comte tenoit à la main cette foudroyante épée, dont il avoit déja fait périr un ſi grand nombre d'Infideles : il ne ſeroit pas aiſé de dire, à combien d'entr'eux elle fut fatale en cette occaſion. Il n'y avoit ni armes, ni cuiraſſe, ni veſte piquée de coton, ni toile pliſſée autour de la tête, qui pût garantir de ſes terribles atteintes ; un de ſes coups étoit dans le moment ſuivi d'un autre. On n'entendoit que plaintes & que cris. Les bras,

les épaules, les têtes voloient de toutes parts. La terre abreuvée de ſang, pouvoit à peine contenir les corps dont elle étoit jonchée. La Mort, ſous mille formes différentes & horribles, couroit ſur le champ de bataille : Durandal, diſoit-elle, entre les mains de Roland, vaut mieux que cent de mes faulx. Les Sarraſins ne tarderent point à prendre le parti de la fuite. Ces mêmes hommes qui étoient venus attaquer Roland tous enſemble, ne doutant pas de mettre aiſément en pieces un Guerrier qu'ils voyoient ſeul, ne s'embarraſſent plus à préſent s'ils s'enfuient en troupe ou non : aucun n'attend ſon camarade, l'un ſe ſauve à cheval, l'autre tâche de ſe ſauver à pied ; & pas un d'entr'eux ne s'informe ſi le chemin qu'il prend pour s'enfuir eſt commode, ou s'il ne l'eſt pas. Tous furent ſourds à la voix de l'honneur, qui vouloit envain les retenir.

Dans ce nombre prodigieux d'Infideles, le vieux Roi de Noricie fut le ſeul qui témoigna de la valeur : ce vieillard, en qui les années pouvoient avoir refroidi

le ſang, mais n'avoient point glacé ſon courage, comprit qu'il valoit mieux périr honorablement, que de s'enfuir avec infamie. Il mit ſa lance en arrêt, & vint la briſer contre l'écu de Roland, qui n'en fut point ébranlé. Le Comte, qui avoit Durandal à la main, en frappa Manilard en paſſant : mais heureuſement pour ce brave vieillard, il ne l'atteignit que du plat de l'épée : il n'y a perſonne à qui il n'arrive quelquefois d'adreſſer mal ſon coup. Celui-ci fut néanmoins ſi peſant, que le Roi de Noricie en fut renverſé. Roland, ſans s'arrêter à lui davantage, le laiſſe étendu par terre, & ne ſonge qu'à faire tomber ſur les autres ſes coups terribles. Il les perce, il les fend, il les taille en pieces : il leur inſpire un ſi grand effroi, que tous croient avoir à leurs épaules ce formidable Guerrier. Comme l'épervier audacieux écarte & diſperſe en un moment une bande d'étourneaux, de même Roland défit ces deux troupes de Sarraſins. Il tua les uns: il contraignit les autres à s'enfuir ou à ſe cacher ; & il ne

remit son épée dans le fourreau, que lorsqu'il n'en resta plus un seul en vie sur le champ de bataille.

Après cet exploit, il fut embarrassé s'il tourneroit à droite ou à gauche, pour continuer la recherche qu'il faisoit d'Angélique. Quoique le pays lui fût parfaitement connu, il ne savoit quel chemin prendre ; & lorsqu'il se déterminoit à aller par un côté, il avoit en même tems envie d'aller par un autre ; tant il craignoit de chercher sa Maîtresse où elle ne seroit pas. Il la chercha dans les forêts & dans les campagnes, s'informant sans cesse de la beauté qu'il desiroit si ardemment de rencontrer. Comme il étoit déja hors de lui-même, il n'est pas étonnant qu'il sortît de son chemin : il s'écarta de la route qu'il suivoit, & se trouva au pied d'une montagne. Là ses yeux furent frappés d'une lumiere qui s'échappoit par la fente d'un rocher ; & il s'en approcha aussitôt pour voir si Angélique ne seroit point en ce lieu. De même qu'un chasseur cherche avec soin dans les bruyeres & dans le chau-

me, & que d'un pas incertain il visite les moindres buissons, pour faire lever un lievre, en cas que cet animal timide s'y trouve caché : ainsi Roland ne néglige aucun des endroits, où il a la plus légere espérance de rencontrer celle qu'il aime.

Le Comte d'Angers alla au lieu d'où partoit cette lumiere qui se répandoit dans la forêt. C'étoit une petite ouverture faite à une caverne assez spacieuse. Au devant de la caverne il y avoit des épines & des ronces qui en cachoient l'entrée & qui mettoient à l'abri de toute insulte ceux qui s'y retiroient. Il eut été difficile de découvrir cette retraite en plein jour : mais la lumiere qui en sortoit, la faisoit plus aisément remarquer pendant la nuit. Le Comte se douta bien de ce que pouvoit être une pareille demeure : il voulut pourtant s'en convaincre. Il attacha son cheval à un arbre : puis se faisant tout doucement un passage au travers des brossailles, il entra hardiment dans la caverne. Il lui fallut descendre bien des dégrés avant que de parvenir au fond de cette espece de tom-

beau, où des hommes s'enſeveliſſoient tout vivans. Le rocher étoit creuſé au ciſeau, & ſpacieux en dedans. Quoique l'entrée en fût fort ſombre, il n'étoit pourtant pas entierement privé de jour; car il en recevoit par une ouverture qu'on y voyoit à main droite. Au milieu de la caverne, étoit aſſiſe auprès du feu, une jeune fille parfaitement belle, & qui ne paſſoit pas de beaucoup l'âge de quinze ans. Elle avoit tant de beauté, que ſes charmes faiſoient de cette affreuſe demeure un ſéjour charmant; & cependant ſes yeux étoient baignés de larmes, ſûr indice de la douleur dont ſon ame étoit atteinte. A côté d'elle, il y avoit une vieille, avec qui cette jeune fille paroiſſoit conteſter, ainſi qu'il arrive aſſez ſouvent entre deux femmes: mais dès qu'elles apperçurent Roland, la vûe de ce fier Guerrier, qui étoit armé de toutes pieces, fit à l'inſtant ceſſer la diſpute & toute converſation. Le Paladin, plein de politeſſe pour les Dames, les ſalua fort civilement; & elles ſe leverent auſſitôt pour lui rendre ſon ſalut. Il

demanda ensuite qui pouvoit être assez brutal, assez injuste, & assez cruel, pour tenir ainsi renfermée, dans un horrible tombeau, une personne si charmante ? La jeune fille se mit alors en devoir de lui répondre. Les paroles touchantes, qui sortoient d'entre les perles & le corail de sa belle bouche, furent souvent interrompues par ses sanglots. Ses larmes coulerent en abondance, au travers des lis & des roses de son teint, où quelques-unes même s'arrêterent. Remettons, je vous prie, la suite de cette histoire à l'autre Chant ; car il est tems que je finisse celui-ci.

Fin du premier Volume.



